

DELLY

# Ahélya, fille des Indes



BeQ

**Delly**

# **Ahélya, fille des Indes**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 286 : version 1.01

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# Ahélya, fille des Indes

Ce roman fait suite à :

*Le feu sous la glace.*

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1961.

# I

Pendant la longue absence de lord Rusfolk aux Indes, la vieille chapelle de Loreyl-Castle avait été aménagée pour la célébration du culte catholique, qui était celui du nouveau lord, de sa mère et d'Ahélya. Tous trois y entendirent la messe pour la première fois, le lendemain qui suivit la visite au château de sir Fabian Hartwill.

Dès que l'office fut terminé, lord Rusfolk décida d'explorer, mieux qu'il n'avait pu le faire jusqu'alors, le vieux bâtiment de Loreyl-Castle et surtout la Tour rouge.

– Venez-vous avec moi, Ahélya ? demanda-t-il à sa cousine. Il est vrai que vous devez connaître tout cela...

– Cela ne fait rien, répondit la jeune fille. Je vous accompagnerai bien volontiers, car j'aime beaucoup ces vieilles pierres et les souvenirs qu'elles me rappellent.

Lord Rusfolk demanda à Harriston de leur servir de guide.

Ce fut une visite passionnante durant laquelle le premier intendant donna à son maître les explications qu'il demandait.

Après que les visiteurs eurent escaladé d'étroits escaliers dissimulés dans des murailles énormes, pénétré dans des chambres secrètes désignées sur un vieux plan que lui avait remis son fidèle serviteur, lord Rusfolk s'étonna de ne trouver sur le document aucune indication de la communication qui, d'après la tradition, devait exister entre la crypte de la vieille chapelle et les souterrains de la Tour rouge.

– Cela n'a rien d'étonnant, expliqua Harriston à son maître, car le secret, transmis oralement par le chef de famille à son héritier, s'est perdu en l'an 1124. À cette époque, le seigneur de Loreyl-Castle était Éric Clenmare, époux d'une belle Castillane de noble famille qu'il avait ramenée d'un de ses nombreux voyages à travers le monde. À peine âgé de vingt-six ans, il disparut et l'on n'entendit plus parler de lui : il emporta le

secret dans sa tombe. Les seigneurs qui lui succédèrent à Loreyl-Castle firent effectuer des recherches, mais elles n'eurent aucun résultat.

Pendant que Harriston donnait cette explication, lord Rusfolk et Ahélya examinaient avec intérêt l'endroit où ils se trouvaient. C'était, au rez-de-chaussée de la Tour rouge, une immense salle au sol de granit, à la voûte de pierre soutenue par des piliers massifs. Un peu de lumière pénétrait parcimonieusement par d'étroites fenêtres garnies de barreaux de fer disposés en croix.

– Ces souterrains sont donc depuis lors inaccessibles ? sembla conclure lord Rusfolk.

– Oui, mylord. À l'époque où fut construit le château, continua Harriston, la crypte devait avoir une autre destination, car les ancêtres des marquis de Rusfolk n'avaient pas encore reçu le baptême. La tradition rapporte aussi – Votre Seigneurie le sait sans doute – que les souterrains en question doivent communiquer avec des grottes d'où la mer ne se retire jamais.

– Oui, je le sais. N'a-t-on pas essayé de

découvrir ces souterrains par ce côté ?

– Certainement, mylord. Malheureusement, ces tentatives ont toujours été vaines.

– Je me demande si les recherches ont été poussées bien à fond. Ce que vous venez de me dire, Harriston, excite ma curiosité.

Alwyn se tourna vers Ahélya, qui avait écouté la conversation des deux hommes avec beaucoup d'attention.

– Ahélya, lui dit-il, vous qui êtes certainement curieuse comme toutes les femmes, n'aimeriez-vous pas explorer, un jour, ces grottes avec moi ? Peut-être serons-nous plus heureux que nos prédécesseurs ?

– Oh ! oui, Alwyn, je ne demande pas mieux. Ce sera très amusant.

– Vous ne craignez pas le danger ? Vous venez pourtant d'entendre Harriston : il paraît que ces grottes sont difficilement accessibles puisque la mer les occupe continuellement.

– Avec vous, Alwyn, je n'ai peur de rien ni de personne, répondit Ahélya.



– Eh bien ! c'est entendu. Nous ferons ensemble, un jour, cette exploration. Harriston, qu'avez-vous encore à nous montrer ?

– Plus rien, mylord. Votre Seigneurie connaît désormais Loreyl-Castle aussi bien que moi-même.

Lord Rusfolk congédia l'intendant et quitta la Tour rouge avec sa compagne. Ils traversèrent la chapelle, s'engagèrent dans un long couloir éclairé par d'étroites et hautes verrières garnies de vitraux cerclés de plomb.

Tout en avançant, Alwyn étudiait le plan qu'il avait en main. Il s'arrêta dans l'ancienne salle des gardes, haut voûtée, où aboutissait l'escalier tournant autour d'un énorme pilier et par lequel on accédait au premier étage du vieux bâtiment.

– Chère Ahélya, la conversation que je viens d'avoir avec Harriston m'incite à examiner quelques-unes de nos vieilles chroniques. Seriez-vous intéressée à en prendre connaissance avec moi ? Peut-être y découvrirons-nous des indices précieux.

– Avec grand plaisir. Lord Walter Rusfolk m'avait refusé l'autorisation de fouiller à mon gré dans ces archives. J'aurais pu demander à lord Algernon de me communiquer quelques documents, mais je n'ai pas voulu m'adresser à lui.

– Eh bien ! nous examinerons ensemble ces vieux papiers. Montons à la salle des archives.

Cette salle, éclairée par de beaux vitraux violets et pourpres, était garnie de vénérables armoires de chêne sculpté, les unes aussi anciennes que le château lui-même, les autres datant d'époques ultérieures. Elles renfermaient, précieusement conservées, numérotées avec le plus grand soin, les archives de la vieille et illustre race des Clenmare. Le défunt lord Walter avait eu à son service un archiviste, mais à la mort de ce dernier, lord Algernon avait demandé de le remplacer car, disait-il, rien ne lui plaisait et ne l'intéressait autant que l'étude et le classement de ces documents anciens. Lord Rusfolk avait accédé, quoique à contrecœur, à sa requête.

– Savez-vous, Alwyn, que lord Algernon

– passe une grande partie de son temps à cette occupation ? dit Ahélya, tandis que son cousin réunissait les chroniques qu’il ferait rapporter plus tard par son valet de chambre. C’est une vraie passion chez lui, au point que sa bibliothèque se trouve à côté, tout près de la salle où nous sommes, et renferme ses chères paperasses.

En prononçant ces paroles, Ahélya montrait du doigt une porte basse, sous un cintre surbaissé.

– Lord Algernon détient peut-être chez lui des documents de grande valeur, déclara lord Rusfolk. Je lui demanderai de me les confier pour les examiner aussi.

Pendant un instant, Alwyn resta songeur, les sourcils légèrement froncés. Puis il murmura :

– Après tout, pourquoi ne pas les lui réclamer tout de suite ?

Il frappa discrètement à la porte.

N’obtenant pas de réponse, il ouvrit un des battants et entra dans une vaste pièce, meublée de bibliothèques murales en hêtre patiné, d’une

lourde table recouverte d'un tapis de velours rouge, de fauteuils à hauts dossiers sculptés.

Il régnait partout un ordre parfait. Pas un papier ne traînait sur la table où quelques livres à reliure ancienne étaient alignés près d'un encrier de vieille porcelaine de Saxe.

Ahélya avait suivi son cousin et constaté avec lui l'ordonnance soignée de la pièce. Elle dit à mi-voix :

– Vous le constatez vous-même, mon cousin, lord Algernon est un homme d'ordre. Il doit avoir l'esprit méthodique en toutes choses et ne rien laisser au hasard. Ne le pensez-vous pas ?

– Peut-être, répondit Alwyn, mais je ne le connais pas assez, cependant, pour me prononcer sur ce point... ni pour le juger sur d'autres.

– Oh ! vous le connaîtrez bientôt, Alwyn. Vous ne vous laisserez pas tromper, vous, ni par lui ni par sa fille.

Alwyn se tourna vers sa cousine et, sur le ton de la plaisanterie :

– Qui sait ? Aurora ne vous paraît-elle pas

capable de me séduire ?

– Elle ? Oh ! Alwyn, vous ne seriez pas celui que je crois si pareille chose devait arriver.

Elle posait sur le bras d'Alwyn une main frémissante. Dans ses yeux sombres levés vers le jeune homme passait une lueur d'ardente protestation.

Il sourit, prit dans les siennes la petite main de la jeune fille et l'effleura de ses lèvres.

– Vous avez raison, chère Ahélya, de penser ainsi. Autant que j'ai pu la juger jusqu'à présent, cette jeune personne me semble être une admirable comédienne.

Tout en regagnant la salle des archives, lord Rusfolk ajouta d'un ton nuancé de sarcasme :

– En tout cas, je crois M<sup>lle</sup> de Coëtbray tout à fait sous le charme de ma cousine.

– Oui, elles semblent s'entendre le mieux du monde. Ce n'est pas étonnant, d'ailleurs.

– Pourquoi ?

– Parce que M<sup>lle</sup> de Coëtbray, je m'en suis déjà

aperçue, est sensible à la flatterie et aime les compliments, les cajoleries. Aurora a su vite découvrir la faiblesse de son caractère. Comme elle est maître dans l'art de la flagornerie, elle n'a rencontré aucune difficulté pour faire de M<sup>lle</sup> de Coëtbray son alliée.

– Vous avez bien deviné, en effet, un des aspects de cette étrange nature, dit Alwyn. Me trompé-je en ajoutant que la belle Viviane ne vous est pas très sympathique ?

Ahélyya secoua la tête. Sa physionomie traduisait en cet instant quelque perplexité.

– Pas sympathique... l'expression est peut-être trop forte et... injuste. Je crois plutôt qu'il n'existe pas d'affinités entre nos deux caractères. Vous, Alwyn, qui la connaissez depuis plus longtemps, que pensez-vous d'elle ?

– Elle est très ambitieuse, ma chère Ahélyya. Ce sentiment, poussé à un degré exagéré, comme c'est le cas pour elle, dirige et commande toute sa conduite. Si elle n'y prend garde, cela peut la mener plus loin qu'elle ne voudrait.

– Comment cela ?

– Eh bien ! Viviane de Coëtbray recherche le mariage riche avant toute considération. Ce mariage riche lui a échappé en Bretagne, où la courtisait, par amusement, je crois, un neveu de M<sup>me</sup> de Friollet, le baron Adolphe Desmuriers. Je ne me rappelle plus les raisons qui ont fait échouer « l'affaire », si je peux m'exprimer ainsi. Toujours est-il que le baron s'est marié avec la fille d'un armateur nantais qui la dota richement. Mais, malgré son échec, M<sup>lle</sup> de Coëtbray n'a certainement pas renoncé à son dessein de faire un riche mariage...

Ahélyya eut une moue de dédain.

– Alors, c'est une personne assez peu intéressante pour mon goût... Remarquez, il est possible qu'elle réussisse à trouver un mari répondant à son attente, car elle est belle, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est vrai.

Alwyn regardait sa cousine en prenant entre ses doigts une des boucles aux reflets cuivrés qui

encadraient son délicat visage.

– Mais vous aussi, chère Ahélya, vous êtes très belle. Et je constate, par votre teint, que l'air de ce pays vous réussit merveilleusement. Allons, voici l'heure du lunch. Nous ferons après une promenade en voiture ou, peut-être, si cela vous plaît, nous pourrions aller jusqu'à Temple-Court.

– Oui, c'est cela, répondit Ahélya avec enthousiasme, allons rendre visite à sir Fabian et lady Hartwill, qui sont si bons.

– La sympathie que vous éprouvez pour mes fidèles amis n'est-elle pas due, du moins en partie, au fait qu'ils partagent vos antipathies ? demanda Alwyn avec une amicale ironie.

– Peut-être, mais il est certain que cette communauté de sentiments contribue à nous rapprocher... Oh ! Alwyn, si vous aviez voulu...

– Quoi donc ?

Elle dit à mi-voix :

– Vous auriez pu donner à lord Algernon et à sa fille de quoi vivre... ailleurs qu'ici, puisqu'ils vous déplaisent aussi.



– Ma chère enfant, j’ai un motif très grave pour que les choses demeurent telles quelles, du moins pour le moment. Dès qu’il me sera possible de me séparer d’eux, croyez bien que je n’hésiterai pas à le faire, ne serait-ce que pour vous faire plaisir.

– Oh ! je le sais bien. Pardonnez à mon impatience, cher Alwyn. Je suis une enfant gâtée, vous ne l’ignorez pas...

– Une enfant charmante, je le sais, et je ne blâme d’aucune façon le peu de sympathie que vous éprouvez pour lord Algernon et Aurora, qui nous sont malheureusement unis par le sang.

Alwyn, en parlant, prenait la main d’Ahélya et la glissait sous son bras. Ils quittèrent la salle des archives, descendirent l’escalier tournant, gagnèrent le vestibule dallé qui précédait la chapelle de Saint-James érigée en l’honneur du premier lord Clenmare gagné à la religion anglicane.

L’office, qui se célébrait tardivement, venait de se terminer. Un serviteur ouvrait les deux battants de la porte aux délicates sculptures

dorées, patinées par les siècles.

Lord Algernon parut d'abord, la mine grave, recueillie. À quelques pas derrière lui venait Aurora. Elle avançait lentement, les yeux un peu baissés, une main serrant contre sa poitrine un missel armorié.

– Ah ! cher Alwyn, je ne m'attendais pas à vous voir ici, s'écria lord Algernon.

– Je viens de visiter la partie ancienne du château. Ahélya et Harriston m'accompagnaient. À ce propos, il faut que je vous demande un renseignement. J'ai l'intention d'étudier nos vieilles chroniques. Sont-elles toutes au complet dans les archives ou bien en avez-vous conservé quelques-unes pour vos travaux ?

– Je possède seulement deux parchemins du X<sup>e</sup> siècle, de peu de valeur et d'un déchiffrement pénible. Je les remettrai en leur lieu et place, mon cher Alwyn... ou bien entre vos mains, si vous désirez les consulter.

– Non, pas pour le moment, je vous remercie. J'aurai des lectures plus intéressantes à faire dans

nos chroniques des siècles postérieurs.

– Des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, surtout, dit Ahélya qui venait de recevoir avec froideur un tendre baiser de lady Aurora. À cette époque vivait, m'a-t-on dit, lord Abel Clenmare qui composait des poisons violents dont il avait appris le secret en Italie...

– Que vous êtes romanesque ! ma chère enfant, l'interrompt Aurora avec un léger sourire amusé. Vous nous racontez là une légende parmi tant d'autres... S'il fallait croire toutes les histoires d'empoisonnements plus ou moins fantaisistes dont cette époque est prodigue...

– Ne vous en déplaît, lady Aurora, il y en a beaucoup de vraies, certainement, et un grand nombre de ces crimes sont restés, resteront toujours inconnus et, hélas ! impunis.

Cette réflexion était faite par Alwyn. Lord Algernon approuva :

– Je suis de votre avis. Peut-être lord Abel Clenmare ne fut-il pas coupable des méfaits qu'on lui attribue, mais je crois qu'on ne l'a pas

accusé sans motif. Au reste, il y a, dans l'existence de notre aïeul, une part de mystère qui laisse place à bien des conjectures. Vous en jugerez vous-même par les documents en notre possession, lord Alwyn, et vous me direz votre opinion.

Une demi-heure plus tard, ils se retrouvaient tous autour de la table de lunch.

Sur une question de sa mère, Alwyn raconta la visite qu'il venait de faire au vieux bâtiment.

Comme il parlait des souterrains dont l'entrée était introuvable, Aurora hocha la tête avec un air de regret :

– Quel dommage, n'est-ce pas, de ne pouvoir découvrir leur issue ? À chaque génération, les Clenmare cherchent vainement...

Mon père et le vôtre n'y ont pas manqué, dans leur jeunesse. Ils n'ont pas été plus heureux que leurs prédécesseurs.

– Avez-vous essayé par les grottes ? demanda lord Rusfolk en s'adressant à son oncle.

– Certainement. J'ai pénétré jusqu'à la plus

profonde d'entre elles, mais je n'ai pas vu le moindre indice d'un passage.

Viviane de Coëtbray, qui écoutait avec intérêt, fit observer :

– Ne pourrait-on creuser le sol de la Tour rouge pour essayer d'arriver à ces souterrains ?

– Impossible, mademoiselle, répondit lord Algernon. La Tour est bâtie sur le granit indestructible de la côte.

– Pas si indestructible que la dynamite ne puisse en avoir raison, dit Alwyn.

Lord Algernon eut un tressaillement.

– Au nom du Ciel, cher Alwyn, je ne suppose pas que vous ayez idée de tenter une chose pareille, au risque de faire crouler la Tour rouge, vestige précieux de notre passé ?

– Rassurez-vous, je n'y songe pas. La découverte de ces souterrains n'a que peu d'importance ; c'est affaire de curiosité, voilà tout.

– Simplement... ajouta Aurora avec son doux sourire.

## II

Ahélya ayant accepté avec joie la proposition de lord Rusfolk de rendre visite aux Hartwill, à Temple-Court, les deux jeunes gens quittèrent Loreyl-Castle après le lunch.

La distance qui séparait le château de la demeure de leurs amis n'était pas grande et une demi-heure de marche eût suffi pour la parcourir. Comme l'après-midi s'annonçait très beau, lord Rusfolk décida, avec l'assentiment de sa cousine, d'allonger quelque peu le parcours et de suivre le chemin qui longeait la falaise.

Du large s'élevait une brise légère qui animait les cheveux aux reflets cuivrés d'Ahélya. Les promeneurs n'échangeaient que de rares paroles. Tout en marchant au côté d'Alwyn, la jeune fille regardait la mer qui déferlait sur les rochers de la grève avec des bruits sourds. Elle semblait perdue dans un rêve d'où la tira brusquement Alwyn.

– Vous êtes toute songeuse, Ahélya. Je ne me serais pas permis de vous distraire de vos pensées si je ne lisais dans vos yeux une expression de mélancolie, de tristesse même. Ai-je vu juste ?

Ahélya ne répondit pas tout de suite. Elle tourna son visage vers lord Rusfolk, le fixa un moment de ses beaux yeux sombres.

– Oh ! Alwyn, comment pouvez-vous croire... ? Je n'ai aucune raison d'être triste. Je suis heureuse, au contraire, de vivre à Loreyl-Castle où, grâce à vous, j'ai retrouvé une famille et un toit.

– Ce n'est pas grâce à moi, mais à mon grand-père, lord Walter, que vous devez quelque reconnaissance. C'est lui qui m'a dévoilé votre existence. Je l'ignorais jusqu'au jour où il m'a raconté le drame qu'ont vécu vos parents aux Indes, et l'enlèvement dont, ici même, vous avez été la victime.

Ahélya protesta :

– Vous êtes la modestie même, Alwyn. C'est pourtant à vous que je dois la vie. Au péril de la

vôtre, vous m'avez délivrée des griffes de Marindra et de ses séides. Sans votre dévouement et votre aide, que serais-je devenue ? Je pense parfois au destin qui eût été le mien si vous n'étiez intervenu à temps pour me sauver.

– Je rends grâce au Ciel, Ahélya, d'avoir permis le succès de mon entreprise. Votre sort eût été affreux, en effet, puisque vous deviez épouser contre votre gré le fils du rajah Prithwidj, qui régnait sur l'État de Mahore, ou être consacrée à Siva, c'est-à-dire vivre dans son temple en recluse et y mourir sans jamais revoir le jour. Et tout cela parce que votre tempe droite porte un petit signe en forme de lotus...

En disant ces dernières paroles, Alwyn s'arrêtait et, les mains posées sur les frêles épaules de sa cousine, l'obligeait à lui faire face. D'un doigt, il écartait une mèche de cheveux rebelle et dégageait la marque fatidique.

Ahélya redressait la tête et regardait Alwyn. Ses yeux noirs, en ce moment, n'étaient que douceur et fierté. Sous la caresse du doigt qui frôlait sa peau d'une touche légère, Ahélya



parvenait difficilement à cacher son trouble.

Les jeunes gens reprenaient alors leur marche, un instant interrompue. Pendant quelques minutes, ils n'échangèrent pas un seul mot. Mais Alwyn décidait de rompre le silence et de redonner courage à sa cousine.

– Il ne faut plus penser au passé, chère Ahélya, mais à l'avenir, cet avenir qui vous appartient, avec toutes ses promesses. Je m'efforcerai de le préserver et, si possible, de le bâtir pour vous dans la sécurité.

– Je vous remercie de vos bonnes paroles, de vos encouragements, Ahvyn, mais d'aucuns, à Loreyl-Castle, sont animés à mon égard d'intentions beaucoup moins favorables et, parmi ces personnes...

Lord Rusfolk l'interrompt :

– Vous voulez parler de mon oncle lord Algernon, n'est-ce pas ?

Ahélya baissa les yeux et, sans répondre tout de suite, continua de suivre l'étroit chemin qui séparait maintenant de maigres champs de

sarrasin. De-ci de-là, des chênes rabougris, courbés vers la lande par le vent du large, tendaient leurs branches tordues dont les plus basses effleuraient des talus recouverts de bruyères et de taillis de châtaigniers. Au loin, on apercevait quelques chaumières misérables qui rappelaient que des hommes vivaient sur cette terre ingrate.

— Lord Algernon ? reprit Ahélya. Naturellement, c'est le nom qui vient en premier sur vos lèvres. Mais il n'y a pas que lui et, en disant cela, je pense à Aurora, et à Viviane de Coëtbray, complètement subjuguée par votre cousine. Enfin ! quels que soient mes scrupules à prononcer son nom, il me faut bien ajouter à la liste lady Clenmare, votre mère. Vous-même, Alwyn, vous ne semblez pas nourrir à son égard l'affection filiale qu'elle serait en droit d'attendre de vous.

Le jeune lord blêmit en entendant la dernière phrase prononcée par sa compagne. Ahélya ignorait tout du passé de son cousin. Il était très réservé et ne se confiait à personne. Il eût tant

aimé pourtant soulager son cœur... Ahélya n'était-elle pas une confidente rêvée, capable de garder pour elle seule ses plus secrètes pensées ?

– J'ai mes raisons, Ahélya, pour tenir ma mère à l'écart de mes affaires et me montrer distant. Ne me jugez pas sans m'entendre. Mais, que voulez-vous, c'est sa faute si mon père n'a pas été heureux avec elle. Au bout de peu de temps, il regretta – mais trop tard – cette union. Il se rendit compte qu'il avait épousé une femme superficielle, de caractère léger et instable. Et c'est pour cette femme que mon père refusa de s'incliner devant les ordres de lord Walter Rusfolk et se vit rejeter de la famille comme un paria. Ainsi les mariages d'amour ne sont pas forcément des gages de bonheur futur...

– Oh ! répondit vivement Ahélya, vous n'allez pas dire du mal des mariages d'amour ? D'ailleurs, je ne vous croirais pas, Alwyn, si vous me disiez partager les vues de M<sup>lle</sup> de Coëtbray sur ce sujet.

– Oh ! non, protesta Alwyn, ne craignez rien. Je connais bien les idées de cette jeune personne

sur le mariage, car j'ai eu tout le temps de me faire une opinion sur M<sup>lle</sup> de Coëtbray pendant mon séjour en Bretagne quand je la rencontrais avec sa cousine, M<sup>me</sup> de Friollet, au manoir de la Ville-Querdec. Oui, j'ai pu me rendre compte, là-bas, de son ambition, de son orgueil, de sa cupidité surtout. Au service de ses bas calculs, elle a un atout dont elle se sert à merveille : sa beauté. Mais la beauté...

Ahélyya interrogea, plus vite qu'elle ne l'eût souhaité :

– Y êtes-vous resté insensible, Alwyn ?

Le jeune homme qui, d'une baguette de coudrier, décapitait des tiges d'herbe folle en bordure du sentier, parut réfléchir, revivre par la pensée un passé point mort.

– J'ai été séduit dès ma première rencontre avec M<sup>lle</sup> de Coëtbray, avoua-t-il, par son incontestable beauté, mais je me suis vite aperçu de l'erreur que j'aurais commise en m'y laissant prendre. Et puis, j'étais pauvre, à l'époque. Et la pauvreté ne trouve pas grâce aux yeux des jeunes filles qui, comme elles sont essentiellement

préoccupées d'assurer leur avenir sur la fortune acquise par leur signature au bas d'un contrat de mariage. Mais nous reprendrons cette conversation plus tard, Ahélya, car nous voici en vue de Temple-Court.

### III

La demeure de sir Fabian Hartwill semblait être le château de la Belle au Bois dormant sous la pénible chaleur de cet après-midi d'été. Temple-Court n'avait pas les imposantes proportions de Loreyl-Castle, mais il se dégageait de l'unique bâtiment construit en demi-cercle une impression de grâce et de mesure. Brisant l'harmonie de l'ensemble, en avancée sur la façade est, on apercevait une terrasse à balustres, surchargée de fleurs, où sir Fabian et sa femme aimaient à se reposer sur des chaises longues pendant les heures chaudes de la journée.

À peine Alwyn et Ahélya s'étaient-ils présentés à l'entrée du domaine qu'un domestique accourait au-devant des visiteurs. Après avoir ouvert la grille en fer forgé, il pria les deux jeunes gens de bien vouloir le suivre. Derrière ses talons, ils traversèrent le parc qui

avait un aspect sauvage et abandonné, du moins dans la partie la plus éloignée de l'habitation. Comme Ahélya le faisait remarquer à son compagnon, ce dernier précisa que sir Fabian l'avait désiré ainsi. C'était une de ses distractions favorites de se promener dans ce coin délaissé par les jardiniers, où sa femme, en revanche, ne s'aventurait jamais.

Cependant, au fur et à mesure que l'on s'approchait de la demeure, le parc offrait ses parterres de fleurs, ses pelouses soignées, ses allées ratissées avec soin. À quelque vingt mètres du perron de pierre, un parterre d'œILLETS rouges entourait une fontaine de marbre, composée de sirènes, qui laissait tomber une eau fraîche dans une vasque de granit.

Toujours précédés du domestique, Ahélya et Alwyn étaient accueillis chaleureusement par leurs hôtes au bas de l'escalier qui conduisait à un perron donnant accès, par une grande porte-fenêtre, à un vaste hall décoré de trophées de chasse et de bahuts de chêne sculpté dans lequel donnaient, à droite et à gauche, les principales

pièces de Temple-Court.

Après avoir aimablement répondu aux paroles de bienvenue de sir Fabian et de sa femme, lord Rusfolk et sa cousine furent introduits par eux dans le salon-bibliothèque. La pièce, peu spacieuse, donnait une impression de paix, de quiétude. Elle était meublée avec beaucoup de goût d'un bureau Renaissance et de fauteuils de la même époque. Aux murs, des tapisseries de Flandre alternaient avec des tableaux de valeur. Tous prirent place autour d'une table basse en marqueterie, placée devant une cheminée monumentale garnie de chenets de cuivre.

Lady Hartwill sonna une domestique pour le thé. Quand il fut servi, sir Fabian se tourna vers lord Rusfolk.

– Je ne pense pas, mon cher Alwyn, lui dit-il en souriant, que vous connaissez mon fils Lawrence...

– Non, répondit lord Rusfolk, mais ma cousine Ahélya m'a quelquefois parlé de lui. C'était son camarade de jeux préféré, n'est-ce pas ?



– Oui, Alwyn, Lawrence était pour moi un véritable ami.

– Eh bien ! enchaîna aussitôt sir Fabian, je vais pouvoir vous le présenter dans quelques instants, car il travaillait dans sa chambre au moment où vous êtes arrivés tous les deux. Je l’ai fait mander, il ne va plus tarder. Oui, voilà mon fils de retour définitivement à Temple-Court, après un long séjour en France, où il perfectionna ses connaissances dans les questions d’agriculture et d’élevage des chevaux.

– Dois-je comprendre, demanda lord Rusfolk, que votre fils est appelé à assurer tôt ou tard la gestion de votre domaine ?

Sir Fabian se tourna affectueusement vers sa femme, comme pour quêter son approbation à un projet qui, manifestement, si l’on en jugeait par la complicité des regards des deux vieux époux, avait dû faire l’objet de nombreuses conversations.

– Oui, c’est notre vœu le plus cher et aussi celui de notre bon Lawrence, répondit sir Fabian en souriant. Je suis resté fidèle, jusqu’à présent,

aux anciennes méthodes, à celles que m'a léguées mon père. Mais, voyez-vous, l'agriculture, aujourd'hui, doit suivre le progrès technique pour donner des résultats rentables. Il faut aller de l'avant. N'est-ce pas votre avis ?

– Je suis tout à fait d'accord avec vous, sir Fabian, approuva Alwyn.

Puis, s'adressant à Ahélya :

– Je suis sûre, ma chère cousine, que vous avez dû taquiner bien des fois le jeune Lawrence quand il jouait en culottes courtes avec vous.

Les Hartwill ne purent s'empêcher de sourire en entendant la plaisanterie du jeune maître de Loreyl-Castle. Ahélya se mit à rire à l'évocation d'un passé encore cher à son cœur.

– Oh ! oui, Alwyn, c'est vrai, j'ai taquiné Lawrence plus souvent qu'à mon tour, mais votre fils, ajouta-t-elle en se tournant vers les Hartwill, était la patience même. Heureusement, d'ailleurs, car j'étais une fillette volontaire et espiègle, habituée à voir ses fantaisies satisfaites sur-le-champ. Mais nos parties, nos disputes, sont pour

moi d'agréables souvenirs de mon enfance. J'espère que Lawrence ne m'a pas gardé rancune de mon mauvais caractère...

C'est à ce moment précis que Lawrence Hartwill fit son entrée dans le salon-bibliothèque. Dès qu'il fut présenté par son père à lord Rusfolk, il avança vers Ahélya et serra amicalement dans les siennes la main qu'elle lui tendait.

– Oh ! miss Dolmane, s'écria-t-il avec enthousiasme, comme je suis heureux de vous revoir !

– Vous le voyez, Ahélya, mon fils n'est pas rancunier, fit remarquer sir Fabian Hartwill joyeusement.

– Comment pourrais-je l'être envers une jeune fille aussi séduisante ? répliqua galamment le jeune homme. De la fillette que j'ai connue subsiste seulement votre rire espiègle. Et quelques années seulement ont passé...

Tandis que Lawrence se servait lui-même une tasse de thé, Ahélya le regardait. D'un rapide calcul, elle conclut qu'il avait environ vingt-cinq

ans. Grand, bien découpé, les cheveux blonds rejetés en arrière, des yeux gris-vert de nuance changeante, il offrait un visage hâlé par le grand air. Il était vêtu avec élégance, mais sans recherche affectée.

Pendant que les jeunes gens retrouvés échangeaient des souvenirs communs, lord Rusfolk, sur une question posée à son hôte, écoutait sir Fabian Hartwill. Il recueillait avec un visible intérêt les confidences que son grand-père avait faites à son vieil et fidèle ami de Temple-Court.

— À vrai dire, continuait sir Fabian, lord Walter Rusfolk était un homme fort discret. Certes, la longue amitié dont il m'honorait l'engageait-il à me faire part quelquefois de ses difficultés. Il m'estimait et savait qu'il pouvait se confier à moi en toute franchise. C'était un tempérament fier et il répugnait visiblement à se plaindre. Un jour pourtant, au cours d'une partie de chasse à laquelle nous étions conviés dans les « Hautes Terres » par un ami commun, il m'avouait, non sans réticence, ses dissentiments

avec son fils, lord Algernon, mais sans m'en préciser la nature. Avaient-ils pour objet la conduite scandaleuse que son fils menait à Londres et dont il avait eu des échos ? Je ne saurais l'affirmer. Mais ce n'était certainement pas là le seul motif de leurs discordes. Il y en avait d'autres et parmi ceux-ci je vois surtout l'attitude d'Aurora envers miss Dolmane, sur qui lord Walter avait reporté toute son affection.

Alwyn resta silencieux quelques secondes.

– Lady Hartwill, je me le rappelle, dit-il, m'a déjà parlé de la venimeuse campagne de dénigrement qu'Aurora et son père ont menée contre ma cousine.

L'émotion faisait trembler sa voix quand il ajouta :

– De quoi certaines gens ne sont-ils pas capables quand l'intérêt le plus sordide commande leur conduite ? Quelles actions viles n'hésitent-ils pas à commettre pour exécuter leurs inqualifiables desseins ? Je découvrirai les coupables de la monstrueuse machination qui a abouti naguère à l'enlèvement de miss Dolmane,

séquestrée aux Indes dans des conditions atroces, et que, grâce à Dieu, j'ai sauvée presque miraculeusement. Compte tenu des faibles renseignements que je possède, j'incline à penser, comme le premier intendant de mon grand-père, le fidèle Harriston, que les ravisseurs de ma cousine avaient des complices dans la place. Sans l'aide de ces derniers, l'enlèvement eût été impossible. Je me dois de les confondre et de les châtier.

– Je le souhaite aussi ardemment que vous, affirma sir Fabian.

– Puisque vous êtes mon ami comme vous étiez celui de mon grand-père, je vous dois une confiance. Quand j'ai vu lord Walter la première fois à bord de son yacht *Ice and Fire*, il m'a dit que son ostracisme à l'égard de mon père Henry, à l'occasion de son mariage, avait été alimenté, attisé surtout par lord Algernon. Mon oncle Robert, le fils aîné des Clenmare, étant décédé, il était évident que la rupture des relations de Henry avec sa famille favorisait les desseins de lord Algernon, quel que fût le peu d'affection que lord

Walter éprouvât pour lui. Ma conversation avec mon grand-père sur le yacht – surtout la seconde – reste gravée dans ma mémoire comme si elle datait d’hier. Je me rappelle bien les paroles qu’il prononça à l’issue de notre seconde entrevue. Il m’a dit à peu près ceci :

« – Vous qui êtes jeune et courageux, partez à la recherche d’Ahélya et délivrez-la de ceux qui, aux Indes, la retiennent prisonnière, car j’ai promis à son père de veiller sur sa sécurité, de la préserver du danger. Et, moi, je ne peux plus rien... Je vais mourir...

« – Mourir ? m’étais-je écrié. Vous êtes en excellente santé malgré votre grand âge, et je ne comprends pas...

« Lord Walter, à ce moment, interrompit ma protestation et ajouta :

« – Oui, croyez-moi, j’ai peu de temps à vivre. Je souffre d’intolérables douleurs de l’estomac... Mes médecins parlent d’une grave ulcération, un autre a même émis l’hypothèse d’un empoisonnement...

« Le mot me fit sursauter.

« – Un empoisonnement ? Que voulez-vous dire ?

« – Je ne puis parler davantage pour le moment, mon cher Alwyn, décida mon grand-père brusquement, mais nous reviendrons plus tard sur ce sujet. Oui, c'est cela, vous serez mon confident.

« Hélas ! Dieu ne l'a pas permis, sir Fabian. Mon grand-père est décédé brusquement, le lendemain même de son installation à Clenmare House, près de Londres, à la suite d'une crise très violente. »

Sir Fabian réfléchit pendant quelques secondes avant de demander :

– N'avez-vous pas fait procéder à l'autopsie du corps ?

– Si, répondit avec émotion le jeune lord, et je vous prie de croire que j'ai vécu des moments très pénibles pendant que l'autopsie était pratiquée, en ma présence, par trois praticiens de Londres, dont le docteur Morton, médecin



particulier de lord Walter Rusfolk. Mon grand-père avait exigé l'autopsie dans son testament. Bref, si l'on constata des altérations graves de l'estomac, aucun des hommes de science ne put se prononcer avec certitude sur la cause même de ces altérations. Un empoisonnement ? Les trois médecins le déclarèrent plausible après un examen plus approfondi des viscères, bien qu'ils fissent les plus expresses réserves ; en tout cas, ils furent incapables de déceler la nature du poison. Ils consignèrent ensuite dans un rapport le résultat de leurs observations. Ce rapport, le docteur a reçu l'ordre de ma part de le tenir secret jusqu'à ce que je juge le moment opportun de le produire en justice. Voilà où nous en sommes pour le moment.

Sir Fabian Hartwill resta un long moment silencieux. Il réfléchissait, la tête baissée, les mains croisées sur ses genoux, et semblait atterré par les révélations qu'il venait d'entendre. Il se tourna enfin vers lord Rusfolk et demanda :

– S'il y a eu crime, avez-vous des soupçons sur ceux qui s'en seraient rendus coupables ?

– Non, répondit Alwyn, ou, si j'en ai, ils ne reposent pas sur des bases assez solides pour étayer une accusation formelle. Je n'ai, hélas ! pas de preuves, mais des doutes seulement.

À ce moment, Alwyn pensait à son entrevue avec Harriston, quand ce dernier lui avait fait, peu de temps après le décès du marquis, en des termes précis, le portrait de lord Algernon : hypocrite, menteur, pervers, sous les plus vertueuses apparences.

Lord Rusfolk aperçut alors sa cousine qui bavardait un peu à l'écart avec Lawrence, les deux jeunes gens se tenaient debout près d'une porte-fenêtre qui s'ouvrait sur le parc. Le soleil enflammait les beaux cheveux de la jeune fille, qui riait aux reparties de son interlocuteur.

Alwyn ne détachait pas son regard de la séduisante silhouette. Il se rappela la question qu'il avait posée à Harriston :

« Croyez-vous que, dans l'enlèvement d'Ahélya, les Hindous pouvaient avoir des complices anglais ? »

Et le serviteur, l'homme de confiance de son grand-père, avait répondu : « Oui, je le crois. »

Il était évident que lord Algernon réunissait sur sa tête les plus fortes présomptions. Oui, plus que lui, profiterait de la mort de lord Walter Rusfolk ? Depuis très longtemps l'on était sans nouvelles de Henry Clenmare, presque toujours en mer, et d'ailleurs tous les ponts étaient définitivement coupés avec lui. L'héritage du titre et de l'immense fortune du marquis de Rusfolk lui reviendrait de droit, à lui, Algernon, qui faisait son affaire de cette miss Dolmane recueillie par charité.

Lord Algernon – Alwyn l'avait su par Harriston – menait joyeuse vie à Londres où il jouait gros jeu dans un cercle très fermé. Perdu de dettes, poursuivi par ses créanciers, il devait maudire la résistance qu'opposait son père à la maladie, ce père qu'il n'avait jamais aimé. Mais était-il capable d'aimer ? D'un mariage où l'amour était exclu, une enfant était née : Aurora. Lord Algernon ne surveilla ni son éducation ni son instruction. Après avoir dilapidé la fortune de

sa femme trouvée morte chez elle dans des circonstances étranges et inexplicables, lord Algernon fut obligé de faire appel à la bourse de son père pour continuer à mener la même vie oisive, la seule digne de son rang, disait-il. Par bonté, par faiblesse aussi, lord Walter Rusfolk satisfaisait à toutes ses demandes, sauf dans les derniers temps de sa vie où il exigeait des comptes de son fils prodigue. Cela n'alla pas sans heurts ni disputes, jusqu'au jour où lord Algernon, sans l'intervention d'Harriston, avait voulu lever la main sur son père. À partir de ce moment, les relations entre les deux hommes furent de pure convention. Lord Walter se désintéressa de son fils et lui fit verser une pension mensuelle que le bénéficiaire pouvait dépenser à son gré.

Le vieux marquis, blessé et humilié par la conduite de son fils, reporta toute son affection sur la jeune et sensible Ahélya Dolmane. Que lord Algernon eût pris ombrage des attentions que son père portait à l'adolescente ne faisait aucun doute dans l'esprit d'Alwyn. Certainement la présence et la place de plus en plus

prépondérante de miss Dolmane au château contrariaient les plans du futur héritier aux dents longues. Aurora était reléguée à l'arrière-plan. De là à envisager qu'Algernon était complice des ravisseurs d'Ahélya pour se débarrasser de l'importune était une hypothèse possible. Cette hypothèse se vérifierait-elle un jour ?

Peu de temps après l'entretien qu'ils venaient d'avoir, sir Fabian Hartwill raccompagnait lord Rusfolk et miss Dolmane jusqu'à la grille de Temple-Court. Avant de prendre congé de son hôte, Alwyn l'invita à venir, ainsi que sa femme et Lawrence, à Loreyl-Castle, où une réception devait avoir lieu la semaine suivante à l'occasion de la visite de M. d'Olbars et de sa fille.

## IV

Pendant que lord Rusfolk et Ahélya se rendaient à Temple-Court, lord Algernon, le lunch terminé et après une courte promenade dans le parc, s'était retiré dans l'appartement du premier étage qu'il partageait avec sa fille.

Assis sur un canapé, il semblait plongé dans de moroses méditations quand, brusquement, il se leva et sonna une domestique.

– Priez M<sup>lle</sup> Aurora de venir me voir, ordonna-t-il d'un ton bref.

La porte refermée sur la servante, il s'assit devant son bureau et se mit à lire un livre qu'il avait pris dans sa bibliothèque. Mais il l'abandonna presque aussitôt et, pour maîtriser la nervosité qu'il sentait grandir en lui, il arpenta la pièce de long en large pour, finalement, se camper devant la fenêtre, les jambes écartées, et regarder le parc accablé de chaleur.

Au bout d'un quart d'heure, Aurora pénétrait à son tour dans le bureau. Lord Algernon se retourna et lança d'une voix maussade :

– Ah ! vous voilà enfin, Aurora. Où étiez-vous donc ? Je commençais à m'impatienter...

– Je me promenais avec Ahélya dans le parc, à l'ombre des marronniers. Il fait une chaleur... On est venu me dire que vous désiriez me voir.

– Il faut, en effet, que je vous parle tout de suite de l'affront que je viens d'essuyer de la part du nouveau maître de Loreyl-Castle. Je ne sais si je pourrai supporter longtemps encore les humiliations de cet Alwyn Clenmare, qui ne rate pas une occasion de me faire sentir sa sévère autorité. Être sous sa férule...

– Que s'est-il passé ? interrogeait Aurora, tout en regardant avec un peu d'inquiétude son père, qui recommençait de marcher de long en large.

D'un geste, il invita sa fille à s'asseoir. Elle obéit. De ses doigts aux ongles soignés, elle disposa à son goût les tiges de quelques dahlias à la lourde corolle gaufrée dans un vase de cristal

posé sur une table basse placée près du divan où elle s'était laissée tomber.

– Écoutez-moi, Aurora, je vous en prie, c'est grave.

– Si grave que cela ?

– Vous en jugerez quand je vous aurai raconté en détail la conversation que j'ai eue avec mon neveu dans le salon des Bergeries. Le lunch venait de se terminer et je me disposais à faire un tour dans le parc quand Alwyn m'invita, avec une désinvolture dont vous ne pouvez vous faire une idée, à venir m'entretenir avec lui. Il m'entraîna aussitôt vers le salon en me débitant des banalités. Sans qu'il eût songé à me désigner un siège, – mais peut-être cette incivilité était-elle voulue de sa part – il me demanda d'un ton glacial :

« – Connaissez-vous, lord Algernon, les dispositions testamentaires qu'a prises lord Walter Rusfolk à votre égard ?

« – Je pense, répliquai-je assez sèchement, que le notaire de mon père me les fera connaître au



moment opportun, ce qui ne saurait tarder, il me semble. Il est plus habilité que vous à ce sujet, je crois.

« – Certainement, me répondit-il, mais lord Walter m'avait remis, avant mon départ pour les Indes, une copie de son testament et m'avait chargé d'en exécuter les clauses en attendant que l'officier ministériel les porte lui-même à votre connaissance. Ce que j'ai à vous dire aujourd'hui concerne le versement mensuel des rentes nécessaires à votre existence et à celle d'Aurora. Jusqu'à la mort de lord Walter, vous les receviez de lui. Vous les recevrez désormais de mes mains. Y voyez-vous quelque objection ?

« J'étais tellement interloqué par ce que je venais d'entendre, Aurora, que, sur le moment, je n'ai su quoi répondre.

« – Eh bien ! conclut alors Alwyn, je vous quitte, car j'ai promis à Ahélya d'aller rendre visite aux Hartwill à Temple-Court. »

– Oh ! quel cynisme, il a osé cela ! s'exclama Aurora, qui se levait du divan, furieuse.

– Oui, il a osé, Aurora. C’est lui qui hérite du titre et du rang de marquis de Rusfolk et de tous les biens qui s’attachent à notre nom. Je suis dépossédé de tout. Et au profit de mon neveu, qui devient un des plus puissants lords d’Angleterre. Fortune, considération, autorité, tout ce qui me revenait de droit m’échappe et va entre les mains d’un usurpateur...

Aurora était atterrée. Tous ses rêves s’écroulaient, elle ne deviendrait jamais la maîtresse de Loreyl-Castle, à moins que...

– Oui, vous avez raison de dire, père, qu’Alwyn est un usurpateur. C’est le seul nom qui lui convienne. Alors, il faut l’écarter de notre route si nous ne voulons pas subir de sa part d’autres humiliations, d’autres affronts. Je préfère l’exil, quant à moi, à une cohabitation avec un homme tel que le nouveau lord Rusfolk. Oui, j’aime mieux partir d’ici que de vivre au côté de votre neveu. Il nous est hostile et, probablement, ne songe-t-il qu’à se venger de l’ostracisme dont a souffert son père pendant toute sa vie et lui-même durant sa jeunesse. Voilà le résultat d’une

politique néfaste à laquelle vous n'êtes pas étranger, mon père, il faut l'avouer.

Lord Algernon s'arrêta de marcher brusquement et, levant les mains au ciel, les poings fermés, dans un geste de colère :

– Ah ! je vous en prie, ne parlez pas ainsi, s'écria-t-il véhémentement. Il est facile de jeter la pierre quand les événements se retournent contre leurs auteurs. Si j'ai soutenu mon père contre Henry Clenmare, si j'ai attisé le feu de leur querelle, puis approuvé plus tard la rupture de leurs relations, c'est que mon action servait à la fois mes intérêts et les vôtres. Je voyais loin. Est-ce ma faute si lord Walter a renoué de sa propre volonté avec cette branche des Clenmare qu'il avait rayée de son arbre généalogique, s'il a voulu connaître son petit-fils et si ce dernier a su profiter de la débilité morale et physique de mon père, très diminué dans les derniers temps de sa vie ?

– Mais enfin, interrogea Aurora d'un ton légèrement agacé, comment expliquez-vous le revirement de votre père envers Henry

Clenmare ? Quels motifs avait-il de connaître son petit-fils après tant d'années de silence ?

Lord Algernon resta un instant perplexe. Il hésitait à mettre Aurora au courant de la vie peu édifiante qu'il avait menée jusqu'alors et, aussi, d'actions coupables dont il espérait ne devoir jamais rendre compte.

– Je l'ignore tout à fait, se contenta-t-il de répondre avec détachement. Il ne faut jamais chercher à comprendre les engouements, les fantaisies des vieillards, qui agissent souvent de façon déconcertante. Qui sait si la grâce rouée d'une fillette de quinze ans...

– Vous voulez parler d'Ahélya, n'est-ce pas ? dit vivement Aurora, l'esprit tout de suite alerté.

– Qui peut savoir ? Je n'ai jamais éprouvé la moindre sympathie pour miss Dolmane et elle me le rend bien, d'ailleurs. Elle m'a certainement desservi auprès de mon père. En fait, elle me déteste. Et, en ce qui te concerne, je ne crois pas que tu sois mieux partagée que moi...

Aurora eut un rire ironique, tandis qu'une

flamme méchante passait dans son regard. Elle dit :

– Oh ! moi, je suis fixée depuis longtemps sur ses sentiments à mon égard. Nous n'avons jamais sympathisé, car nos caractères sont trop différents et nos témoignages d'amitié sont de pure convenance. Elle m'appelait « le serpent », c'est vous dire le genre d'amitié qui nous lie. J'en ai pris mon parti. On ne marie pas l'eau et le feu. J'espérais qu'à son retour des Indes elle me saurait gré de mon accueil que j'ai voulu affectueux. Il n'en a rien été. Elle a l'appui d'Alwyn et elle en profite pour me tenir à distance et me montrer une froideur méprisante. Si aucune scène regrettable n'est venue altérer nos relations, il n'en est pas moins vrai que je redoute chaque jour, à toute heure, l'incident qui mettra le feu aux poudres.

Lord Algernon étendit la main vers sa fille, comme pour interdire une telle éventualité.

– Gardez-vous, lui répondit-il d'une voix ferme, de provoquer un esclandre, Aurora. Notre position n'est pas tellement bien assise à Loreyl-

Castle que nous acceptions le risque de la perdre définitivement par la démonstration inutile et dangereuse d'une hostilité ouverte contre Alwyn et Ahélya. Ce sont eux les maîtres pour l'instant, ne l'oubliez pas.

Aurora s'approcha de son père. Les dernières paroles qu'il venait de prononcer l'atteignaient dans son fol orgueil et son ambition démesurée. Il leur était pénible de courber la tête momentanément devant le nouveau lord, mais peut-être, un jour, pourraient-ils la relever et prendre une éclatante revanche. Elle demanda d'un ton où perçait une froide détermination :

– Alors, quelles sont vos intentions ? Après votre conversation de tout à l'heure avec Alwyn, vous me permettrez de mal augurer de vos futures relations. C'est un avenir sombre qui nous attend ici. Ne pouvons-nous quitter Loreyl-Castle et agir du dehors ? Dans certains cas, la fuite est la meilleure solution.

– Nous devons en choisir une autre plus courageuse, Aurora. Quitter la place, c'est jouer perdant à coup sûr. Il faut lutter pour vaincre,

même si notre victoire nous vaut outrages et affronts sous le toit même de mon père. Voulez-vous m'aider, m'obéir aveuglément, quels que soient les ordres que je vous donnerai ? J'ai un plan dont je connais les grandes lignes, qui est déjà en voie d'exécution, car depuis quelque temps je prévoyais ce qui est arrivé. Mais j'exige de vous, cela va de soi, la discrétion la plus absolue.

Algernon prit un temps avant de continuer de parler :

– La première attaque sera de perdre Ahélya aux yeux d'Alwyn. N'est-il pas amoureux d'elle ? C'est tellement visible que nous ne pouvons avoir le moindre doute là-dessus. Et ce sera notre première vengeance.

Les paroles d'Algernon comblaient d'aise Aurora, envahie soudain d'une joie secrète. Toute la haine et la jalousie concentrées dans son cœur pendant des années contre la douce Ahélya, si estimée par son grand-père et ses amis pour sa bonté et sa gentillesse, s'extériorisaient dans ses yeux, animés tout à coup d'un éclair mauvais.

Elle vivrait maintenant soutenue par l'espoir de prendre une revanche complète sur sa cousine. Elle avait trop souffert de la bienveillante sollicitude que son grand-père avait eue pour la jeune orpheline.

Elle se rappelait l'indulgence qu'il manifestait pour sa jeune protégée quand elle venait lui demander pardon d'une faute ou d'une espièglerie.

Après l'enlèvement d'Ahélya, la douleur du vieillard touchait tous ceux qui l'approchaient. Aurora, elle, s'en réjouissait secrètement. Quand lord Walter Rusfolk, interrogé par ses amis, répondait qu'il n'avait pas de nouvelles de la disparue, que les chances de la retrouver s'amenuisaient chaque jour, Aurora jubilait intérieurement en constatant l'insuccès des recherches entreprises.

Elle détestait Ahélya, car celle-ci avait parfaitement lu dans le cœur de sa cousine et connaissait la sécheresse de ses sentiments, son hypocrisie et sa méchanceté. Elle ne lui pardonnerait jamais d'avoir reçu d'elle ce nom de



« serpent ». Elle dissimulait en public les marques extérieures de sa haine sous les apparences les plus trompeuses, en flattant la jeune fille au moindre prétexte.

Quand elle apprit qu'Alwyn ramenait Ahélya saine et sauve des Indes, cette haine décupla. Elle ne manqua pas une occasion de médire, dans son entourage voué à sa dévotion, de sa jeune parente et avec une impudence éhontée. Ses attaques étaient d'autant plus venimeuses qu'Ahélya était devenue très belle. Certes, Aurora, avec ses cheveux d'un blond vénitien enroulés en longues anglaises, ses yeux bleu turquoise, sa taille svelte et bien prise, était d'une beauté incontestable et exerçait sur les hommes une attirance indéniable. Mais Aurora manquait de cette réserve et de cette discrétion qui plaisent tant à ceux qui ne sont pas sensibles à la seule beauté. Or ces qualités si précieuses, Ahélya les possédait au plus haut point.

Alwyn, aux yeux de tous, était tombé amoureux de sa jeune pupille. Dans les premiers jours de leur retour en Angleterre, l'entourage du

nouveau maître de Loreyl-Castle admit que les attentions du jeune lord étaient motivées par l'état de santé assez précaire d'Ahélya, encore mal remise de sa dramatique aventure aux Indes. Pourtant, les jours passaient sans que diminuât l'assiduité d'Alwyn auprès d'elle. Il la comblait d'attentions délicates et s'empressait de satisfaire à ses moindres désirs.

Lord Algernon, Aurora, même la mère d'Alwyn, qui supportait difficilement le contrôle que son fils exerçait sur elle, furent les premiers à critiquer l'attitude de celui qui était devenu leur maître à tous. Mais aux critiques acides succédèrent bientôt la médisance et la calomnie que lord Algernon et Aurora, quand elle accompagnait son père, répandirent parmi leurs relations de Londres, toujours avides de commérages.

Et voilà que son père lui proposait maintenant de perdre Ahélya dans l'esprit d'Alwyn. Comment ? Peu lui importait, pourvu que les moyens employés, quels qu'ils soient, la vengeassent de ses propres humiliations.

– Oui, Aurora, reprit lord Algernon, nous devons agir, sinon nous sommes perdus. Et nous devons agir dans l'ombre pour que lord Rusfolk ne se doute jamais du complot tramé contre lui et sa péronnelle. Nous prendrons toutes les précautions de prudence, car, avec un homme de cette trempe, la moindre faute serait fatale.

– Vous avez raison, père, Alwyn est intelligent et ses réactions seraient terribles. Nous n'aurions pas à attendre de lui indulgence et pardon.

Lord Algernon alluma une cigarette et prit place à son tour sur le canapé.

– Qui sait, dit-il d'une voix maussade, si son animosité à mon endroit n'est pas due à mes agissements passés ? N'a-t-il pas recueilli aux Indes des renseignements qui lui auraient ouvert les yeux ? On doit tout craindre de cet homme terriblement perspicace, habile comme le démontre le succès de son expédition là-bas. Mais, s'il est amoureux de sa cousine, il me paraît plus vulnérable.

Il éclata de rire.

– Alwyn amoureux !... Qui eût dit que le « beau glaçon », comme l'appelait M<sup>me</sup> de Friollet selon les dires de Viviane de Coëtbray, serait tombé amoureux d'une femme enfant, à peine sortie de l'adolescence ? Qui eût pensé que le défenseur, par la volonté de mon père, de la devise des Rusfolk : la glace et le feu, n'aurait pas résisté à l'emprise d'un charme encore bien vert ? Des flammes sur champ de neige, tel est le motif, tu le sais, des armoiries de notre famille. Tu le constates, la neige a vite fondu sous le regard ensorceleur de deux beaux yeux sombres. N'envies-tu pas la chance qui échoit à Ahélya ? Car c'est une chance, à mon avis, pour une jeune fille d'être distinguée d'un homme tel qu'Alwyn. N'es-tu pas jalouse de ta cousine ? Tout eût été tellement plus simple si tu avais réussi à te faire aimer de lui, à sa place... Mais tu n'as rien fait, bien au contraire, pour conquérir mon neveu qui ne demandait, peut-être, qu'à l'être...

– Quelle est la jeune fille qui résisterait à la séduction d'Alwyn ? J'ai été conquise, moi aussi, un moment, par son intelligence, son esprit, la

prestance qui se dégage de sa personne et son attrait physique. Mais j'ai compris rapidement que je ne serais jamais aimée de lui. Il y a des signes prémonitoires qui ne trompent point. Viviane de Coëtbray a eu plus de chance, elle...

– Que veux-tu dire ?

Pendant quelques secondes, elle hésitait à révéler à son père les confidences que lui avait faites sa jeune demoiselle de compagnie, amoureuse du jeune lord. Elle lui avait promis le secret et son alliance. Déjà, devant les craintes que manifestait Viviane, témoin douloureux des sentiments à peine voilés d'Alwyn pour la jeune Hindoue, elle lui avait promis formellement son appui. « Contre deux femmes, dont l'une possède la puissance de son amour, et l'autre celle d'une amitié dévouée, votre rivale ne sera pas de force », lui avait-elle dit. Aurora pouvait-elle faire état de ces confidences ?

– Allons, parle... dit lord Algernon, surpris par les réticences subites de sa fille.

– Eh bien ! Viviane de Coëtbray serait maintenant la femme d'Ahvyn si elle avait agi

avec plus de discernement et d'habileté. Mon oncle a, en effet, connu Viviane au manoir de la Ville-Querdec, qui était la propriété en Bretagne de M<sup>me</sup> de Friollet, sa cousine. Dès leur première rencontre, le docteur Clenmare fit une profonde impression sur Viviane et lui-même ne fut pas insensible à sa beauté. Mais il fut beaucoup déçu quand, par la suite, il découvrit le caractère intéressé de la jeune personne, maintenant mon amie et votre alliée demain, peut-être, si vous le voulez.

Lord Algernon réfléchissait. Cet amour du passé de lord Rusfolk pour la belle Viviane de Coëtbray ne pourrait-il renaître et, alors, servir ses intérêts ? En le ressuscitant par des manœuvres habiles, avec l'aide d'Aurora, il mettrait Viviane dans son jeu.

– Je me rappelle maintenant que vous m'avez déjà parlé de cette histoire, reprit lord Algernon. N'y avait-il pas aussi un baron, oui, c'est cela, le baron Adolphe Desmuriers, si j'ai bonne mémoire, qui a fait avorter toute l'affaire ?

– C'est exact, père. Le baron Desmuriers était

le neveu de feu M. de Friollet. Il courtoisait Viviane, mais aussi cupide qu'elle il s'en désintéressa quand il sut que Viviane était pauvre. Alwyn ne pardonna jamais à M<sup>lle</sup> de Coëtbray l'oreille bienveillante qu'elle prêta aux avances du jeune baron qui se maria plus tard avec la fille d'un riche armateur de Nantes. Toujours est-il que, décidée à ne faire qu'un mariage riche, Viviane tourna le dos à Alwyn, humble médecin de campagne qui n'avait que les revenus de sa profession pour les faire vivre lui et sa mère. Quand elle apprit le changement de situation de mon oncle, elle voulut ranimer la passion qu'elle avait fait naître en lui, mais il était trop tard, sa chance était passée. À courir deux lièvres à la fois...

– ... On perd les deux, ajouta lord Algernon en riant. Et qu'est-il devenu, ce baron Desmuriers ?

– M<sup>lle</sup> de Coëtbray n'en sait rien. Il y a fort longtemps qu'elle n'a eu des nouvelles de lui. Sans doute mène-t-il à Nantes ou au manoir de la Ville-Querdec la même existence désœuvrée qu'autrefois. C'est du moins l'opinion de

Viviane, qui n'est pas tendre pour lui, je vous assure.

– L'opinion de ta belle amie est fondée sur le dépit. Il en est toujours ainsi : les jeunes filles n'ont jamais la langue assez dure pour critiquer ou blâmer la conduite de ceux qui les ont délaissées pour une raison ou une autre, bonne ou mauvaise.

– Quoi qu'il en soit, dit Aurora, je ne vois pas l'utilité d'essayer de reprendre contact avec ce personnage. Ce serait même une tactique malheureuse que de le remettre en présence de M<sup>lle</sup> de Coëtbray après l'affront qu'il lui a fait.

– N'en parlons plus, admit lord Algernon, bien que je me reconnaisse seul le droit de prendre toutes les dispositions utiles à la réalisation de mes plans. Nous n'aurons jamais assez d'atouts dans notre jeu. Alwyn est un homme adroit et rusé. Rappelez-vous comment il nous a tous trompés en nous faisant croire qu'il partait pour une croisière dans les mers de Chine à bord de *Ice and Fire* alors que, en réalité, il ralliait Bombay sur un autre yacht, *The Pearl*, acheté



secrètement par le capitaine Harry Maxwell, et qu'il a conduit son expédition aux Indes sous un faux nom, sous le pseudonyme de William Degvil.

À l'évocation de sa cuisante défaite, lord Algernon s'était remis à marcher dans la pièce d'un pas saccadé.

– Ah ! il nous a bien joués, s'écria-t-il rageusement. Mais, tôt ou tard, il nous paiera tout cela. Chaque jour qui passe nous rapproche de l'échéance où lord Alwyn Rusfolk, marquis et nouveau maître de ces lieux, devra me rendre des comptes. Et j'ai là, ajouta-t-il en tapotant de sa main nerveuse la poche de sa veste, le premier maillon de la chaîne qui causera sa perte.

– Quoi donc ? interrogea Aurora, intriguée.

Lord Algernon tendit alors à sa fille une grande enveloppe dont elle se saisit.

Elle ne put retenir une exclamation de surprise.

– Une lettre de Bombay ? Quand l'avez-vous reçue, père ?

– Je ne l’ai pas reçue moi-même, Aurora. J’ai été la chercher, il y a deux jours, là où c’était convenu entre l’expéditeur et moi. Je n’ai confiance en personne ici et surtout pas dans les serviteurs d’Alwyn, qui sont tous à sa dévotion. Si j’avais pris de semblables précautions du temps de mon père, je n’aurais certainement pas eu à déplorer par la suite de cruelles déconvenues. L’expérience est un maître qu’il faut savoir écouter. Mais, lis plutôt.

Aurora sortit de l’enveloppe un seul feuillet qu’elle parcourut rapidement. Puis elle leva la tête vers lord Algernon qui guettait sa réaction.

Le visage de sa fille reflétait une joie diabolique.

Lord Algernon dit simplement :

– Tu vois, notre revanche est en route.

## V

M. d'Olbars et sa fille, M<sup>me</sup> Froment, étaient maintenant les hôtes de Loreyl-Castle. Ils avaient volontiers accepté l'invitation de lord Rusfolk et ils aimaient à rappeler le souvenir de leurs excellentes relations de Bretagne.

Grâce aux soins éclairés reçus d'Alwyn, M. d'Olbars, âgé d'une soixantaine d'années, jouissait d'une bonne santé et il proclamait qu'il la devait à la cure prescrite en France par le jeune docteur.

Lord Rusfolk n'avait jamais cessé de correspondre avec ses anciens et fidèles amis. Il les tenait au courant de la vie de Loreyl-Castle. Aussi M. d'Olbars avait-il appris avec beaucoup de surprise la présence au château de M<sup>lle</sup> de Coëtbray, pour laquelle il n'éprouvait aucune sympathie.

M<sup>me</sup> Froment, elle, la détestait. Elle la jugeait

très sévèrement et méprisait surtout le côté intéressé de son caractère attaché aux biens matériels et sans aucun idéal.

Comment était-elle devenue la demoiselle de compagnie de la cousine d'Alwyn ? Au moyen de quelles intrigues avait-elle réussi à se faire admettre à Loreyl-Castle ? Ils l'ignoraient, mais ils n'oubliaient pas le rôle qu'elle avait joué successivement auprès d'Alwyn et du baron Desmuriers. Ils doutaient l'un et l'autre que la présence au château de la jeune et belle intrigante fût souhaitable pour leur ami.

Dès leur arrivée, M. d'Olbars et M<sup>me</sup> Froment furent entourés d'attentions, en particulier par lord Algernon et lady Aurora. Lady Clenmare leur témoignait aussi une vive amabilité, mais la sympathie et l'intérêt des deux invités allaient à la ravissante pupille de lord Rusfolk. Elle les avait accueillis avec beaucoup de gentillesse.

— Mon cousin a une très grande opinion de M. d'Olbars et de vous, avait-elle dit à M<sup>me</sup> Froment. Cela me suffit pour vous aimer, car j'ai toute confiance dans le jugement d'Alwyn.

Lord Rusfolk avait décidé de donner plusieurs réceptions pendant le séjour de ses hôtes.

Quelques jours après leur arrivée eut lieu à Loreyl-Castle une garden-party où toutes les notabilités de la région étaient conviées.

Dans l'après-midi de ce jour-là, après une promenade dans le parc avec M<sup>me</sup> Froment, Ahélya s'était excusée auprès de l'invitée d'Alwyn pour aller se préparer.

Depuis plusieurs jours déjà, cette garden-party occupait toutes les pensées de la jeune fille. Ce serait son entrée dans le monde et elle était émue en pensant au bal qui devait avoir lieu dans la soirée.

Elle ne voulait pas décevoir ses hôtes et surtout Alwyn, qui lui avait promis de lui accorder la première danse.

Ahélya procéda à sa toilette avec beaucoup de soin et choisit une magnifique jupe de moire noire rehaussée d'une ceinture-corselet qui mettait en valeur sa taille fine. C'était une merveille de grâce et de goût et elle prit plaisir à

se contempler dans la glace de Venise qui couvrait tout un pan de sa chambre.

Quand elle descendit l'escalier qui donnait sur le hall, elle constata d'un regard circulaire que beaucoup d'invités étaient déjà arrivés et s'étaient groupés dans les différents salons.

Au bas des marches, lord Rusfolk et sa mère accueillaient leurs hôtes. Elle remarqua tout de suite l'élégance de son cousin, qui portait l'habit avec une rare distinction.

Dès qu'il l'aperçut, il s'approcha d'elle rapidement et lui fit compliment de sa toilette.

– Ahélya, lui dit-il à voix basse, vous êtes tout simplement ravissante ! Je suis heureux de vous exprimer, le premier, mon admiration. Vous me faites honneur et je vous remercie.

La jeune fille avait rougi légèrement en écoutant le compliment de son cousin. Elle protesta en souriant :

– Alwyn, vous n'êtes qu'un méprisable flatteur. Des jeunes filles ou des femmes ravissantes, vous n'avez qu'à tourner la tête pour

faire votre choix.

– Prenez garde, au contraire, lui répondit-il sur un ton enjoué, de ne pas faire tourner la tête à d'autres admirateurs que moi. Il faut toujours accepter les compliments quand ils sont sincères, Ahélya. En tout cas, n'oubliez pas de m'inscrire sur votre carnet de bal.

– C'est déjà fait, Alwyn. Si vous oubliez votre promesse, je saurai vous la rappeler.

– Je ne l'oublierai pas, Ahélya, soyez sans crainte, protesta le jeune lord. Ah ! je vois venir les Hartwill... Allons à leur rencontre, voulez-vous ? Ils sont accompagnés de sir Georges Bidder et de sa fille Nancy, que vous ne connaissez pas. Venez, que je vous présente à eux. Ce sont des gens charmants, des amis de longue date des Hartwill, que j'ai rencontrés chez eux à plusieurs reprises. Mon grand-père les estimait beaucoup.

Lord Rusfolk prit familièrement le bras d'Ahélya sous le sien et la conduisit auprès des nouveaux arrivants.

Dès que les présentations furent faites, le jeune maître de Loreyl-Castle, sollicité par ses devoirs d'hôte, s'adressa au jeune Lawrence Hartwill :

– Je vous confie Ahélya, lui dit-il. À tout à l'heure.

Comme il l'avait promis, lord Rusfolk ouvrit le bal avec Ahélya dans le grand salon.

Alwyn avait bien fait les choses. La pièce, de vastes proportions, était ornée d'une profusion de fleurs blanches et, dans le fond, un buffet derrière lequel le maître d'hôtel Parker et des serveurs s'activaient avait été dressé. Sur une magnifique nappe blanche brodée, décorée de roses et de glaïeuls, s'élevaient des pyramides de sandwiches, des assiettes de petit fours, tandis que des bouteilles de Champagne rafraîchissaient dans des seaux d'argent. Un orchestre, dissimulé derrière une tenture de velours rouge, était venu spécialement de Londres.

Dès les premières mesures de la valse qui



invitait les danseurs à se livrer à leur distraction favorite, Alwyn s'inclinait devant Ahélya, toute rougissante de confusion. Il l'entraîna, pleine de grâce et de légèreté, dans un tourbillon qui la grisait, et elle se laissa emporter par le rythme mélodieux. Par instants, elle fermait les yeux, émue de sentir peser sur elle et son cavalier les regards admiratifs de l'assistance.

Quand d'autres couples de danseurs s'enhardirent à leur tour, elle reprit peu à peu son assurance. Elle leva les yeux vers Alwyn, qui lui souriait. Il lui murmura à l'oreille :

– Vous êtes la reine de la fête, Ahélya, et vous dansez à merveille.

La valse terminée, Lawrence ne permit pas qu'elle reprît son souffle et il l'invita sans souci de ses protestations. D'autres jeunes gens, séduits eux aussi par la gentillesse et sa beauté, lui succédèrent. Enfin, elle demanda grâce et, entre deux danses, réussit à s'échapper pour prendre à l'écart un peu de repos.

Le mouvement, le bruit, la musique et la danse, les jeux de lumière, les coupes de

Champagne, l'étourdissaient. Elle était heureuse de fuir, un moment, le brouhaha de la salle et d'être à son tour le témoin du plaisir des autres.

Une véritable féerie se déroulait sous ses yeux. C'était une débauche de couleurs et de mouvement. Pendant les valse, les robes des danseuses semblaient les multicolores corolles d'immenses fleurs agitées par une brise de printemps.

Une main se posa sur son épaule. Elle se retourna et vit derrière son fauteuil Lawrence penché vers elle.

– Que faites-vous ici, Ahélya, retirée du monde et soustraite à la vue de vos admirateurs ? Fatiguée ?

– Je me reposais, en effet, Lawrence, car je me sens un peu lasse. Tout ce bruit, cette chaleur... Venez, allons bavarder ailleurs tous les deux.

Le jeune homme suivit Ahélya. Dans le salon des Bergeries, elle lui fit admirer les magnifiques tapisseries qui représentaient toutes des scènes bucoliques et ils pénétrèrent dans le jardin

d'hiver, presque désert.

– Quel endroit merveilleux ! s'exclama Lawrence en jetant un regard autour de lui.

C'était une large galerie vitrée, que lord Rusfolk avait fait aménager spécialement en dirigeant lui-même les travaux de réfection. Des plantes grimpantes, des lianes, des arbustes aux essences rares se mêlaient à des rosiers magnifiques. Au milieu d'un bassin ovale surgissait un poisson géant en marbre qui rejetait, en cascade, une eau vive de source. Des bancs de granit invitaient au repos, disposés ici et là, sans ordre préconçu.

Sur l'invitation d'Ahélya, le jeune homme prit place à côté d'elle.

– Voilà, en effet, un coin tranquille où je puis vous exprimer toute ma joie, Ahélya, de vous retrouver après nos années de séparation. Ces années, elles ont été fertiles en événements pour vous, et je sais les dures épreuves que vous avez traversées. Mon père m'a raconté les périls qui furent les vôtres...

Ahélyya restait songeuse. Chaque fois qu'on évoquait devant elle cette période de sa vie, elle surmontait difficilement la peine qui la submergeait immédiatement.

– Excusez-moi, reprit Lawrence, de faire revivre ce passé pénible. Ce sont des souvenirs douloureux, je le sais. Sachez que je n'ai jamais cessé de penser à vous pendant ce temps qui nous a tenus éloignés l'un de l'autre. Dans les lettres que, de France, j'envoyais à mes parents, je les priais de me donner de vos nouvelles, car mon père voyait très souvent lord Walter. Hélas ! les mois passaient sans qu'il eût la moindre information sur votre sort. Mais, bien souvent, j'aimais à me rappeler notre enfance insouciante et joyeuse, nos jeux et notre belle amitié... qui vous est toujours acquise, vous le savez.

– Je le sais, Lawrence. Et je suis heureuse de vous entendre me parler ainsi. Votre amitié m'est précieuse, croyez-le.

Les deux jeunes gens bavardèrent encore un long moment. Lawrence proposa à Ahélyya de l'accompagner dans ses promenades à cheval

chaque fois qu'elle le désirerait.

– C'est avec plaisir que j'accepte votre proposition, lui répondit-elle, mais je dois obtenir l'autorisation de lord Rusfolk. Il me l'accordera sans doute, car c'est le meilleur des tuteurs.

Enfin ils se levèrent et rejoignirent les salons où les danseurs continuaient d'évoluer sous les lumières éblouissantes des lustres de cristal. Comme ils traversaient une petite pièce où des joueurs de bridge se livraient à leur passe-temps favori, lord Rusfolk les rejoignit.

– Ahélya... Lawrence... où étiez-vous donc ? Je vous ai cherchés partout.

– Sauf au jardin d'hiver, fit remarquer Ahélya en riant. Nous y avons bavardé dans le calme sous le feuillage de vos admirables plantes vertes. Nous nous sommes rappelé des souvenirs communs, ceux de notre prime jeunesse, et puis d'autres encore qui m'appartiennent, moins agréables...

– Vous devez oublier ceux-ci, Ahélya, dit lord Rusfolk sur un léger ton de reproche. Ne me

l'avez-vous pas promis ? N'en parlons plus, je vous en prie, et dites-moi plutôt si vous avez bien dansé, si vous êtes heureuse de votre soirée ?

– Oh ! oui, Alwyn. Je me suis beaucoup amusée et j'ai dansé comme une folle. Je me reposais quand Lawrence est venu me tenir compagnie. Ah ! j'allais oublier... Lawrence m'a aimablement proposé de m'accompagner dans mes promenades à cheval. Y consentez-vous ?

Lord Rusfolk se tourna vers le jeune Hartwill et, après quelques secondes de réflexion :

– Bien sûr, je vous y autorise, puisque cela vous fait plaisir à tous les deux. Vous le verrez, Lawrence, ma pupille est une excellente cavalière... À quand votre première sortie ?

– Voulez-vous après-demain à trois heures ? demanda Ahélya.

– Oui, très volontiers. Serez-vous des nôtres ? s'enquéra Lawrence en s'adressant à Alwyn.

– Hélas ! non, répondit-il. Des occupations très différentes accapareront mon temps.

– Eh bien ! à après-demain, Ahélya. Vous

pouvez compter sur moi.

En quittant lord Rusfolk et sa cousine, Lawrence rejoignit Nancy Bidder qui, avec son père, bavardait avec sir Fabian Hartwill. Depuis longtemps les deux familles entretenaient de bons rapports de voisinage. Les Bidder habitaient Pearlhouse, un château distant d'un demi-mille à peine de Temple-Court. Depuis leur plus tendre enfance, Nancy et Lawrence se connaissaient. Plus tard, quand leurs études les séparèrent, ils se retrouvaient pendant les longues vacances d'été. Imperceptiblement, l'amitié que Nancy éprouvait pour le jeune Lawrence se mua en un sentiment plus tendre qui, quand il se révéla à elle, la bouleversa.

Nancy était devenue une jeune fille aux traits fins et délicats, aux yeux couleur de noisette, à la bouche finement dessinée, aux cheveux blonds et soyeux. Elle attirait la sympathie par son naturel et son intelligence doublée de grandes qualités de cœur. Elle avait tout pour plaire et cependant Lawrence paraissait ne pas voir, quand il la regardait, l'éclat tout particulier de ses yeux,

flamme amoureuse que tout homme attentif eût vite décelée.

Pour Lawrence, Nancy Bidder n'était qu'une camarade et rien de plus. Le retour définitif de Lawrence en Angleterre les rapprocha. D'une amabilité constante envers elle, faisant preuve d'une courtoisie jamais en défaut, le jeune Hartwill était toujours reçu à Pearlhouse avec beaucoup d'égards. Et Nancy se demandait avec anxiété :

« Lawrence s'apercevra-t-il un jour que je l'aime, qu'il est tout pour moi ? Mon Dieu ! ouvrez-lui les yeux, faites en sorte qu'il me remarque, non comme une camarade, mais comme sa future femme. »

– Lawrence, lui dit-elle, l'implorant presque quand il eut rejoint son groupe, nous avons peu dansé ensemble, vous me devez au moins cette valse.

– Avec plaisir, Nancy. Venez...

Il l'enlaça, tandis que sir Fabian Hartwill et sa femme les regardaient.



– Ne sont-ils pas charmants tous les deux ?  
demanda lady Hartwill à son mari.

– Oui, vous avez raison, ils forment un couple très bien assorti. Que leur réserve l'avenir ? Dieu seul le sait sans doute.

– Et, si Dieu le veut, ils seront mari et femme, reprit lady Hartwill. C'est mon vœu le plus cher. Ils sont faits l'un pour l'autre et je serais la plus heureuse des mères si mon désir se réalisait. Une mère tremble toujours pour le bonheur de son enfant. Je suis sûre que Lawrence trouverait le bonheur auprès de Nancy.

Elle posa sa main sur le bras de son mari et demanda :

– Mon vœu n'est-il pas le vôtre ?

– Ma chère amie, répondit-il avec un peu d'émotion dans la voix, je désire cette union autant que vous. Je connais les Bidder depuis longtemps et notre famille n'aurait pas à rougir, au contraire, d'être liée par les liens du sang à la leur. Mais, en ce genre de choses, c'est aux jeunes intéressés qu'il appartient d'en décider.

Or, à ma connaissance, Lawrence ne s'est pas encore déclaré. Vous aurait-il fait quelque confidence ?

– Non, je l'avoue, dit lady Hartwill. Mais si l'amour pouvait naître entre eux, il balayerait les craintes que nous éprouvions, il y a peu de temps encore, en voyant notre fils se prêter au jeu de la dangereuse Aurora. Lawrence est une nature sensible, franche, éprise d'idéal. Et cette jeune fille n'est que calcul et dissimulation. Que Dieu nous préserve d'une telle union pour notre fils, qui s'en repentirait tôt ou tard.

La valse se terminait. Le jeune Hartwill reconduisit Nancy et il l'invita, avec ses parents, à déguster une coupe de Champagne. M<sup>me</sup> Froment se joignit à eux.

Au buffet se tenait, un peu à l'écart, un groupe formé de lady Clenmare, de M<sup>lle</sup> de Coëtbray, de lord Algernon et de sa fille.

– N'aurons-nous pas le plaisir, demandait Viviane à lady Clenmare, de nous entretenir un peu avec lord Rusfolk avant la fin de cette magnifique réception ? Nous l'avons à peine

entrevu ce soir et il consacre fort peu de son temps, il me semble, aux personnes qui vivent sous son toit, aux membres de sa famille.

Lady Clenmare eut un sourire amusé avant de répondre :

— Lord Rusfolk ne doit-il pas être tout au service de ses hôtes ? Mais je vois que vous connaissez mal le caractère de mon fils. Apprenez, mademoiselle de Coëtbray, qu'Alwyn aime agir à sa guise et ne supporte guère qu'on critique ses actes. Il est très attaché à sa liberté, à son indépendance. En tout cas, bien que je sois sa mère, ce n'est pas moi qui solliciterai de lui une faveur quelconque. D'ailleurs, peut-être l'avez-vous remarqué, il n'existe guère entre nous ces liens d'affection qui unissent habituellement une mère à son fils.

— Vos paroles ne sont pas pour me surprendre, repartit Viviane. Ma cousine, M<sup>me</sup> de Friollet, avait deviné la froideur, pour ne pas dire plus, que vous témoignait Alwyn.

Lord Algernon, qui écoutait la conversation, se tourna vers sa belle-sœur :

– Je conçois mal, pour ma part, la mésentente profonde entre une mère et son fils, à moins que l'un ou l'autre n'ait un motif grave pour la justifier. Et je ne crois pas que lord Rusfolk ait une raison sérieuse pour se conduire envers vous comme il le fait. Manquerait-il à ce que je considère comme un des principes d'un homme de bonne éducation ?

Lady Clenmare n'eut pas le temps de répondre. Alwyn, accompagné d'Ahélya, s'approchait du groupe.

– Ah ! vous voilà enfin, Wynnie, s'écria lady Clenmare. M<sup>lle</sup> de Coëtbray me demandait justement si vous nous accorderiez quelques instants avant la fin de la soirée.

– Vous savez bien, ma mère, que je me dois avant tout à mes invités. Je regrette de ne pouvoir disposer de mon temps comme je le voudrais, mais mes devoirs de maître de maison me créent des obligations auxquelles je suis bien obligé de faire face.

Il prononça ces paroles sans qu'un seul de ses traits exprimât la colère qu'il sentait naître en lui.

Il réussissait toujours à se maîtriser, à ne jamais perdre le contrôle de ses actes et de ses pensées et gardait le plus grand sang-froid, même dans les circonstances les plus graves. Ce pouvoir de rester maître de ses impulsions était le résultat de la discipline de sa volonté, discipline qu'il avait observée bien avant qu'il eût atteint l'âge d'homme.

Il est vrai que la vie l'avait mûri très vite. Enfant, il assistait aux scènes violentes qui opposaient ses parents et il ne devait jamais oublier la mésentente constante où son père et sa mère semblaient se complaire. Mais il sut très vite la part de responsabilité qui incombait à lady Clenmare dans le divorce moral de ses parents.

Son père Henry était un homme d'une haute valeur morale et un époux irréprochable. Il eût pu, grâce à son physique agréable, à son intelligence, aux dons dont la nature l'avait comblé, connaître les plus flatteurs succès féminins. Il les dédaignait, désavouait ouvertement ceux de ses camarades, navigateurs comme lui, qui profitaient des courtes escales

pour nouer des aventures passagères. D'une pureté d'âme étonnante, attaché à remplir consciencieusement ses devoirs religieux sans souci de prosélytisme, car il mettait au-dessus de tout le respect du libre arbitre de chacun, il observait pour lui-même une discipline de vie dont il ne se départait jamais.

L'austérité de ses mœurs, même dans ses paroles, lui acquit sans qu'il les eût recherchées l'estime et la considération de ses camarades. Ces derniers évitaient en sa présence les plaisanteries ou les conversations légères. Ils savaient qu'elles lui déplaisaient et ils admettaient son aversion pour tout ce qui dégradait la dignité de l'homme.

Ses compagnons de voyage étaient les premiers à reconnaître les hautes qualités morales d'Henry Clenmare. Non seulement ils le respectaient, mais ils l'aimaient aussi pour son esprit de camaraderie, sa gentillesse, son amour du prochain. Au début, son apparente froideur décourageait d'aucuns à lui faire confiance, mais ils comprenaient vite que son attitude lui était dictée par l'observation d'une discipline morale

librement consentie.

Le caractère exceptionnel de son père n'avait pas échappé au tout jeune Alwyn. Il lui apparaissait d'autant plus remarquable que sa mère, au contraire, montrait un vif penchant pour les mondanités, les bijoux et les futilités de tous ordres.

Quand il fut en âge de mieux comprendre, il eut la terrible révélation de l'inconduite de lady Clenmare.

Certaines images restent gravées dans la mémoire des enfants et sont ineffaçables. Il n'oublierait jamais le jour où son père, au retour d'une longue croisière, s'était jeté en larmes sur les corps encore tièdes de ses deux enfants, Maud et Richard, sœur et frère d'Alwyn, qu'on n'avait pu sauver de la noyade sur la plage de Biarritz.

De la bouche même d'Alwyn, le père apprit que Maud et Richard s'étaient baignés sans aucune surveillance. Le terrible accident avait eu lieu pendant que lady Clenmare recevait chez elle le capitaine Farin, un de ses soupirants habituels.

Alwyn revoyait la scène qui, quelques jours après les obsèques, avait opposé ses parents. Aux protestations, aux démentis, puis aux aveux, enfin aux supplications de sa femme qui, à bout d'arguments, s'était jetée à genoux pour lui demander pardon, Henry Clenmare avait répondu par une attitude hautaine, distante, par laquelle il exprimait tout son mépris.

Il entendait encore son père prononcer sa sentence définitive :

– Madame, vous n'êtes plus rien pour moi à partir d'aujourd'hui. Je ne demanderai pas le divorce en raison de mes convictions religieuses, mais tout est mort entre nous. Tâchez, par une conduite digne, si cela vous est possible, de racheter votre légèreté passée.

Par la suite, lady Clenmare et Alwyn devaient quitter Biarritz et vivre au château de Fazelec, en Bretagne, en compagnie de Faâli, un domestique.

Ce dernier était un homme d'une cinquantaine d'années, que l'officier de marine marchande avait ramené d'un voyage aux Indes. D'une probité et d'une fidélité absolues, Henry



Clenmare lui avait accordé rapidement son entière confiance. Il l'avait chargé surtout, pendant ses voyages, de veiller sur Alwyn, l'unique fils qui lui restait.

Tous ces événements marquèrent profondément celui-ci et mûrirent son caractère. Plus tard, son père lui expliqua pourquoi lui-même avait subi l'ostracisme du chef de famille, lord Walter Rusfolk, mais il ne formula aucune plainte.

Le respect de la parole donnée à sa fiancée, seul, lui importait. Fort de son expérience, Henry Clenmare avait dit à son fils :

– Quand tu seras en âge de te marier, mon cher enfant, que ton choix ne soit pas seulement influencé par la beauté de celle que ton cœur aura élue, mais par ses qualités morales. Garde-toi de la femme-enfant, la plus dangereuse. On se laisse facilement conquérir par ses attraits, mais plus tard on n'a jamais assez de larmes pour regretter son erreur.

Quelques années plus tard, Henry Clenmare mourait. Sa mort fut cruellement ressentie par

Alwyn. Il atteignait l'âge d'homme et mesurait la perte irréparable de celui qui avait été pour lui un guide, un exemple et un père affectionné.

Il jura de suivre toute sa vie les principes qu'il lui avait enseignés, de n'être jamais plus indulgent envers lui-même qu'envers les autres, de rester dans la gêne, s'il le fallait, plutôt que de se lancer pour en sortir dans des compromissions, d'obtenir par son travail la situation que d'autres acquièrent par la naissance ou les relations.

Après les obsèques d'Henry Clenmare, Alwyn fit venir sa mère et le fidèle Faâli à Paris, où il poursuivit ses études médicales. Les modestes revenus qu'avait laissés Henry Clenmare aux siens furent à peine suffisants pour leur permettre de vivre décemment. Mais Alwyn avait hérité de son père ses qualités de ténacité, de courage, de fermeté devant l'adversité. Il obtint brillamment ses diplômes de médecin spécialiste des maladies nerveuses. Peu après, ils quittaient Paris pour la Bretagne.

De cette dure expérience de la vie qui, pour lui, avait commencé tôt, Alwyn gardait

l'empreinte sur son visage d'homme : le pli dur de la bouche, le port de tête altier, les yeux dominateurs.

Et c'est de ce regard, difficilement soutenable parfois, qu'il regardait sans indulgence sa mère qui lui reprochait son peu d'empressement à tenir compagnie à elle et à ses amis, alors qu'elle-même recherchait l'amitié de lord Algernon, d'Aurora et de M<sup>lle</sup> de Coëtbray. Ne comprenait-elle pas que le passé empêchait qu'il l'aimât et interdisait tout rapprochement entre eux, tout épanchement du cœur ?

Il préféra se taire et, après avoir échangé quelques paroles aimables avec M<sup>lle</sup> de Coëtbray, il entraîna Ahélya à l'autre extrémité du buffet où il fit servir deux coupes de Champagne.

Viviane ne pouvait détacher ses regards du couple gracieux que formaient le jeune lord et sa cousine. Elle observait chacun de leurs gestes, guettait le moindre indice qui la renseignerait sur le degré d'intimité de leurs rapports.

Lord Algernon étudiait sur le visage de M<sup>lle</sup> de Coëtbray les expressions, qui traduisaient

le désappointement. Elle ne cherchait pas à le feindre. De ses mains nerveuses, elle froissait son fin mouchoir de batiste, roulé en boule. Elle soupira.

– Je trouve que mon neveu se montre bien empressé depuis quelque temps avec sa cousine, dit lord Algernon en s’adressant à Aurora, qui se tenait silencieuse à côté de Viviane. Je ne serais pas surpris qu’il tombât amoureux de miss Dolmane, s’il ne l’est déjà. De la reconnaissance – et elle lui en doit – à l’amour, le chemin est souvent très court.

– Oh ! je vous en prie, protesta Aurora en riant, ne mêlez pas la reconnaissance à l’amour, pas plus que la pitié. L’amour est un sentiment unique, qui ne souffre pas le partage. Adjoindre à ce mot d’autres mots, c’est en affaiblir le sens profond, unique. N’est-ce pas votre avis, Viviane ?

– Je ne saurais vous répondre là-dessus, répondit M<sup>lle</sup> de Coëtbray, qui continuait de regarder Alwyn portant à ses lèvres sa coupe de Champagne sans quitter des yeux sa cousine.

Analyser ce qu'est l'amour est une chose trop complexe pour moi, mais, sur le mariage, j'ai une opinion très précise.

– Peut-on la connaître ? demanda lord Algernon d'un ton légèrement ironique.

– Eh bien ! je suis d'avis que le mariage n'est possible que si une large aisance est assurée dès le début aux jeunes époux. Sans elle, pas de bonheur possible, et j'ai toujours désapprouvé les unions contractées sous le signe de la pauvreté ou de la misère : elles conduisent à la mésentente à plus ou moins brève échéance. D'ailleurs, vous connaissez l'adage : « Quand il n'y a plus de foin au râtelier... » Et je réproûve tout aussi bien les mariages conclus trop hâtivement, sur un coup de tête ou sur un coup de foudre, ce qui est souvent la même chose. Ils ne mènent à rien, sinon au divorce dans la plupart des cas. Quant à vivre d'amour et d'eau fraîche, je ne saurais m'en contenter...

– Vous raisonnez fort bien, approuva lord Algernon, et je suis tout à fait de votre avis. Le mariage est une chose sérieuse, qui mérite

réflexion. Ce que j'ai dit à l'instant de lord Rusfolk est une simple supposition de ma part, une boutade. Sa courtoisie et sa sollicitude envers sa cousine sont une chose bien naturelle quand on sait les vicissitudes qu'elle a subies et ses difficultés à surmonter sa dépression nerveuse après sa terrible épreuve aux Indes. Et, d'ailleurs, il y a une telle différence d'âge entre lord Rusfolk et sa pupille, à peine âgée de dix-sept ans... Bref, il ne serait pas prudent d'anticiper sur les sentiments que mon neveu pourrait éprouver envers Ahélya. Lord Rusfolk est un galant homme et sa courtoisie n'est pas seulement réservée à sa pupille, car cet après-midi encore il la manifestait à vous-même en se promenant dans le parc en votre compagnie.

– Vous êtes très observateur, répondit Viviane, et je reconnais que votre neveu s'est montré très aimable avec moi.

M<sup>lle</sup> de Coëtbray ne pouvait se plaindre, en effet, du comportement du maître de Loreyl-Castle à son égard. Ils se rencontraient assez fréquemment soit seuls au hasard d'une

promenade, soit autour d'une tasse de thé avec Ahélya, Aurora et lady Clenmare. Lord Rusfolk ne se départait jamais d'une extrême civilité envers elle, bien qu'il lui montrât en toute circonstance une certaine réserve.

Sûre du pouvoir de son charme, M<sup>lle</sup> de Coëtbray nourrissait l'espoir de reprendre un jour l'idylle qui était née entre Alwyn et elle en Bretagne. Elle saurait rallumer l'étincelle qui couvait encore, certainement, sous la cendre d'un amour bafoué par sa seule faute. Elle comptait sur sa beauté, sur son charme auquel peu d'hommes pouvaient se vanter d'échapper, et sur ses larmes, suprême atout qu'elle abattait en dernier ressort.

Viviane de Coëtbray ne faisait jamais allusion au passé au cours de leurs conversations quand ils étaient isolés des autres habitants de Loreyl-Castle. Lord Rusfolk, de son côté, n'en soufflait mot. Se pouvait-il qu'il l'eût oublié ? C'était peu probable, mais il agissait avec elle comme s'il n'eût jamais existé.

Mais cette froideur même derrière laquelle se

retranchait Alwyn chaque fois qu'il se trouvait en sa présence, Viviane, à son vif plaisir, la sentait fondre sous son regard, au bout de quelques instants. Les yeux d'Alwyn aux reflets d'émeraude s'animaient, sa voix prenait des intonations chaudes qui la bouleversaient.

« Il m'aime, il m'aime encore, pensait-elle. Ah ! Alwyn, je vous ai perdu une fois, mais je saurai vous reconquérir. »

Quelques instants plus tard, la splendide réception de Loreyl-Castle se terminait. Les uns après les autres, les invités prenaient congé de lord Rusfolk, qui avait un mot aimable pour chacun. Les Hartwill partirent les derniers et le maître de Loreyl-Castle, accompagné d'Ahélya, qui avait jeté sur ses épaules un châle de cachemire, les raccompagna jusqu'à la grille du parc.

La nuit était douce, le ciel sombre, piqueté çà et là d'étoiles. En revenant au château, Alwyn, accordant sa marche sur celle de sa compagne, une main passée autour de son épaule, écoutait, entre deux phrases échangées, le bruit du gravier



sous leurs pas.

Au moment de se séparer, Ahélya tendit sa main fine à son cousin qui la garda quelques secondes dans la sienne.

– Ce fut une soirée merveilleuse, Alwyn, je ne l’oublierai jamais.

Il lui sourit, plongea son regard dans celui de sa cousine et répondit simplement :

– Moi non plus, Ahélya. Allons, il est temps de nous séparer. Je vous souhaite une bonne fin de nuit.

Mais elle ne put dormir. Elle pensait à son premier bal, à sa première valse.

## VI

Le surlendemain de la réception de Loreyl-Castle, un peu après trois heures de l'après-midi, Lawrence Hartwill, monté sur un superbe alezan, venait chercher Ahélya pour la promenade à cheval, comme il le lui avait promis.

Quelques instants après son arrivée, la jeune fille, habillée en amazone, descendait rapidement les marches de l'escalier de pierre pour rejoindre son ami qui, en l'attendant, flattait l'encolure de sa bête.

– Bonjour, Ahélya, lui dit-il. J'espère que je ne vous ai pas fait trop attendre ?

– Bonjour, Lawrence. Non, non, je viens juste de terminer de me préparer. Nous avons de la chance, voyez, le temps est relativement beau.

– Un peu orageux, peut-être. Cette fin d'été est vraiment exceptionnelle. Nous aurions tort de ne

pas en profiter.

Pendant qu'Ahélya attendait qu'on lui amenât sa monture, il examinait la pupille de lord Rusfolk.

Elle était vraiment élégante dans son costume de drap marine qu'Alwyn lui avait fait faire à Londres et ses bottes de cuir rouge qui la grandissaient. De sa casquette de velours noir s'échappaient quelques mèches de ses cheveux aux tons cuivrés.

Un palefrenier, sortant des écuries, menait par la bride une belle jument grise qu'Ahélya avait déjà montée en compagnie de son tuteur. Il s'apprêtait à aider la jeune fille à monter en selle, mais Lawrence le devança.

Avant d'esquisser une volte, elle se retourna instinctivement vers le château. Elle aperçut Alwyn qui, d'une porte-fenêtre du rez-de-chaussée, assistait au départ. Elle lui adressa un signe amical de la main auquel il répondit en souriant.

– Bonne promenade, mes amis, leur cria-t-il.

Soyez prudente, Ahélya.

– Au revoir, Alwyn, à tout à l’heure. Nous filons vers Churchhall, répondit-elle, tandis que Lawrence saluait lord Rusfolk d’une inclination de la tête.

À allure modérée, les jeunes gens parcoururent un bon mille en ne prononçant que de rares paroles. Au plaisir de se retrouver ensemble s’ajoutait celui de parcourir la lande par un doux après-midi de septembre. Bientôt, ce serait l’interminable saison des pluies et du vent.

Ils mirent leurs montures au pas pour pouvoir bavarder à leur aise.

– Vous montez fort bien, fit remarquer Lawrence. Qui vous a appris l’équitation ? Quand vous aviez encore des nattes dans le dos et moi des culottes courtes, je me rappelle que vous me disiez souvent : « Quand je serai grande, je serai écuyère dans un cirque. » À cause de la robe à volants, sans doute ? ajouta-t-il en plaisantant. Toutes les petites filles veulent devenir écuyères ou danseuses...

Ahélya se mit à rire, de ce rire jeune et spontané qui était un de ses charmes.

– Je vous ai dit cela ? Quelle mémoire vous avez, Lawrence ! Non, mon maître d'équitation fut lord Walter Rusfolk, qui me fit donner des leçons – il y assistait toujours – peu après l'arrivée de mon père en Angleterre. Ensuite, il m'offrit un joli poney que j'aimais beaucoup. Je l'appelais Toby, mais il est mort pendant mon absence de Loreyl-Castle.

Un voile de tristesse passa dans le regard d'Ahélya. Le jeune homme s'en aperçut.

– Il ne faut plus penser, Ahélya, à vos épreuves d'un passé qui doit être définitivement mort pour vous. Chassez vos mauvais souvenirs, puisqu'ils sont un motif de tristesse et de mélancolie. Tournez-vous vers l'avenir qui vous dédommagera, j'en suis sûr, de vos sombres années. Vous êtes jeune, belle, vous serez riche. Vous connaîtrez le bonheur, c'est là mon vœu le plus cher. Et puis, vous le savez, vous avez en moi un ami fidèle et sûr. Quoi qu'il arrive, vous pouvez compter sur mon aide. Vous me croyez,

n'est-ce pas ?

Ahélya sourit à son compagnon et le remercia d'un regard.

– Oui, Lawrence, je sais que vous êtes mon ami, un véritable ami, et que je puis avoir confiance en vous, en votre dévouement.

– Et en mon affection aussi, ajouta-t-il.

– Elle m'est précieuse, Lawrence, car à Loreyl-Castle, à part Alwyn, qui est très bon pour moi, je ne suis pas aimée. On me déteste.

– Même lady Clenmare, la mère de votre tuteur ?

– Oh ! celle-là, répondit-elle avec vivacité, elle a partie liée avec lord Algernon, Aurora et M<sup>lle</sup> de Coëtbray. Ils ont formé ensemble un clan contre lequel il m'est impossible de lutter. Je suis l'intruse, pour ces gens-là. Ils me supportent parce qu'ils n'osent pas se rebeller contre l'autorité de lord Rusfolk, sinon... En fait, je ne suis que la petite-cousine d'Alwyn. Vous pensez bien que lord Algernon et Aurora, oncle et cousine germaine du nouveau lord, sa mère, me

regardent d'un mauvais œil. Ah ! ils n'ont pas dû se réjouir, les uns et les autres, de mon retour en Angleterre. Je n'ai pas été dupe de leurs manifestations d'amitié, de leur apitoiement factice. Mais je leur rends bien leurs sentiments, je les déteste...

– Vous auriez pu vous lier d'amitié avec M<sup>lle</sup> de Coëtbray qui, elle, n'est pas parente des Clenmare ?

– Nous ne sympathisons guère, répliqua Ahélya. Je la crois amoureuse d'Alwyn et je pense...

Elle n'osait pas achever.

Lawrence la regardait. Une subite rougeur envahissait ses pommettes et elle caressait l'encolure de sa bête pour se donner une contenance et se soustraire à l'insistant regard.

– Vous pensez quoi ?... Achevez, Ahélya.

– Eh bien ! elle craint que je ne sois une rivale pour elle. Il y a des signes qui ne trompent pas, Lawrence. Il suffit d'un regard, d'une poignée de main, d'une phrase, d'un mot seulement, pour

sentir ces choses-là. Unerivale, voilà ! le mot est dit. Mais elle a bien tort de ruminer de telles pensées. Elle est si jolie, si séduisante ! Comme je comprends qu'Alwyn ait été sous le charme et, peut-être, ne puisse s'en défendre encore aujourd'hui.

– Oh ! protesta Lawrence avec véhémence, vous êtes aussi très belle, Ahélya et, pour vous parler en toute franchise, plus attrayante que M<sup>lle</sup> de Coëtbray. Mais il n'y a pas que les dons physiques qui comptent, Dieu merci. Que faites-vous des qualités morales ? L'intelligence, la bonté, la sensibilité, le dévouement aux nobles causes, le désintéressement, l'amour de son prochain, pèsent plus dans le plateau de la balance que la ligne d'un nez ou le dessin d'une bouche.

– Devraient peser, voulez-vous dire, interrompit Ahélya en riant. Les hommes, en général, sont plus sensibles à la beauté des femmes qu'à leurs qualités de cœur. Tous ne résistent pas aux enchantements des sirènes. Les Ulysses sont rares...



Tout en parlant, Ahélya songeait à Aurora. Elle savait que Lawrence avait éprouvé un vif penchant pour la fille de lord Algernon. Les paroles que venait de prononcer le jeune homme semblaient supposer qu'il s'était ressaisi à temps et reconnaissait implicitement son erreur de jugement.

Les deux cavaliers talonnèrent leurs chevaux qui prirent le galop. Ils parcoururent ainsi plusieurs milles, sans s'apercevoir que le ciel se couvrait rapidement de nuages menaçants.

Lawrence vit, le premier, la menace imminente de l'orage.

– Ahélya ! Ahélya ! cria-t-il dans le vent qui se levait tout à coup, hâtons-nous de rentrer. Regardez le ciel derrière vous...

Un coup de tonnerre tout proche couvrit sa voix, tandis que Diana, la jument d'Ahélya, faisait un écart qui faillit désarçonner la jeune fille. Puis les premières gouttes de pluie tombèrent et leur rythme, en une demi-minute à peine, s'accrut, se précipita, cinglant les cavaliers. Le vent, soufflant en tempête, se leva,

brutal, courbant sous ses rafales violentes les herbes et les genêts de la lande. Le ciel était maintenant couleur de cendre, sillonné par des éclairs qui se succédaient presque sans interruption.

– Tenez ferme les rênes ! Ahélya, tenez ferme !

Mais Ahélya ne paraissait pas entendre. Elle criait dans le vent, sur le point de céder à la panique.

Un éclair, d'une lueur aveuglante, véritable épée de feu trouant les nuées, suivi d'un roulement de tonnerre assourdissant, achevèrent d'affoler Diana, qui prit peur soudain et s'emballa.

– Paix, Diana ! paix ! lui cria-t-elle pour essayer de la calmer.

Mais Diana, sourde à son appel, l'emportait à une allure vertigineuse. Ahélya tirait de toutes ses forces sur les rênes, qui lui sciaient les paumes. Elle haletait, la gorge nouée par l'angoisse, et se rendait compte qu'elle ne parviendrait pas à

maîtriser sa bête en furie. Diana, affolée, les naseaux couverts d'écume, se cabrait, retombait dans les ajoncs dont les épines lui labouraient les flancs, puis repartait dans n'importe quelle direction, course incontrôlable qui la rejetait à droite et à gauche.

Ahélya pleurait de désespoir et n'espérait plus qu'en Lawrence pour la sauver. Elle le vit qui tentait de s'approcher, de venir à sa hauteur, mais Diana faisait de tels écarts que le jeune homme, malgré son courage, n'y parvint pas. Ahélya se vit perdue.

C'est à ce moment qu'elle entendit un appel, un cri, et le bruit saccadé d'un galop de cheval. En une fraction de seconde, elle devina, sans tourner la tête, que c'était Alwyn. Et c'était lui, en effet, qui lui criait :

– Tenez bon, Ahélya.

Monté sur Mustapha, son cheval favori, elle le vit enfin se rapprocher. Beau comme un dieu, insensible aux éléments déchaînés, superbe de prestance, admirable de sang-froid, il ne paraissait ne faire qu'un avec sa monture. Avec

une adresse consommée, il arriva à la hauteur de sa cousine.

Un coup de tonnerre bref et violent déchira l'air au-dessus de leurs têtes. Diana se cabra dans une détente brutale. C'est le moment que choisit Alwyn pour se pencher hors de sa selle, enlacer la jeune fille à moitié morte de peur, la soulever dans ses bras et la serrer contre lui. Les yeux baignés de larmes, elle se cramponnait de ses mains tremblantes à ses épaules.

Tandis que Diana, débarrassée de sa charge, filait ventre à terre à travers la lande, lord Rusfolk descendait de cheval et aidait Ahélya à mettre pied à terre. Elle était dans un état de nervosité extrême. Des sanglots la secouaient par saccades, qu'elle ne songeait pas à refouler. Alwyn la tenait contre lui, tous deux à l'abri des flancs de Mustapha, impassible sous la pluie qui, maintenant, diminuait de violence. D'une voix douce, affectueuse, il la consolait, attentif, la tête de la jeune fille contre sa poitrine.

– Calmez-vous, Ahélya, calmez-vous. L'orage s'éloigne et moi, au contraire, je suis près de

vous. Il n'y a plus de danger et nous allons rentrer à Loreyl-Castle sur Mustapha pendant que Lawrence ramènera Diana, l'indomptable et craintive Diana, aux écuries.

Il leva la tête par-dessus l'encolure de son cheval et vit Lawrence qui poussait devant lui une Diana encore bien nerveuse. Quand Alwyn jugea qu'elle était à portée de sa voix, il siffla d'une façon particulière et la bête s'approcha. Il lui parla, doucement mais fermement, et elle vint à lui, les flancs fumants, la bouche blessée par le mors. Lord Rusfolk la caressa et elle sembla plus calme. Il la saisit par la bride.

– Ayez l'obligeance, Lawrence, de rentrer avec Diana à Loreyl-Castle. Nous vous suivrons avec Mustapha.

Le jeune Hartwill et Alwyn s'entretinrent pendant un instant de l'incident.

– Quand j'ai vu l'orage menacer, je n'ai pas hésité une seconde à filer ventre à terre avec mon brave Mustapha vers Churchhall, qui était le but de votre promenade. Je craignais avec juste raison la nervosité de Diana, qui n'apprécie guère

les foudres du ciel. Je suis arrivé à point, je crois, pour éviter à ma cousine une chute qui aurait pu avoir de graves conséquences. Mais Ahélya a eu plus de peur que de mal et elle est tout à fait remise de ses émotions, n'est-ce pas ?

Un sourire de reconnaissance naquit sur les lèvres de miss Dolmane.

– Oh ! Alwyn, j'ai eu si peur. Vous m'avez, encore une fois, sauvé la vie...

– N'exagérons rien, répondit-il en riant. Disons que j'ai accompli simplement un bon numéro de voltige. Allons, il faut rentrer maintenant, nous sommes trempés jusqu'aux os.

En quelques instants, le ciel était redevenu serein. De la terre imbibée d'eau montait une légère vapeur tandis que le soleil, déjà sur son déclin, semblait posé, très loin, sur les bois de Loreyl-Castle.

Montée en croupe sur Mustapha. Ahélya posait ses mains sur les épaules du jeune lord qui imposait une allure modérée à sa monture. Il lui faisait contourner les « creachs », ces roches

granitiques qui affleurent la lande. De temps à autre, Alwyn tournait la tête pour dire quelques mots aimables à sa cousine qui plaisantait maintenant, toute frayeur enfuie, sur sa folle équipée.

Lawrence revenait des écuries quand, à leur tour, lord Rusfolk et Ahélya arrivèrent au château. Un domestique, qui attendait, reconduisit Mustapha dans son box, où un palefrenier, la brosse à la main, était prêt au pansage.

Alwyn donna des ordres pour que le jeune Hartwill pût se changer. Quelques instants plus tard, ils pénétraient tous les trois dans le salon des Bergeries pour le thé.

Dès qu'Ahélya parut, Aurora se leva d'un bond et se précipita vers elle, la pressant dans ses bras avec une ostentation ridicule.

– Oh ! ma chère, vous voilà enfin ! Quelle frayeur vous nous avez causée. J'ai tremblé pour vous. Dieu merci, vous êtes saine et sauve, mais quelle imprudence ! Vraiment, cela n'est pas raisonnable d'affronter l'orage de la sorte.

– Pouvais-je le prévoir ? répliqua Ahélya sèchement.

– Vous êtes toujours aussi aimable, je vois. J'ai bien tort de me faire du souci pour vous, répondit Aurora d'un ton maussade. Quelle mouche vous pique, tout à coup ?

– Aurora, je vous en prie, n'ajoutez pas à l'énervement, bien excusable, de ma cousine, interrompit lord Rusfolk. Ahélya n'a commis aucune imprudence, seule Diana est fautive. Elle est comme beaucoup de femmes, elle n'aime pas l'orage.

Sur la demande de M<sup>lle</sup> de Coëtbray, Alwyn raconta comment il avait tiré Ahélya de sa fâcheuse position, mais il minimisait à tel point son rôle que Lawrence crut devoir rétablir la vérité.

– Je n'oublierai jamais votre courage, Alwyn, et votre dévouement, lui dit spontanément Ahélya.

Lord Rusfolk, qui était assis à côté d'elle, lui prit la main, la serra affectueusement dans la



sienne.

– N’importe qui à ma place eût agi comme je l’ai fait. Aurora a tort de parler de faute, d’imprudence de votre part. Vous n’en avez commis aucune.

– Pourtant, insinua lord Algernon, qui n’avait pas encore parlé, tout cavalier ne doit-il pas rester toujours maître de sa monture en toute circonstance ? Or, miss Dolmane avoue elle-même qu’elle a perdu la tête au premier écart de Diana. Elle connaissait pourtant cette jument, très facile à conduire. Je m’étonne que vous l’ayez autorisée à faire cette promenade sans vous être assuré de ses capacités d’amazone.

Une lueur d’irritation passa dans les yeux d’Alwyn, qui n’appréciait guère l’intervention de son oncle. D’une voix brève, il répliqua :

– Je vous saurai gré de garder pour vous, à l’avenir, vos appréciations personnelles. Abstenez-vous désormais de juger mes actes et de me faire part de vos critiques. Je n’en ai que faire.

Comme Lawrence se levait pour prendre congé de ses hôtes et regagner Temple-Court, lord Rusfolk l'imita et, avec Ahélya, accompagna le jeune Hartwill jusqu'au bas des marches de l'escalier de pierre.

## VII

Après le dîner, Alwyn proposa à sa cousine de faire une courte promenade dans le parc. Elle accepta volontiers. Pendant qu'elle revêtait un manteau et se coiffait d'une écharpe de soie, elle surprit, par la porte du salon, un ironique regard de connivence vite échangé entre lord Algernon et Aurora. Elle vit l'oncle d'Alwyn se pencher de son fauteuil pour murmurer quelques paroles à sa fille, mais Ahélya était trop éloignée pour en comprendre le sens. Elle devina qu'elle était l'objet de leur entretien et, une fois de plus, en ressentit de l'amertume. Le rire d'Aurora l'exaspérait et elle se contenait pour ne pas faire irruption dans la pièce. Mais Alwyn, déjà prêt, l'attendait dans le hall et elle le rejoignit, poursuivie encore par le rire cinglant de la fille d'Algernon qui répondait à son père en disant :

— « Deux pigeons s'aimaient d'amour

tendre... »

Après l'orage de l'après-midi, la température avait légèrement baissé. Des petites branches, cassées par le vent, gisaient dans les allées qui recevaient déjà les premières feuilles mortes. Dans la fraîcheur de la nuit, Ahélya, malgré son manteau, frissonnait. Elle sentait le froid la gagner, mais quand Alwyn, d'un geste qui lui était familier, passa son bras sous le sien, elle éprouva la sensation d'une chaleur nouvelle, inconnue. Pendant un long moment, ils marchèrent en silence.

– Ahélya, dit enfin Alwyn, je désirais vous parler ce soir pour effacer l'impression pénible qu'a dû produire sur vous, qui êtes si sensible, si émotive, mon altercation avec lord Algernon, mais il était nécessaire que je mette les choses au point, une fois pour toutes, avec mon oncle. Je vous demande aussi de ne pas envenimer, par des paroles acerbes, vos rapports avec Aurora et Viviane. Me le promettez-vous ?

– Je les déteste autant l'une que l'autre, répondit vivement Ahélya. Elles me narguent et

Je ne supporterai pas leurs sarcasmes sans riposter. Il y a un instant, avant que nous partions, lord Algernon et sa fille faisaient encore des gorges chaudes sur mon compte. Et vous exigez de moi de subir sans protester leurs odieuses médisances ? Je ne saurais m'y résoudre, Alwyn, jamais...

– Oh ! Ahélya, vous me faites de la peine. Je comptais tellement sur vous ! Que dire pour vous persuader que j'ai besoin de votre aide ? Vraiment, vous ne voulez pas devenir mon alliée ? J'ai tant besoin de vous.

Ahélya ne répondait pas. Elle restait murée dans son obstination de petite fille boudeuse à laquelle on a refusé un caprice.

– Vous ne voulez pas me répondre ? Et si je vous demandais de m'accorder votre confiance pour préserver notre... bonheur ?

– Notre bonheur ? demanda Ahélya. Que voulez-vous dire ?

– Vous avez bien entendu, Ahélya, j'ai dit notre bonheur parce qu'il dépend de vous que

nous le connaissions ensemble. Ne devinez-vous pas que je vous aime ?

Ahélyya s'arrêta au milieu du chemin. Elle murmura :

– Oh ! Alwyn...

Elle levait ses yeux sur lord Rusfolk et il vit la joie qui s'y reflétait. Il prit les mains de la jeune fille dans les siennes et demanda doucement :

– Et vous, Ahélyya, m'aimez-vous un peu ? Je voudrais tant faire votre bonheur.

– J'ai perdu l'habitude d'être heureuse, Alwyn. Moi aussi, je vous aime, je vous ai toujours aimé, dès le premier jour. Mais, de grâce, ne me décevez pas, ne me faites pas entrevoir une joie immense pour me la retirer ensuite et me replonger dans ma tristesse. J'ai tant souffert que ce bonheur soudain, que vous m'offrez ce soir, m'effraie. Ne me faites pas de mal, je voudrais tant être un peu heureuse.

– Vous serez ma femme, ma bien-aimée, devant Dieu et devant les hommes, car je vous aime avec mon âme chrétienne, Ahélyya, je vous

chérirai jusque dans la vieillesse, sans défaillance, et jusqu'à la mort. Je n'ai pas prémédité mes aveux, c'est la volonté de Dieu qui parle par ma bouche et il vous promet à moi, pour la vie.

Ahélya avait retiré ses mains de celles d'Alwyn et elle y enfouissait son visage. Il les écarta doucement et vit les larmes luire dans les yeux sombres. Mais, en même temps, elle souriait d'une joie irradiante.

– Vous pleurez, Ahélya, s'écria-t-il, tout bouleversé, vous pleurez...

Il la tenait contre sa poitrine, la berçait comme une enfant tandis qu'il caressait ses cheveux et lui murmurait à l'oreille, tendrement :

– Vous êtes tout pour moi, mon amour... ma vie. Dites-moi, ma douce Ahélya, que vous acceptez d'être ma femme.

– Oh ! Alwyn, je le souhaite tant, de toute mon âme, mais je voudrais vous poser une question qui me torture depuis longtemps. Je voudrais vous demander... Vous avez aimé

M<sup>lle</sup> de Coëtbray, n'est-ce pas ?

– J'ai cru l'aimer, avoua franchement lord Rusfolk, mais j'ai su très vite que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Elle est belle, je ne le nie pas, mais sa beauté cache une sécheresse de cœur et une cupidité navrantes. Comme vous êtes différente d'elle, Ahélya... Non, jamais je ne regretterai la belle ensorceleuse.

– Même si elle essayait de vous reconquérir ? Une femme amoureuse possède tant d'artifices ! Car elle est toujours amoureuse de vous, Alwyn, ne le savez-vous pas ?

– Elle ne l'était pas quand je n'étais qu'un pauvre médecin de campagne, aux vêtements élimés... Elle faisait alors les yeux doux à ce stupide baron Desmuriers, aussi intéressé qu'elle. Mais ma folie est passée, chère Ahélya, ne vous tourmentez plus à propos de cette folle ambitieuse.

Il chercha le regard de sa jeune cousine et ajouta :

– Vous me croyez, n'est-ce pas ?



– Oh ! oui, Alwyn, j'ai confiance en vous et vous me voyez rassurée tout à fait.

– Eh bien ! puisque vous m'assurez de votre confiance, je veux que vous me l'accordiez toute entière. Promettez-moi, ma chère Ahélya, d'observer à l'égard de lord Algernon, d'Aurora et de M<sup>lle</sup> de Coëtbray, et même de ma mère, une neutralité absolue. Je vous dirai plus tard les raisons qui me commandent de voir régner à Loreyl-Castle une paix relative entre ses habitants. Notre bonheur est à ce prix, préservons-le comme notre bien le plus précieux. Ai-je votre promesse ?

– Vous l'avez, Alwyn. Je ferai tout ce que vous voudrez.

Elle se pencha vers lui, lui tendit son front, sur lequel les lèvres d'Alwyn déposèrent un baiser. Elle frissonna.

– Vous avez froid, Ahélya ? Voulez-vous que nous rentrions ?

Elle acquiesça et ils reprirent, la main dans la main, le chemin du retour. Au loin, se découpait

la masse sombre de Loreyl-Castle, toutes lumières éteintes.

Au moment de se séparer, au seuil de Flower Lodge, Alwyn attira Ahélya contre sa poitrine. Il sentait contre sa tempe la caresse soyeuse des cheveux aux tons cuivrés et, relevant d'un doigt le menton frondeur, il appuya ses lèvres sur la tempe de la jeune fille, sur la marque en forme de lotus.

– Faites de beaux rêves, mon amour, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Restée seule, Ahélya s'agenouilla sur son prie-Dieu et, face au Christ de bois sculpté, elle pria, le bonheur au cœur.

## VIII

À quelques dizaines de milles de Mahore, la capitale du petit État des Indes sur lequel s'étendait autrefois la suzeraineté de la mère d'Ahélya, s'élevait, dans un endroit connu des seuls initiés, le temple consacré au culte de Siva.

Pour l'atteindre, il fallait vaincre les obstacles du Bundelkund, une contrée montagneuse, couverte de forêts à la végétation luxuriante qui en rendaient l'accès et la traversée difficiles. Terrain semé d'embûches, coupé de ravins profonds qu'on franchissait après avoir descendu et remonté des pentes abruptes, torrents aux flots impétueux où le voyageur non averti, ignorant les gués, risquait de se noyer, autant d'obstacles à surmonter pour parvenir au temple, lieu vénérable où régnait en maître absolu et despotique le brahme Marindra.

Laissé pour mort dans la jungle après

L'insuccès de l'attaque des Thugs, les terribles étrangleurs, qui réussissaient à le sauver des mains d'Alwyn et de ses courageux compagnons venus pour enlever Ahélya, Marindra, transporté au temple par ses fidèles, lutta pendant des semaines contre la mort, soigné par le fakir Boudra qui allait chercher pour lui dans la montagne les plantes rares qui devaient le sauver.

Les premiers mots qu'il prononça, quand il eut repris connaissance, furent des paroles de haine et de vengeance pour ceux qui, sous ses yeux, lui avaient ravi Ahélya, promise à vénérer le culte de Siva jusqu'à sa mort. Quels étaient ces inconnus, ces Européens qui n'avaient pas hésité à pénétrer dans le temple sacré pour commettre leur sacrilège ?

– Tu m'as trahi, Boudra, toi à qui je faisais confiance ! Et non seulement moi, mais notre sainte religion, dont je suis le fidèle gardien, lança Marindra.

Dans ses yeux brillants de fièvre luisait une flamme de colère et de rage impuissante.

– Tu rendras compte de ta félonie, mais le

châtiment qui t'attend ne réparera pas les conséquences de ton crime. Que peux-tu dire pour ta défense ? Nies-tu que tu as conduit les étrangers jusqu'au temple de Siva ?

– Je n'ai pas trahi, maître, répondit Boudra d'une voix sourde.

– Tais-toi, si c'est pour me mentir ! ordonna Marindra. À t'entendre, ton pouvoir magnétique était sans limites. Toi, le fakir le plus vénéré et écouté de l'État de Mahore, tu fus impuissant devant l'étranger qui te soumit à la force de son regard et te domina. Si tu sais quoi que ce soit de cet homme, parle.

– Je ne sais rien de cet étranger, maître, si ce n'est qu'une force mystérieuse émane de ses yeux couleur d'émeraude. J'ai lutté en vain contre leur puissance dominatrice. Malgré ma volonté de taire l'endroit de notre temple, l'homme a réussi à arracher notre secret. Devant lui, devant son regard à l'éclat insoutenable, j'étais comme l'oiseau fasciné par le serpent. Je ne suis pas coupable, maître...

– Tu l'es, coupa sèchement le brahme, et tu

seras jugé comme tel. Vas-t'en, mais n'attends pas de tes juges une pitié et une indulgence que tu ne mérites pas. Moi seul je puis, de mon propre pouvoir, atténuer la rigueur de leur sentence, mais ton attitude présente ne m'y incite guère. Encore un mot avant que tu ne disparaisses de ma vue : dans quelle langue parlait cet étranger qui t'a rendu aussi timide qu'une faible femme ? Le sais-tu, au moins ?

– Il parlait le dialecte tamoul à la perfection, maître, répondit humblement Boudra, et l'anglais avec les hommes de sa race. Je connais peu cette langue, mais j'ai retenu quelques mots qui revenaient souvent dans la conversation, tels que Rusfolk, Loreyl-Castle...

– Que dis-tu ? hurla Marindra, qui s'était redressé sur sa couche en s'arc-boutant de ses coudes.

Le fakir répéta. Alors Marindra se laissa retomber et murmura d'une voix à peine audible :

– J'aurais dû me douter... Ils ont pris leur revanche, mais, la troisième manche, c'est moi qui la gagnerai. Va maintenant, Boudra. Peut-être

viens-tu, en prononçant ces mots, de sauver ta tête.

Le brahme voyait surgir subitement les souvenirs de la lutte implacable qui l'avait opposé, pendant des années, à Ahélya, la ranie de l'État de Mahore, et à Geoffrey, son mari. Ce dernier, l'ayant fait emprisonner, Marindra s'était cruellement vengé en chargeant ses fidèles de tuer la femme de son ennemi : la morsure d'un cobra capel lui fut fatale. Mais sa soif de vengeance n'était pas pour autant assouvie, il lui fallait encore une victime innocente : le petit Robert, un enfant, le fils de la ranie, qui mourut noyé, sur son ordre, dans l'étang du palais royal.

Accablé par tant de malheur, Geoffrey, que Marindra eût voulu tuer de sa propre main, s'enfuit de l'État de Mahore avec la jeune Ahélya-Mary pour se réfugier en Angleterre. Ainsi lui échappait sa proie que les brahmes avaient désignée pour être consacrée à Siva : Ahélya à la tempe marquée de la fleur de lotus, signe jugé par eux d'origine divine. Retrouverait-il sa trace ? Les quelques mots retenues par

Boudra fortifiaient son espoir et exacerbèrent son désir de prendre alors une éclatante revanche.

Quand la santé de Marindra fut rétablie, on donna de grandes fêtes religieuses dans le temple en l'honneur de Siva. Elles se déroulèrent dans une salle de vastes dimensions, une des plus belles cryptes du monument, taillée à même le roc. Pour y parvenir, les brahmes suivaient un véritable dédale de galeries, tandis que s'élevaient les sons produits par les cymbales et les conques d'ivoire. Dans la grande salle, des lampes de cristal, accrochées aux parois, ne laissaient aucun coin d'ombre. Elles éclairaient d'une lumière crue un trône d'or orné de pierreries, placé au centre d'une estrade. Sur ce trône, un homme immobile, au visage impassible, aux yeux cruels, était assis : Marindra, le brahme.

Dans une attitude hiératique, son regard s'abaissait sur les autres brahmes d'un rang inférieur au sien, à genoux sur les dalles. Sur les degrés de l'estrade, des prêtres entretenaient la combustion de l'encens dont le parfum s'échappait de cassolettes d'or.



Après la cérémonie religieuse qui dura plusieurs heures, Marindra ordonna qu'on fît comparaître devant lui et son conseil le fakir Boudra, ainsi que Pundmani, l'ayali, et Mourvady, la prêtresse de Siva qui avaient dû, sous la menace, indiquer à Alwyn la présence d'Ahélya avec Marindra dans le jardin du temple.

Devant ses juges, Boudra refit le récit des événements qui devaient, par l'intervention de l'étranger, consacrer l'échec de sa mission. Il sollicita l'indulgence de ceux qui allaient le condamner sans appel et demanda qu'on le mît de nouveau à l'épreuve.

Marindra l'écouta sans l'interrompre, puis, après une courte délibération dans une salle secrète avec quelques brahmes supérieurs, revint pour prononcer la sentence.

– Tu es condamné à la peine de mort, Boudra, pour trahison envers notre cause sacrée. Toutefois, en raison de tes services passés, de ton repentir, j'ai décidé que la sentence ne sera exécutoire que si tu échoues dans une nouvelle mission dont je te chargerai plus tard. Jusqu'au

moment où elle te sera signifiée, tu ne sortiras pas du temple.

Cette mission, nous l'accomplirons ensemble et nous traverserons « l'eau noire » pour la mener à terme. Au dieu Siva, tu dois d'abord la réparation de ta faute, ensuite à la caste des brahmes dont je suis le chef. La jeune fille au signe sacré s'est échappée, grâce à ta trahison, du temple où elle devait servir Siva jusqu'à son dernier jour. Tu devras la contraindre à réintégrer le lieu sacré. Tu obéiras au moindre de mes signes, en toutes circonstances, quels que soient le jour et l'heure. Acceptes-tu ?

Le fakir se prosterna devant le brahme tout-puissant qui avait désormais sur lui droit de vie et de mort.

– Je suis prêt, brahme vénéré, à te suivre partout, quoi qu'il advienne. Pour honorer Siva et te servir, dispose de moi. Je te demande cependant une grâce : ne me mets jamais en présence de l'étranger aux yeux couleur d'émeraude.

– Celui qui a commis l'acte sacrilège de

pénétrer dans le temple de Siva périra de ma main. Je vengerai moi-même l'outrage qu'il a fait à notre dieu. Je saurai bientôt son nom, je découvrirai le toit qui l'abrite, car je connais déjà le pays où il vit dans une sécurité qui précipitera sa perte. Nous le frapperons dans ses affections les plus chères, s'il en a. Va, Boudra. Dans quelque temps, dès que je serai en possession des renseignements indispensables, nous tresserons ensemble les fils de notre vengeance.

Ainsi parla Marindra, le brahme élevé au rang de pontife souverain, qui légitime et sanctionne, à l'autorité mystérieuse et suprême acceptée par les fidèles de cette religion dont le dogme unique consacre la primauté sociale du brahme, lequel vit aux frais de la communauté. Autant le brahmanisme est une religion ouverte et hospitalière, autant la société des brahmes qui repose sur la caste, l'hérédité, est fermée. Un des traits les plus curieux est la condition des femmes. Prisonnières et martyres de cette société, elles en sont quand même les soutiens obstinés. Elles baisent avec ferveur les chaînes qu'on rive sur elles, elles murent la pierre de leur tombe et –

cela arrive encore quelquefois – se brûlent sur le bûcher de leurs maris défunts.

Telles étaient les conditions de vie des femmes des Indes.

Ahélya, élevée par un père anglais dans la religion catholique, n'assistait pas sans indignation à une survivance de coutumes qu'elle jugeait sévèrement. Elle avait reçu une éducation occidentale qui tendait à l'affranchissement de la femme dans tous les domaines et elle n'admettait pas leur avilissante servitude. De nature sensible, elle souffrait d'être le témoin impuissant de leurs règles de vie incompatibles avec les principes chrétiens que son père lui inculquait : l'amour du prochain, le pardon des fautes, l'abnégation de soi-même.

Alwyn, qui l'avait délivrée des mains de Marindra, emportée loin d'un pays où tout la séparait de ses convictions et de sa foi, resterait toujours pour elle le sauveur providentiel.

## IX

Depuis l'instant où Alwyn lui avait déclaré son amour, Ahélya dissimulait mal sa joie. Elle eût voulu la garder secrète, mais elle se lisait dans ses yeux, se devinait dans l'intonation de sa voix et dans ses moindres gestes. Alwyn occupait toutes ses pensées et elle n'était plus sujette, comme auparavant, à des accès de tristesse et de mélancolie qui la laissaient sans force, au bord des larmes à la plus légère contrariété. La jeune cousine du maître de Loreyl-Castle était méconnaissable pour ses proches. Elle vivait le plus enchanté des rêves, étourdie de son bonheur imprévu qui la grisait. Elle était heureuse...

Au lieu de rester dans sa chambre jusqu'à une heure avancée de la matinée, comme Aurora ou M<sup>lle</sup> de Coëtbray ou même lady Clenmare, qui usait en vain d'artifices pour prolonger une beauté à jamais disparue, Ahélya, habillée d'une

robe de toile fort simple, descendait dans le parc de Loreyl-Castle avec un panier d'osier sous le bras pour faire une ample moisson de fleurs. Chaussée de courtes bottes de cuir souple pour se préserver de la rosée matinale de septembre, elle se livrait alors avec une joie enfantine à sa cueillette, une de ses distractions favorites. Elle aimait à disposer les dahlias et les roses dans les vases des pièces du rez-de-chaussée où Alwyn, souvent, la surprenait dans cette tâche qu'elle accomplissait avec un goût très sûr. Il ne manquait jamais de lui adresser à ce propos ses compliments et elle détournait la tête quand il les lui exprimait avec trop de chaleur.

– Il n'y a que vous, lui disait-il souvent, pour savoir arranger harmonieusement des fleurs dans un vase... Je devine tout de suite si ce sont vos doigts qui les ont disposées ou ceux d'une autre. Vous êtes ma petite fée du logis...

Et, sous le prétexte de l'aider, il s'approchait d'elle et effleurait d'un baiser léger la main qui tenait une rose au doux parfum, encore humide de rosée, et lui murmurait passionnément :

– Je vous aime, chère et tendre Ahélya.

– Et moi aussi, je vous aime, Alwyn, de tout mon cœur confiant. Je ne puis croire encore à mon bonheur, à votre merveilleuse promesse de faire de moi votre femme. Quand je suis près de vous, j’oublie le reste du monde. Ah ! Alwyn, pourvu que rien ni personne ne contrarie nos chers projets. Quand on est trop heureux, les craintes et les doutes nous assaillent, car le bonheur est si fragile...

Il sourit, en baisant le front charmant qui s’offrait à ses lèvres.

– Que craignez-vous donc ? demanda-t-il. Ce bonheur, nous serons deux maintenant pour le défendre si l’on s’avisait de vouloir le détruire.

Les paroles réconfortantes d’Alwyn fortifiaient sa foi dans l’avenir qu’ils bâtissaient ensemble et, au fur et à mesure qu’il parlait, Ahélya oubliait ses appréhensions. Il l’entraînait le long de la falaise pour de longues promenades dont ils revenaient affamés, le visage rosi par le vent du large.

M<sup>lle</sup> de Coëtbray n'assistait pas sans inquiétude à la cour discrète que faisait lord Rusfolk à sa pupille. Elle s'en ouvrit un jour à Aurora.

– Si j'étais à votre place, lui répondit la fille de lord Algernon, je voudrais en avoir le cœur net. Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir le cours et la tournure que prennent les relations de nos tourtereaux. N'attendez pas qu'il soit trop tard pour agir. C'est le conseil que je vous donne, ma chère.

– Je ne suis pas aveugle, Aurora. Je me suis aperçue, depuis la fameuse promenade à cheval de l'autre jour, de l'assiduité d'Alwyn auprès de sa cousine, qu'il ne quitte plus, pour ainsi dire. Pourtant, je ne veux pas croire que lord Rusfolk soit vraiment épris d'Ahélya et que l'amour qu'il éprouva pour moi en Bretagne soit définitivement mort. Il n'est pas possible qu'Alwyn soit tombé amoureux de cette femme-enfant, à peine sortie de l'adolescence.

Aurora ne put réprimer un sourire ironique qui allongea ses lèvres minces.



– Vous êtes désarmante et très naïve, ma chère Viviane, répliqua-t-elle, et je crains fort que vous ne vous réserviez de bien cruelles désillusions. Vous n’êtes pas aveugle, venez-vous de me dire, mais votre raisonnement me laisse à penser le contraire. La jeunesse exerce, à mon avis, un attrait puissant sur les hommes qui, comme Alwyn, approchent de la trentaine. Elle provoque les plus grandes passions et la différence d’âge entre les époux, quand elle n’est pas excessive, bien sûr, est souvent la garantie des unions heureuses et durables. Croyez-moi, Viviane, il est temps pour vous de combattre et de vaincre celle que vous pouvez considérer comme votre rivale. Je vous ai promis mon appui, il vous est toujours acquis, vous le savez, et je vous parle dans votre intérêt. Plaidez votre cause sans trop tarder, car le temps joue contre vous, j’en ai peur. Mais les moyens ne vous manquent pas pour rattraper les jours perdus. Il suffirait d’un peu d’adresse, peut-être, pour ranimer le feu d’un premier amour, car cet amour-là ne s’oublie jamais.

– Je reconnais que vous avez raison, Aurora, et j’ai été bien imprudente de repousser celui

qu'Alwyn m'offrait quand je n'avais qu'à le saisir. À ce moment-là, je voulais l'amour et la fortune. Le baron Desmuriers me faisait la cour et je me servis de lui pour attiser la jalousie d'Alwyn. Je fis la coquette et... le pauvre médecin de campagne me tourna le dos. Je ne l'aimais pas alors, mais je désirais, par jeu, voir se courber devant moi la belle tête altière... pour mieux repousser ensuite mon amoureux transi. Eût-il demandé ma main à ma cousine, M<sup>me</sup> de Friollet, que j'eusse avec joie décliné sa requête. Pouvais-je prévoir la suite ? Que j'avais dédaigné le futur lord Rusfolk, chef d'une des plus riches et honorables familles du Royaume Uni ? Oh ! Aurora, je l'aime maintenant et je ne renoncerai jamais à lui... même si je n'ai qu'une chance sur dix mille de le reconquérir.

– Et comment comptez-vous vous y prendre ? interrogea Aurora.

– Les moyens que j'emploierai seront les armes que toute femme utilise en pareil cas. Je reconnâitrai humblement mes torts en les mettant sur le compte de la mauvaise influence

qu'exerçait sur moi M<sup>me</sup> de Friollet et son entourage. Je plaiderai coupable, Aurora, j'évoquerai nos souvenirs communs qui devraient faire renaître son premier amour. Et, qui sait... ? peut-être retrouverai-je dans son regard le trouble que j'y découvris à notre première rencontre ou dans sa voix le léger tremblement qui trahissait son émotion ? Peut-être aussi dans ses gestes, dans ses mains, dans son attitude, les indices qui me prouveront la survivance de son amour.

Elle pensait déjà à ce que serait son existence à Loreyl-Castle si elle parvenait à regagner lord Rusfolk. Son union avec Alwyn la délivrerait de sa dépendance envers Aurora, quoique ses fonctions de demoiselle de compagnie auprès de la fille de lord Algernon se réduisissent à peu de chose, mais les services qu'Aurora exigeait d'elle blessaient sa nature orgueilleuse. Elle l'éliminerait pour rester la maîtresse incontestée du domaine. Enfin, la fortune de son mari lui permettrait de mener la vie fastueuse dont elle avait toujours rêvé et elle ne perdrait certes pas son temps, comme Ahélya, à participer à de bonnes œuvres et à secourir quelques misères.

Aurora la tira de ses méditations en disant :

– Voilà de bonnes résolutions, Viviane. Je souhaite votre réussite de tout mon cœur. Puisse l'avenir vous apporter le bonheur, qui serait le fruit de votre victoire.

\*

Le soir, après le dîner, lord Rusfolk et les siens, ainsi que les d'Olbars, qui voyaient se terminer avec regret leur séjour à Loreyl-Castle, se réunissaient volontiers dans un des salons du rez-de-chaussée pour bavarder ou écouter de la musique. La veille du départ de M. d'Olbars et de M<sup>me</sup> Froment pour la France, le jeune lord avait prié les Hartwill d'assister à la petite réunion donnée au château en l'honneur de ses hôtes français. Ils avaient accepté avec enthousiasme, mais Lawrence n'avait pu se joindre à eux.

Tandis que, dans un coin du salon, lord Algernon racontait à sa fille, à lady Clenmare et à M<sup>lle</sup> de Coëtbray les derniers potins de Londres

où il venait de passer quelques jours, lord Rusfolk avait entraîné ses amis un peu à l'écart et il dit, s'adressant à M. d'Olbars sur un ton plaisant :

– Avant que vous nous quittiez, je voudrais vous annoncer une nouvelle qui va certainement vous surprendre, vous et M<sup>me</sup> Froment, mais, comme je connais votre discrétion, je n'éprouve aucun scrupule à vous la cacher plus longtemps. D'ailleurs, ce sera une surprise aussi pour sir Fabian et pour vous aussi, ajouta-t-il en souriant à lady Hartwill.

– Vous nous intriguez beaucoup, dit M<sup>me</sup> Froment. Ne nous faites pas languir davantage et dites-nous vite ce que vous avez celé jusqu'à présent à vos plus fidèles amis.

Lord Rusfolk garda le silence un court instant pour jouir de la curiosité de ses invités. Ahélya, un peu en retrait, se demandait avec quelque inquiétude quelle était cette confidence dont elle pressentait vaguement qu'elle la concernait.

– Voyons, monsieur d'Olbars, vous ne devinez pas ? demandait Alwyn dont les yeux s'animaient

d'une lueur amusée. Approchez-vous, Ahélya, vous restez à l'écart comme si vous vouliez faire croire que vous n'êtes pas curieuse. Or, toutes les femmes le sont, n'est-ce pas, ma chère cousine ?

Miss Dolmane se rapprocha du groupe et, durant quelques secondes, Alwyn la regarda intensément s'avancer vers lui. Elle était très jolie, ce soir, dans sa robe toute simple, mais qu'elle portait avec une suprême élégance. La nuance mauve de sa toilette mettait en valeur la finesse de sa taille, le grain de sa peau safranée qui paraissait coulée dans un bronze pur. Dans le reflet des lumières, ses cheveux irradiaient des teintes cuivrées. Sous ses paupières longues bordées de cils soyeux, ses yeux de flamme ne quittaient pas non plus le regard extasié de lord Rusfolk.

– Alors, mon cher ami... répéta lord Rusfolk qui, pour échapper à la délicieuse image, se tournait de nouveau vers M. d'Olbars.

– Mon Dieu ! fit celui-ci... non, je ne vois pas.

– Eh bien ! je voulais vous annoncer mon prochain mariage, tout simplement. Et vous,

monsieur d'Olbars, qui m'avez vu faire la cour, discrète, il est vrai, à une des jeunes filles reçues au manoir de la Ville-Querdec, dites-nous le nom de celle qui deviendra ma femme...

L'effarement et la consternation s'exprimaient sur le bon visage de M. d'Olbars qui balbutia :

– Dois-je comprendre... oh ! mylord, dois-je comprendre que vous avez choisi... M<sup>lle</sup> de Coëtbray... pour épouse... ?

Le regard du jeune lord pétillait de malice et, visiblement, Alwyn prenait un malicieux plaisir à tourmenter le brave homme.

– Non, vous n'y êtes pas, répondit lord Rusfolk, qui s'amusait beaucoup de son innocente plaisanterie. Ne cherchez pas plus avant, ajouta-t-il en plongeant ses yeux dans ceux d'Ahélya, qui comprimait d'une main les battements de son cœur. L'élue de mon âme est parmi nous. C'est miss Dolmane, ma tendre et chère Ahélya.

Les Hartwill, M. d'Olbars et sa fille félicitèrent chaleureusement, mais discrètement,

les deux futurs fiancés. Ahélya, bouleversée, sentait monter à ses yeux des larmes de joie.

– Vous ne pouviez faire un choix plus heureux, dit M. d’Olbars, que l’émotion gagnait aussi. Que Dieu bénisse votre union dont nous nous réjouissons tous très sincèrement. Et vous, miss Dolmane, permettez-moi de vous souhaiter beaucoup de bonheur. Vous le méritez bien, après les dures épreuves que vous avez supportées.

Ahélya remercia en quelques mots, d’une voix qui tremblait un peu. Elle eût voulu crier sa joie à la face du monde.

Lord Rusfolk recevait les compliments de sir Fabian Hartwill et de sa femme.

– Je vous remercie du fond du cœur, leur répondait Alwyn. Vous seuls connaissez les raisons impérieuses qui m’obligent à garder secrète l’annonce de mon mariage. Mais d’autres devoirs me sollicitent de façon plus urgente. Je ne veux pas donner l’éveil à celui que je confondrai, un jour ou l’autre, d’une manière éclatante. Ahélya a ma parole comme j’ai la sienne et nous attendrons le temps qu’il faudra pour faire



célébrer notre union.

Aussi discrètes qu'avaient été les manifestations d'amitié reçues par lord Rusfolk de ses amis, elles n'avaient pas échappé à Aurora et à son père.

– Que manigancent-ils encore ? lui demanda-t-elle.

– Je n'en sais rien, répondit lord Algernon. Les d'Olbars, qui partent demain, veulent-ils déjà se retirer ? Il est à peine dix heures...

M<sup>lle</sup> de Coëtbray, qui causait avec lady Clenmare à quelque distance, se rapprocha d'Aurora.

– Vous avez vu ? lui dit-elle vivement. Tenez, regardez lord Rusfolk en ce moment.

Alwyn passait son bras autour des épaules de sa jeune cousine, pendant qu'il s'entretenait amicalement avec M<sup>me</sup> Froment. Quand il se tournait vers sa cousine, on lisait dans ses yeux verts l'admiration qu'il éprouvait pour elle. Viviane souffrait d'être le témoin de cette admiration du jeune lord pour Ahélya, qu'elle

avait considérée jusqu'à présent avec mépris comme une rivale possible, qu'elle saurait éliminer facilement. Subitement, elle comprenait son erreur de jugement et elle espérait que l'occasion lui serait offerte, un jour ou l'autre, d'avoir avec le maître de Loreyl-Castle une conversation décisive qui assurerait sa victoire. Elle avait pensé qu'elle n'aurait qu'à paraître pour vaincre et elle s'apercevait tout à coup qu'elle devrait lutter, au contraire, pour éliminer de sa route cette Hindoue de dix-sept ans à peine contre laquelle Aurora l'avait mise en garde.

– Oh ! je ne puis en supporter davantage, lança-t-elle à la fille de lord Algernon, je préfère me retirer dans ma chambre. Aurora, soyez gentille, excusez-moi auprès de tous en prétextant que je viens de ressentir un léger malaise.

M<sup>lle</sup> de Coëtbray salua rapidement lord Algernon et lady Clenmare et quitta le salon discrètement.

– Que se passe-t-il ? demanda lord Algernon. M<sup>lle</sup> de Coëtbray nous quitte déjà ?

– Elle se sent un peu souffrante, père, et

préfère regagner sa chambre.

– Ne souffre-t-elle pas d’une maladie de cœur depuis quelque temps ? ironisa lord Algernon. Amoureuse, elle aussi, du bel Alwyn... et du beau château, probablement, hein ? Hé ! hé ! ajouta-t-il en souriant, cela n’est pas pour me déplaire. Allons-nous assister à des joutes amoureuses entre deux jolies filles et un séduisant ténébreux ?

– Oui, Viviane est amoureuse de votre neveu, elle me l’a avoué elle-même. Elle veut reconquérir un amour perdu par sa faute, mais Alwyn ne se laissera pas prendre une deuxième fois, je le crains.

– En tout cas, votre demoiselle de compagnie ferait bien de maîtriser ses nerfs si elle veut supplanter la sainte nitouche dont Alwyn semble s’être amouraché. Quoi qu’il en soit, cette rivalité amoureuse ne peut que servir nos intérêts, Aurora. Qui sait si, un jour, la jalousie de M<sup>lle</sup> de Coëtbray ne nous sera pas utile.

– C’est possible, répondit-elle. Savez-vous ce qu’elle m’a dit en me quittant ?

– Non. Comment le saurais-je ? Les confidences de femmes...

– Eh bien ! celle qu'elle m'a faite vous intéressera peut-être, car Viviane m'a confié : « Si Alwyn ne m'appartient pas un jour, il n'appartiendra à personne d'autre. »

Quelques instants plus tard, lord Rusfolk et ses invités rejoignaient lady Clenmare, lord Algernon et Aurora. Tout le monde s'installa dans des fauteuils autour d'une table ronde placée devant l'âtre immense où brûlaient d'énormes bûches de chêne. Alwyn sonna le maître d'hôtel pour que des liqueurs soient servies et, quand ce dernier se fut retiré, il demanda à lord Algernon où il en était de ses travaux concernant l'examen des archives des Clenmare.

– Justement, répondait lord Algernon, je voulais vous parler des découvertes très intéressantes que j'ai faites récemment en étudiant des documents du XVII<sup>e</sup> siècle.

– Ah ! vraiment ? fit Alwyn. Eh bien !

racontez-nous cela, vous aiguisez notre curiosité.

– Eh bien ! qu'elle soit satisfaite, du moins en partie, car je n'en ai pas terminé avec toutes les pièces du dossier qui concerne notre ancêtre Abel Clenmare, dont nous avons déjà parlé, je crois. En réunissant tous les documents qui se rapportent à lui, nous obtiendrions une autobiographie passionnante, car Abel Clenmare connut dans sa vie des aventures extraordinaires. Après un long séjour aux Indes...

– Comment, aux Indes ? interrompit brusquement Alwyn. Je croyais que notre ancêtre avait seulement voyagé en Italie.

– C'est une erreur de le croire, Alwyn. Abel Clenmare, qui s'intéressait à l'archéologie, séjourna à Agra en 1606, où il étudia longtemps les merveilles architecturales du Tadjmahal et d'autres édifices de cette ville, une des plus florissantes à l'époque. Par la suite, il visita Lahore, puis Adjmer, Allaha-bad, Delhi et enfin Bénarès. C'est dans cette dernière cité, riche de ses palais et de ses mille pagodes, qu'Abel Clenmare connut un brahme de la secte

Digambar. Ce brahme lui enseigna la science des plantes médicinales, mais, à la vérité, notre ancêtre ne s'étend pas beaucoup sur ce sujet...

– Mais alors, demanda Alwyn, très intéressé par les révélations de son oncle, à quelle date Abel Clenmare fit-il son voyage en Italie ?

Lord Algernon réfléchit quelques secondes avant de répondre :

– Il revint en Angleterre en 1615, après un séjour de neuf années, par conséquent, aux Indes. Il séjourna un an à Loreyl-Castle pour mettre à jour ses notes de voyage. C'est donc en 1616 qu'il partit pour l'Italie, visita Florence, où il se lia d'amitié avec un certain Rezzoni. Je pense qu'Abel Clenmare abandonna à ce moment ses recherches archéologiques pour s'intéresser à d'autres études moins... artistiques.

– Que voulez-vous dire ? demanda lord Rusfolk, qui ne perdait pas un mot de l'extraordinaire récit.

– Je voulais simplement dire que ce Rezzoni, véritable aventurier aux occupations mal définies,

instruisit notre parent dans la confection des poisons, moyen qu'on ne répugnait pas d'employer, en ce temps-là, pour se débarrasser de ses ennemis. Quoi qu'il en soit, Rezzoni confia à son ami, avant de mourir, une formule de poison qui avait la propriété de ne pas laisser de trace...

Ahélyya se tourna vers Aurora et lui dit, légèrement ironique :

– Vous voyez bien que j'avais raison, Aurora, quand je vous disais qu'Abel Clenmare composait des poisons violents. Ce disant, je ne faisais que rapporter à ce sujet les propres paroles de lord Walter Rusfolk, votre grand-père.

– Eh bien ! je me suis trompée, voilà tout, répliqua sèchement Aurora. Si les prouesses des Borgia et de la Brinvilliers vous intéressent, libre à vous.

– Il n'est pas question de cela, Aurora, intervint lord Rusfolk qui, s'adressant à son oncle, le pria de continuer son récit.

– C'est à peu près tout ce que je sais, reprit

lord Algernon. Ces vieilles chroniques sont incomplètes, d'ailleurs, si leur classement chronologique est terminé. Je vous ai tout dit, Alwyn.

Lord Rusfolk regarda fixement son oncle avant de demander :

– Je voudrais vous poser une question, lord Algernon. Vous m'avez dit qu'Abel Clenmare avait rapporté d'Italie des formules de poisons. Ces formules, les avez-vous retrouvées sur un document ?

Lord Algernon ne s'attendait pas à cette question. Il marqua une hésitation qui n'échappa pas à l'œil vigilant d'Alwyn. Ce dernier se tourna, l'espace d'une seconde, vers sir Fabian Hartwill qui tournait les yeux de son côté à ce moment précis et les deux hommes échangèrent un regard de connivence.

– Eh bien ! vous ne répondez pas ?

– Excusez-moi, Alwyn, je faisais appel à ma mémoire. Non, je n'ai découvert aucune formule de poison dans les documents écrits de la main



d'Abel Clenmare.

Lord Rusfolk constata d'un ton un peu agacé :

– Cela me semble étrange, car, enfin, vous nous dites que notre parent rapporta d'Italie ces fameuses formules et vous n'en trouvez nulle trace ? Êtes-vous sûr d'avoir bien examiné tous les documents ? N'auriez-vous pas, par inadvertance, glissé des feuillets ailleurs, dans un autre dossier ?

– Je puis vous affirmer que j'ai vérifié une par une toutes les pièces en ma possession. D'autre part, je suis le seul à posséder la clef de la bibliothèque où je range les manuscrits après les avoir examinés. Le soin que j'apporte à mon travail exclut toute possibilité de perte. Toutefois, je vous promets de procéder à des recherches. Permettez-moi cependant de m'étonner de l'importance que vous semblez attacher à ces formules de poisons. En quoi peuvent-elles vous intéresser ?

– Ceci est mon affaire, répliqua sèchement lord Rusfolk. Je constate seulement qu'elles ne figurent pas parmi les archives en votre

possession, voilà tout.

– Mais enfin, demanda Lady Clenmare qui n'avait encore rien dit, je ne vois vraiment pas l'intérêt, Alwyn, que peuvent présenter pour vous ces vieilles chartes, ces antiques parchemins dont l'encre a jauni...

– J'admets volontiers, mère, que votre opinion sur cette question soit différente de la mienne. N'oubliez pas cependant que, par la volonté de lord Walter Rusfolk, je suis devenu le chef de la famille des Clenmare et qu'à ce titre j'ai reçu de lui la charge de veiller sur la conservation des archives de notre maison. J'en suis le dépositaire. Il me déplâit donc de constater la disparition de pièces manuscrites de nos archives, quel que soit le peu d'importance que vous leur prêtez. Il va de soi que ces formules de poisons ou une nomenclature de plantes médicinales n'ont aucun intérêt pour moi, je regrette toutefois qu'on ne puisse les retrouver.

Lord Rusfolk se tourna vers son oncle et dit d'un ton négligent :

– Ne m'avez-vous pas dit aussi que vous

deviez déchiffrer deux parchemins du X<sup>e</sup> siècle, d'une lecture très difficile ?

– C'est exact, Alwyn, mais je n'ai pas encore eu le temps de procéder à ce travail extrêmement long et minutieux. Je ne peux rien vous dire à ce propos.

– Eh bien ! n'oubliez pas de me mettre au courant des résultats de votre étude dès que vous l'aurez terminée.

Peu de temps après cette conversation, les Hartwill prenaient congé de lord Rusfolk et de ses hôtes.

Lord Algernon, qui était resté dans le salon avec sa fille après le départ des invités, lui confia à voix basse :

– Il y a des années, Aurora, que j'ai déchiffré ces parchemins du X<sup>e</sup> siècle. Ils sont d'une importance capitale, car ils indiquent la voie d'accès qui relie un souterrain de la Tour rouge à la mer. Jamais lord Rusfolk ne les aura entre ses mains. Un seul homme en dehors de moi en possède une copie : Marindra. C'est grâce à ce

parchemin que le brahme et ses fidèles ont pu enlever Ahélya une première fois. C'est encore grâce à lui que, bientôt, nous prendrons notre revanche sur Alwyn et la belle Ahélya. Je pars la semaine prochaine pour Londres, où m'attend une lettre décisive de Marindra qui doit me fixer le jour et l'heure de notre prochaine rencontre.

## X

Pendant les jours qui suivirent, lord Rusfolk pensait souvent à sa conversation avec son oncle, à ses révélations sur lord Abel Clenmare. Il ne pouvait se défendre de faire certains rapprochements entre l'activité de son ancêtre, la disparition dans les archives de Loreyl-Castle de documents précieux et les confidences que lui avait faites son grand-père. Lord Walter Rusfolk avait prononcé le mot de poison, non sans réticence, certes, mais en rapportant les propos d'un des médecins qui le soignaient dans ses terribles souffrances physiques. Alwyn n'oublierait jamais le spectacle du beau vieillard, terrassé sous ses yeux par une violente crise de douleurs d'estomac, et surtout ses paroles qui étaient à la fois presque une accusation et pour lui, Alwyn, un avertissement, une mise en garde : « Il est terrible de ne plus savoir si les êtres de notre sang méritent notre intérêt ou notre

malédiction. Affreuse chose que j'endure depuis quelque temps. Voilà pourquoi j'ai voulu vous avertir pour que la défiance vous préserve. »

Lord Rusfolk avait remarqué l'hésitation de lord Algernon pour répondre à sa question concernant les formules de poisons et discerné dans son attitude, à ce moment-là, un trouble fugitif. Bien vite, son oncle avait repris son impassibilité coutumière et ses yeux bleu turquoise soutinrent jusqu'au bout, sans ciller, le pénétrant regard d'Alwyn. Mais la conviction du maître de Loreyl-Castle était que lord Algernon mentait quand il prétendait ne rien savoir de ces poisons dont lord Abel Clenmare avait consigné les formules de sa main. Et s'il mentait... Se pouvait-il que son oncle fût un parricide, eût commis le plus affreux des crimes dont les auteurs, dans la Rome antique, étaient fouettés jusqu'au sang et jetés à l'eau dans un sac rempli de vipères ? Et, s'il avait ce crime sur la conscience, ne s'était-il pas rendu coupable, en outre, de complicité dans l'enlèvement d'Ahélya ? Lord Rusfolk se rappelait que son grand-père avait ressenti les premières atteintes

du mal six mois environ avant la disparition de miss Dolmane. Toutes ces constatations troublantes, ces coïncidences, ces recoupements, inquiétaient Alwyn, qui tremblait pour sa chère Ahélya. Lord Algernon était un être dangereux, dont il devait se méfier. Un incident, quelque temps plus tard, devait lui en apporter la preuve.

Dans le parc de Loreyl-Castle, le vent d'automne dépouillait les arbres de leurs feuilles jaune pâli, brun rouillé. À quelques jours de pluie, que lord Algernon mit à profit pour aller à Londres, succéda un temps sec, encore beau, avec des brumes matinales que le pâle soleil d'octobre dissolvait tard dans la matinée. On respirait un air de fruit mûr et de feuillage pourrissant.

Un matin, lord Rusfolk, revenant d'une longue promenade à travers la lande, avait dépassé à peine la grille du parc qu'il fut abordé respectueusement par le fidèle Thornton, son premier valet de chambre, qui occupait ces fonctions autrefois auprès du marquis de Rusfolk.

— Que me veux-tu, Thornton ? demanda

Alwyn d'une voix amicale, car il remarquait une certaine gêne dans l'attitude de son brave serviteur. Tu me parais bien mystérieux, ce matin. Voyons, que se passe-t-il ? Tu sais que tu peux te confier à moi. Parle sans réticence.

– Hier soir, mylord, en revenant de Temple-Court, où j'étais allé rapporter quelques livres que vous avait prêtés sir Fabian Hartwill, j'arrivais, à la nuit tombante, près de la grille du parc de Loreyl-Castle lorsque j'aperçus la silhouette d'un homme qui semblait chercher quelque chose à terre. En m'approchant, je reconnus lord Algernon. Votre Seigneurie m'ayant demandé de le surveiller discrètement, je me dissimulai derrière un arbre. À plusieurs reprises, je le vis se baisser, ramasser dans les taillis, çà et là, deux ou trois morceaux de papier qu'il rejeta aussitôt. Enfin, au bout d'un quart d'heure de recherches infructueuses, lord Algernon se décida à reprendre le chemin du château en fouettant nerveusement de son stick les herbes et les fourrés.

– Très intéressant, cela, dit lord Rusfolk. Et



alors ?

– Intrigué par son manège de la veille, je décidai de renforcer ma surveillance et ce matin, de très bonne heure je surpris lord Algernon se glissant hors de sa chambre. Il se dirigea à l'endroit même où, hier soir, il s'était livré à ses recherches. Mais il n'eut pas plus de succès et, cette fois, persuadé sans doute de l'inutilité de sa nouvelle tentative, il abandonna très vite la place. Quand je le vis prendre le chemin qui mène au bois de Sandford, but de ses promenades favorites, je voulus essayer, à mon tour, de trouver le précieux objet que recherchait avec tant de ténacité lord Algernon.

– Et tu fus plus heureux que lui, n'est-ce pas ? dit en souriant lord Rusfolk.

Thornton inclina la tête en signe d'affirmation.

– Eh bien ! donne-moi cet objet précieux dont la perte oblige mon oncle à se lever aux aurores, ce qui est, ma foi, contraire à ses habitudes. Je le lui remettrai. Est-ce un étui à cigarettes, sa montre, un portrait de femme tendrement aimée ?

– Non, Votre Seigneurie n’a pas deviné, dit simplement Thornton.

Le valet de chambre sortit alors de sa poche de veste une longue enveloppe blanche qu’il tendit à son maître.

– Une lettre ? s’étonna lord Rusfolk.

Très intrigué, Alwyn prit le pli de la main de son serviteur et lut à mi-voix la suscription :

– « Lord Algernon Clenmare, Whitechapel Road, 5, Londres. » Mais cette lettre n’est pas pour moi, Thornton ! Il faut la rendre à son destinataire.

Brusquement, il pâlit en remarquant le cachet et le timbre de l’enveloppe qui indiquaient que la lettre avait été expédiée de Bombay dans les premiers jours d’août.

Sans hésiter, il tira de l’enveloppe une mince feuille de papier. Il lut :

Bombay, 3 août 19...

« Conformément à vos instructions et selon le

plan que nous avons établi à la suite de nos échanges de lettres et définitivement arrêté dans votre missive du 7 juin, nous quitterons Bombay, avec le personnel convenu, le 18 de ce mois sur la *Trimourti* à destination de Londres, où nous arriverons, sauf imprévu, le 12 novembre, à dix-sept heures, quai Wellington. Il est indispensable que nous nous rencontrions à l'adresse même de cette lettre, afin que nous prenions ensemble les dernières dispositions pour mener à bien l'opération qui aura lieu le 9 novembre. Faites en sorte que le bel oiseau ne s'échappe pas de sa cage pendant cette période et veillez à ce que A.R., qui profitera du voyage de retour, lui aussi, ne se doute de rien. Que Siva m'accorde son aide et sa protection dans l'accomplissement de ma mission sacrée. Brûlez cette lettre.

« Marindra. »

Lord Rusfolk replia la lettre et la glissa dans sa poche. Il tendit la main à son serviteur.

– Thornton, lui dit-il, tu viens de me rendre un service inappréciable et ma reconnaissance t'est

acquise à jamais. Grâce à toi et à la divine Providence, nous avons des chances de faire échouer une abominable machination dirigée contre une innocente et contre moi-même. Je puis te le dire, Thornton, nos ennemis des Indes n'ont pas désarmé. Ceux que tu as combattus avec le capitaine Maxwell, Taruby et moi-même relèvent la tête et ne rêvent qu'éclatante revanche. Veux-tu m'aider encore, au risque de ta vie ?

– Votre Seigneurie sait qu'elle peut compter sur mon dévouement et disposer de moi en toute circonstance.

– Je le sais, Thornton, dit Alwyn en posant amicalement la main sur l'épaule de son fidèle serviteur. Tu es un homme sûr et loyal, tu viens de m'en donner une nouvelle preuve. À nous se joindront le capitaine Maxwell, que je vais prévenir, Harriston et Taruby, Faâli aussi. Contre nous : Marindra, Boudra, certainement, et leurs séides. Malheureusement, et pour la honte de notre race je dois ajouter à cette liste lord Algernon. Tels sont les ennemis que nous devons vaincre en nous entourant de

précautions, car nous avons affaire à des hommes sans scrupules. Tous, qu'ils soient fanatisés par leur religion ou poussés par de folles ambitions, n'hésiteront pas à aller jusqu'au crime pour atteindre leur but. La lettre que la Providence a fait tomber entre tes mains, Thornton, nous donne l'avantage, sur nos adversaires, d'être prévenus de leurs desseins. Va, maintenant, laisse-moi réfléchir seul. Garde le secret sur tout ceci. Préviens seulement Harriston et Taruby de venir me trouver dans mon bureau cet après-midi à trois heures.

Lord Rusfolk s'enfonça dans le parc au lieu de regagner le château. Il relut posément la lettre tombée providentiellement entre ses mains. Elle valait pour lui tous les plus beaux manuscrits de la terre, les plus précieux parchemins. Il leva les yeux, vit les branches à moitié dépouillées, le ciel gris. Alwyn constata qu'on était le 31 octobre, que douze jours le séparaient de celui où la *Trimourti* aborderait un des quais de Londres.

Puis toutes ses pensées allèrent à Ahélya, sa chère et tendre fiancée contre laquelle le sort

continuait de s'acharner.

« Le bonheur est-il une chose si rare, pensait-il, que le Ciel lui en refuse une parcelle ? N'a-t-elle pas subi assez d'épreuves douloureuses pour que d'autres viennent menacer à nouveau sa jeune vie ? Je lui ai laissé à peine entrevoir une perspective de paix et de bonheur que, déjà les périls s'amoncellent et remettent en cause la sécurité que je lui ai promise. Elle espérait en une nouvelle existence, connaissait l'enivrement de son premier amour et celui d'être aimée. Elle croyait en l'avenir et oubliait peu à peu ses douleurs passées et ses deuils : sa mère, tôt enlevée à son affection par une mort brutale, son jeune frère lâchement assassiné, noyé, son père, inconsolable de la perte de sa femme, mort en exil, son grand-père et son protecteur, qui décédait loin d'elle dans des circonstances mystérieuses...

« Malheureuse Ahélya, se répétait Alwyn, quand verrez-vous la fin de votre calvaire ? Dieu tout-puissant, j'implore votre aide pour m'aider à sauver celle qui est tout pour moi, que j'aime par-

dessus tout en ce monde. »

À trois heures de l'après-midi de ce même jour, lord Rusfolk, assis derrière sa table de travail venait d'allumer une cigarette quand on lui annonça que Harriston et Taruby attendaient d'être introduits.

Après qu'il leur eut désigné des sièges et qu'ils y eurent pris place, lord Rusfolk les pria de l'écouter attentivement.

— Avant toute chose, commença-t-il d'une voix grave, je vous demande la discrétion la plus absolue sur les confidences que je vais vous faire. Il s'agit d'une affaire extrêmement grave. Vous allez en juger à la lecture d'une lettre trouvée par Thornton, ce matin, dans le parc de Loreyl-Castle. Écoutez...

Lentement, lord Rusfolk lut la lettre adressée à lord Algernon. Quand il eut terminé, il remit la missive dans son portefeuille, regarda tour à tour ses deux interlocuteurs, qui manifestaient la plus vive surprise.

– J’ai eu peu de scrupules, je l’avoue, dit le maître de Loreyl-Castle, à prendre connaissance d’une lettre qui ne m’était pas destinée en constatant qu’elle venait des Indes où, en vérité, mon oncle ne possède aucun intérêt. Je vous laisse à penser, mes amis, quelle fut ma réaction en apprenant, avec indignation, que mon oncle entretenait une correspondance avec Marindra, ce sinistre brahme qui lança ses Thugs contre nous. Depuis quand lord Algernon est-il en relation avec les persécuteurs de miss Dolmane ? Je l’ignore, mais certainement depuis longtemps, bien avant l’enlèvement d’Ahélya. N’est-ce pas votre avis, Harriston ?

Homme de confiance de lord Walter Rusfolk comme il l’était d’Alwyn, Harriston pensait aux confidences que lui avait faites autrefois le grand-père du jeune lord.

– Votre Seigneurie se rappellera sans doute notre conversation peu après le décès de mon vénéré maître. J’ai toujours pensé que l’enlèvement de miss Dolmane n’avait été possible qu’avec l’aide d’un ou de plusieurs



complices anglais. C'est là ma conviction profonde. La lettre que vous venez de nous lire est la preuve irréfutable d'une nouvelle machination ourdie à Mahore contre Ahélya et à Loreyl-Castle, par lord Algernon, contre vous. Lord Walter Rusfolk me répétait souvent que ni le fanatisme religieux des brahmes ni leur haine ne connaissent de limites. Il me disait, par exemple, qu'ils exécutent leurs vengeances quinze ou vingt ans après, attendant leur heure avec une patience inlassable pour atteindre leurs victimes où qu'elles fussent. Et ce n'est pas Taruby qui me contredira...

– Oh ! non, s'exclama l'Hindou, car ces brahmes, je les connais mieux que personne. Je sais de quoi ils sont capables, ces fanatiques sans pitié, quand ils ont décidé de se venger. C'est la mort pour celui ou celle qui a trahi ou la séquestration dans le temple. Je connais leurs coutumes, j'en ai souffert, moi aussi.

Lord Rusfolk reprit la parole.

– Alors mes chers amis, vous qui m'avez donné tant de preuves de votre dévouement, je

vous demande une fois encore de m'aider. Je vous ai convoqués dans mon bureau, l'un et l'autre, non pour recevoir vos protestations d'obéissance et d'amitié, – je sais que l'une et l'autre me sont acquises – mais pour que nous élaborions ensemble un plan de combat.

Alwyn s'était levé et marchait de long en large dans son salon-bibliothèque, mais il ne prêtait aucune attention aux magnifiques reliures anciennes ni aux tableaux de maîtres d'une inappréciable valeur qui l'entouraient. S'approchant d'une fenêtre, il jeta un regard machinal dans la cour d'honneur du château et fronça les sourcils. Lawrence Hartwill, à cheval, saluait miss Dolmane, en costume d'amazone, qui se mit en selle avec légèreté. Il ne put réprimer une moue de contrariété et murmura entre ses dents :

– Voilà des sorties que je me vois forcé désormais d'interdire.

Puis, se tournant vers Taruby :

– Ahélya part en promenade sur Diana avec Lawrence Hartwill. Priez-la de venir me voir dès

son retour. Il n'est pas prudent d'autoriser dorénavant ces randonnées à l'extérieur.

Il revint à la fenêtre et suivit du regard, aussi longtemps qu'il le put, les deux cavaliers qui passaient maintenant devant la grille ouverte de Loreyl-Castle. Bientôt, la silhouette élégante d'Ahélya disparut et il éprouva une tristesse profonde, comme s'il craignait de ne plus la revoir. Comme elle lui était chère, sa douce et pure fiancée, sauvée une fois par lui du sort affreux auquel elle était condamnée par Marindra et menacée encore par le même homme. Elle ignorait les dangers qui, dans quelques jours, mettraient de nouveau sa vie en péril. Alwyn était décidé à les lui cacher. Il redoutait, en lui en parlant, qu'elle ne retombât dans une crise morale préjudiciable à sa santé, car Ahélya était très impressionnable et d'une extrême sensibilité. Non sans émotion, lord Rusfolk se rappelait les angoissantes semaines qu'il avait vécues avec elle dans l'île de Ceylan, où ils s'étaient réfugiés après leurs aventures dramatiques à Mahore. Il avait craint, pendant quelques jours, que la raison de la jeune fille ne sombrât dans la folie. Les

soins qu'elle avait reçus, ses attentions, avaient vaincu sa maladie. Mais comme déjà, à ce moment-là, il avait craint de la perdre !

Lord Rusfolk reprit sa place derrière son magnifique bureau et, s'adressant à Taruby :

– Ne relâchez pas votre surveillance, lui dit-il. Ne permettez à personne d'entrer dans Flower Lodge en l'absence d'Ahélya, quel que soit le prétexte invoqué. Interdisez-en même l'accès à lady Clenmare. Ayez toujours à portée de la main le revolver que je vous ai confié, que vos lévriers montent une garde constante.

Puis lord Rusfolk, la tête rejetée en arrière, appuyée sur le haut dossier de son fauteuil en cuir de Cordoue, les yeux fermés pour mieux concentrer ses pensées, réfléchit pendant un long instant. Taruby et Harriston l'observaient sans mot dire. Alwyn se redressa et, d'une voix ironique :

– Mon oncle, mon cher oncle, va m'apprendre dans un ou deux jours qu'il est appelé à Londres pour ses affaires. Cette fois-ci, il délaissera ses tripots ou autres lieux mal famés qu'il a coutume

de fréquenter. Je déciderai, le moment venu, de votre départ, car je vous charge tous les deux, sous la conduite du capitaine Maxwell, que je verrai demain, de surveiller les agissements de toute la bande et de recueillir le plus de renseignements possibles. Notez l'adresse où doivent se rencontrer lord Algernon et Marindra : Whitechapel Road, au numéro 5, qui doit se trouver dans le quartier des docks. C'est fait ?... Bien. Le yacht porte le nom de la *Trimourti*, mot qui désigne la Trinité hindoue : Brahma, Vichnou et Siva. À aucun prix, vous ne devez perdre le contact avec lord Algernon et Marindra. Il est inutile que je vous recommande la plus grande prudence, car la moindre faute ou négligence pourrait avoir les conséquences les plus graves. Ah ! j'allais oublier... je vous conseille de vous maquiller car Boudra, qui doit faire partie de l'expédition, vous reconnaîtrait certainement, Taruby. Avez-vous une objection à ce plan ?

– Aucune, répondirent les deux fidèles serviteurs.

– Qui veillera à la sécurité de miss Dolmane

pendant mon absence ? demanda Taruby.

– Faâli te remplacera, décida lord Rusfolk en se levant et en serrant la main de ses alliés. Courage, mes amis, nous vaincrons.

Mais Alwyn, en prononçant ces paroles d'espoir, se sentait le cœur oppressé d'une inexprimable angoisse.

## XI

Ahélya et Lawrence Hartwill chevauchaient botte à botte et devisaient gaiement, laissant loin derrière eux la masse imposante de Loreyl-Castle, bientôt masquée à leur vue par les frondaisons du parc nimbées par un pâle soleil d'automne. Mais la nature, tout autour d'eux, resplendissait de tous ses ors et ils contemplaient avec ravissement les jeux de lumière et d'ombre qui jouaient sur les jonchées de feuilles mortes.

Miss Dolmane, placée un peu en retrait de son compagnon, remarqua soudain que Lawrence ne lui parlait plus et, levant la tête, tout en se rapprochant de lui, ses yeux rencontrèrent son regard d'où toute joie s'était enfuie.

— Eh bien ! mon cher Lawrence que vous voilà triste tout à coup. Est-ce ce jour d'automne qui vous rend si morose ?

Lawrence s'efforça de sourire et avoua :

– C’est un peu cela, Ahélya, car nous profitons, je le crains, des dernières belles journées. Bientôt, nous aurons les premiers froids et il ne fait pas bon, pour une jeune fille comme vous, de parcourir la lande par mauvais temps. Jusqu’à la mi-novembre, nous pouvons encore espérer quelques sorties, mais après... Et c’est la perspective de ne plus être avec vous, à galoper de concert, qui m’attriste.

Ahélya resta songeuse pendant un court instant.

– Lawrence, dit-elle d’un ton enjoué, chassez vite ces sombres pensées. Vous voyez, c’est moi, aujourd’hui, qui dois vous remonter le moral et vous demander d’envisager la vie avec optimisme. La mauvaise saison ne nous empêchera pas de nous voir. Nous nous rencontrerons à Temple-Court ou à Loreyl-Castle avec Alwyn et vos parents, nos amis et les vôtres. Est-il une chose plus merveilleuse que de bavarder devant des flammes dansantes sur d’énormes bûches avec les gens qu’on aime, les soirs d’hiver ? C’est un plaisir très délicat et



j'aimerais que vous le partagiez.

– Je le partage, Ahélya, autant que vous pouvez-être. Il n'empêche que, pendant des mois, nous nous verrons moins souvent.

D'une voix où perçait une légère émotion, il ajouta :

– Justement, je voulais vous dire...

Comme il gardait de nouveau le silence, Ahélya l'encouragea d'un sourire et demanda :

– Eh bien ! Lawrence, est-ce si difficile ? Que voulez-vous me dire ? Vous me semblez bien étrange, aujourd'hui...

– C'est que je ne sais comment exprimer... Voyons, Ahélya, ne devinez-vous pas ? Ne devinez-vous pas que je suis... amoureux de vous ?

– Oh ! Lawrence, je vous en prie, n'ajoutez rien, l'interrompt vivement la jeune fille, tout de suite alarmée.

– Si, Ahélya, il faut que je vous parle... jusqu'au bout, maintenant que j'en ai le courage. Quand je vous revis, après nos années de

séparation, je ne pensais pas que l'amitié, l'affection que j'éprouvais pour vous autrefois changerait de nature. Mais l'amour est né en moi presque à mon insu, au fil des jours, de nos rencontres et de nos promenades. Je n'ai pas lutté contre lui, Ahélya, au contraire. Je me laissais emporter avec joie par ce sentiment nouveau qui me bouleversait par sa force, me faisait envisager les choses et les gens d'une manière différente. Avant qu'il ne se révèle à moi, cet amour qui modifiait ma vie, je m'interrogeais. Je me disais que nous reprendrions nos relations d'autrefois, mais mon amitié était morte, remplacée par l'amour... Et c'est cet amour que je vous offre, Ahélya... L'acceptez-vous ? Voulez-vous que nous unissions nos deux destinées pour le meilleur et pour le pire ?

Ahélya détournait la tête. Elle ne voulait pas qu'il vît les larmes qu'elle sentait naître au coin de ses paupières. Que pouvait-elle répondre à l'aveu de Lawrence ? Son cœur était plein d'un autre et elle souffrait déjà de la peine que son fidèle ami éprouverait en recueillant de sa bouche le cruel verdict.

D'une légère pression du talon sur le flanc de son cheval Lawrence frôla presque Diana, qui s'arrêta. Il se pencha légèrement, sa main rencontra, lâche sur la guide, la main de la jeune fille.

– Regardez-moi, Ahélya.

Elle obéit et leurs regards se rencontrèrent. Les beaux yeux sombres brillaient de larmes contenues à grand-peine.

– Qu'avez-vous ? demanda Lawrence avec un frémissement d'angoisse dans la voix. Vous ai-je froissée en vous livrant le fond de mon âme, en vous demandant de devenir ma femme ?

– Oh ! Lawrence, que je suis malheureuse !

– Vous, malheureuse, alors que je désire tant votre bonheur ?... Mais pourquoi, grands dieux ?

– Vous me demandez une chose impossible, Lawrence.

– Comment, impossible ? Dois-je comprendre que vous me repoussez, que votre cœur n'est pas libre ?

– Lawrence, je vous dois la vérité, j'aime...

mon cousin, lord Alwyn Rusfolk, et nous avons engagé notre foi l'un à l'autre. Je sais que je vous fais de la peine, mais c'eût été déloyal de ma part de ne pas vous parler comme je viens de le faire. Vous me connaissez Lawrence, vous savez que je ne puis dissimuler. Me pardonnez-vous ma franchise ? Mais, voyez-vous, c'est la voix de notre conscience qui nous dicte le chemin à suivre, et nulle autre. J'ai obéi à la mienne.

Le compagnon d'Ahélya, la tête légèrement inclinée sur l'encolure de son cheval, restait silencieux. Il se répétait tout bas les paroles qu'il venait d'entendre et qui ruinaient tous ses espoirs.

– Vous m'en voulez, Lawrence ?

Les lèvres du jeune homme esquissèrent un sourire que démentait l'expression triste de ses yeux.

– Comment et pourquoi vous en voudrais-je, Ahélya ? Je vous remercie de m'avoir parlé aussi franchement, sans détours. Votre refus me fait de la peine, mais l'homme que vous avez choisi librement mérite votre amour et vous rendra heureuse, j'en suis sûr. Je m'en réjouis pour vous,

sans arrière-pensée, vous le savez, Ahélya, mais je ne retrouverai jamais chez une autre femme les qualités que j'avais découvertes en vous.

– Le pensez-vous vraiment ? Oh ! Lawrence, détrompez-vous. Si j'ai des qualités, je possède aussi de nombreux défauts que vous n'avez su voir. Qui sait si vous ne me les auriez pas reprochés... plus tard ? Mais vous trouverez aussi la femme de vos rêves, Lawrence, j'en suis persuadée.

– Moi, moins que vous, Ahélya. Allons, rentrons maintenant à Loreyl-Castle avant la nuit. Lord Rusfolk pourrait s'inquiéter.

Ils pressèrent l'allure de leurs chevaux et accomplirent rapidement les quelques milles qui les séparaient du château.

Avant de passer devant la grille du parc, Ahélya se tourna vers son compagnon et lui demanda :

– Je m'étonne, Lawrence, que vos parents ne vous aient pas mis au courant de mon futur mariage avec lord Rusfolk, qui les en a informés

lui-même.

– Vraisemblablement parce que votre cousin a exigé le secret là-dessus. Vous n'avez pas que des amis à Loreyl-Castle, Ahélya.

– Non, répondit-elle, je n'en ai qu'un : Alwyn. Mais, au fait, le soir où il fit part de la nouvelle à vos parents, c'est le jour où vous étiez au château de Pearlhouse, chez les Bidder.

Lawrence réfléchit pendant quelques secondes.

– Oui, ce doit être ce soir-là. J'étais engagé. Sir Georges Bidder donnait une soirée intime à laquelle quelques amies de Nancy étaient conviées.

– Je me rappelle fort bien Nancy Bidder, qui est une jeune fille très sympathique. Elle danse admirablement la valse, si mes souvenirs sont exacts.

– C'est vrai, admit Lawrence. Je connais Nancy depuis ma plus tendre enfance et nous sommes de bons amis... sans plus. Si vous prononcez son nom pour laisser supposer...

– Pour laisser supposer quoi, Lawrence ?

– Je veux dire que vous pourriez penser qu'elle pourrait être plus tard une épouse pour moi... Alors, vous vous trompez, Ahélya.

– Qui sait ? Ces mariages-là sont souvent les plus heureux, Lawrence. Il n'y a pas de surprise possible, on connaît les qualités et les défauts de l'un et de l'autre. Oui, en vérité, je trouve que ces unions sont préférables à toutes les autres. Avouez que les coups de foudre, les emballements subits, conduisent rarement au bonheur durable.

– Peut-être, se contenta-t-il de répondre.

La nuit était complètement tombée quand ils arrivèrent dans la cour d'honneur de Loreyl-Castle. Prestement, Ahélya sauta à terre. Lawrence l'imita. Elle lui tendit sa main dégantée.

– Au revoir, lui dit-elle. À demain voulez-vous ? Et oubliez bien vite votre rêve.

– À demain, Ahélya. Ou plutôt, non, pas demain, car je dois travailler toute la journée avec

mon père, mais après-demain, si vous êtes libre.

– Je le serai toujours pour nos merveilleuses promenades, Lawrence. Allons, courage.

– J'en aurai, Ahélya, il faut bien que j'en aie, mais gardez pour vous, je vous en supplie, les confidences que je vous ai faites. Elles étaient d'un honnête homme. Cependant, ne croyez pas qu'une femme autre que vous pourra me rendre heureux. Mon bonheur, c'était vous.

Il monta en selle et disparut bientôt, absorbé par la nuit.

Ahélya gravissait les degrés du perron de pierre bouleversée par les dernières paroles de Lawrence Hartwill.

Taruby l'attendait sur la dernière marche.

– Miss Dolmane, lui dit-il, je suis chargé de vous dire que lord Rusfolk désire vous parler dans son bureau où il vous attend.



## XII

Avant de se rendre dans le bureau d'Alwyn, Ahélya monta dans sa chambre pour se changer. Tout en revêtant une robe de lainage bleu ciel qu'elle aimait tout particulièrement, elle restait sous l'impression de sa conversation avec Lawrence. D'une sensibilité très vive, elle éprouvait une peine sincère de la déception qu'elle avait infligée à celui qui ne serait jamais pour elle qu'un camarade. Sans doute le temps apaiserait-il son amertume, car il n'est douleur ni deuil qu'il ne guérisse à la longue. Peut-être même rirait-il plus tard, le premier, de son élan de passion pour Ahélya. Mais elle n'en était pas sûre. Pitoyable pour les autres, elle mesurait la souffrance de Lawrence à celle qui serait la sienne si Alwyn se détachait d'elle et l'abandonnait pour une autre. Une autre... Viviane de Coëtbray, ou même Aurora, toutes deux si séduisantes et qui avaient l'avantage sur

elle de connaître mieux la vie et les faiblesses des hommes. Oh ! comme elle serait malheureuse et blessée à tout jamais si Alwyn... Mais la pensée l'effleura à peine un instant.

Quand elle pénétra dans le salon, Alwyn vint à elle avec empressement, lui prit les mains et déposa un baiser dans ses cheveux.

– Je commençais à m'inquiéter, Ahélya. Je n'aime pas à vous savoir dehors quand la nuit est tombée. Je crains toujours qu'il ne vous arrive quelque chose, un accident.

– Mais, voyons, Alwyn vous savez bien que j'étais avec Lawrence. Que voulez-vous qu'il m'arrive ?

Il abandonna les mains de sa fiancée et, avant qu'il détournât la tête, elle eut le temps de lire dans ses yeux une lueur de contrariété et de gêne.

– Venez vous asseoir à côté de moi, Ahélya, j'ai à vous parler.

Alwyn entraîna la jeune fille vers un canapé de velours rouge où elle prit place, quelque peu surprise par ce préambule.

– Qu’avez-vous, Wynnïe ? Vous semblez ennuyé...

– Je le suis, en effet, Ahélya, par la communication que je dois vous faire. Mais il le faut, cependant, et je crains de vous faire de la peine. Écoutez-moi. Je ne peux plus autoriser désormais vos sorties avec le jeune Hartwill, non, cela n’est plus possible.

Ahélya se leva d’un bond et demanda d’une voix brève :

– Comment ? Qu’est-ce que cela signifie ? Voulez-vous m’expliquer les raisons qui motivent cette décision absurde ?

Dans les yeux d’Ahélya passaient des lueurs de révolte. Ah ! il la retrouvait là, cette miss Dolmane au caractère indépendant et fier, généreuse et franche, mais capricieuse, péchant souvent par orgueil.

– Ce n’est pas une décision absurde, Ahélya, reprit-il calmement pour tempérer le ton belliqueux de la réplique, je l’ai au contraire longuement mûrie.

– Alors, c’est cette décision qui est le résultat de vos méditations ? Permettez-moi de ne pas l’accepter... à moins que vous me donniez des raisons valables, lança-t-elle, impétueuse.

Elle marchait nerveusement, passant et repassant devant Alwyn qui gardait le silence. Il était désemparé tout à coup devant l’attitude imprévue d’Ahélya et cherchait des mots d’apaisement.

– Calmez-vous, je vous en prie, ne soyez pas si nerveuse. Oh ! Ahélya, vous me décevez. N’avez-vous plus confiance en moi ? Ces raisons, qui sont valables, je vous assure, je ne puis malheureusement pas vous les dire. Comprenez-moi.

– Vous comprendre ? Je le voudrais bien, ironisa-t-elle, mais vous ne faites rien pour m’y aider, avouez-le. Votre comportement à mon égard m’afflige, Alwyn, il exprime de votre part une méfiance à mon endroit...

Il l’interrogea du regard, cherchant à saisir le sens des dernières paroles d’Ahélya, mais il ne rencontra que des yeux hostiles, un visage fermé

et les petites mains qui tortillaient nerveusement un fin mouchoir de batiste.

– Que voulez-vous dire, Ahélya ? Et pourquoi ce mot de méfiance dans votre bouche ?

– Parce que je suppose que mes sorties avec le jeune Lawrence vous portent ombrage, voilà tout. Sinon, comment expliquer votre attitude ? De bonnes âmes ont dû vous glisser dans l'oreille que Lawrence Hartwill me faisait la cour. Que sais-je ? Je peux tout supposer, puisque vous ne pouvez me fournir les motifs de cette interdiction, dont je ne tiendrai aucun compte, je vous en avertis.

– Vous en tiendrez compte de gré ou de force, répliqua lord Rusfolk d'une voix impérieuse, et je saurai vous y contraindre. C'est moi qui suis votre maître...

Elle éclata d'un rire sarcastique.

– Mon maître ? Ah ! non, par exemple !

Je ne supporterai jamais de vous obéir aveuglément, comme une esclave.

– Oh ! Ahélya, ne prononcez pas ce mot. Car,

esclave, vous l'eussiez été sans moi, rappelez-vous. Vous aviez confiance en votre Alwyn, alors ? Auriez-vous oublié ce que j'ai fait pour vous ?

Elle ne répondait pas. Dans sa mémoire ressuscitaient soudain des images qu'elle croyait à jamais disparues.

– Je n'ai pas oublié, Alwyn, dit-elle enfin.

– Alors, cette confiance que vous m'accordiez naguère, me la refusez-vous aujourd'hui ? J'ai foi en vous, Ahélya. Vos promenades avec Lawrence n'ont jamais provoqué en moi le moindre soupçon de jalousie que vous évoquiez à l'instant. Lawrence est un homme d'honneur, comme son père. Je n'ai confié qu'à ses parents et aux d'Olbars notre projet de mariage. Que, dans l'ignorance de notre amour, il vous ait fait la cour, quoi de plus naturel ? Mais je vous sais assez droite pour être sûr que, dans cette éventualité, vous l'eussiez poliment éconduit. Non Ahélya, je ne suis pas jaloux.

– Dans ce cas, pourquoi interdire nos promenades ? Expliquez-vous. Si vous m'aimez,

vous devez parler.

– Je vous aime, Ahélya, mais je ne puis rien vous dire...

– Alors, laissez-moi me retirer. Pourtant, permettez-moi d'ajouter que j'ai pris rendez-vous avec Lawrence pour après-demain... et j'entends tenir ma promesse.

– Il ne saurait en être question, Ahélya. Je ferai porter un mot à sir Fabian Hartwill dès demain matin pour l'informer que je m'oppose désormais aux sorties de son fils avec vous, à moins que je ne me rende moi-même à Temple-Court pour m'expliquer de vive voix.

Miss Dolmane, d'une voix ironique, reprit :

– C'est ça, donnez à vos amis les explications qu'ils sont en droit de vous demander au sujet d'une mesure dont ils goûteront certainement tout le sel. Ces explications que vous me refusez, à moi qui suis la principale intéressée.

Lord Rusfolk, les traits contractés, se mordait la lèvre et serrait les poings pour maîtriser l'irritation qu'il sentait monter en lui. Il ne

prévoyait pas, en faisant venir Ahélya dans son bureau, que leur conversation prendrait un ton aussi acerbe. Il n'avait plus devant lui une jeune fille soumise à sa volonté, acceptant ses conseils et ses ordres, mais un caractère de femme inconnu de lui, qu'il découvrait tout à coup. Quant à Ahélya, elle considérait la mesure prise à son encontre comme une injustice et elle se rebellait contre elle. C'était un des traits de sa nature que de ne l'accepter jamais. Elle se rappelait la scène de la bastonnade à laquelle elle avait assisté, toute jeune encore, dans le palais de son père, à Mahore. Elle jouait avec ses petites camarades quand, tout à coup, elle entendit des gémissements qui provenaient d'un bâtiment annexe. Intriguée, elle abandonna ses jouets et courut vers l'endroit d'où provenaient les plaintes. Ce qu'elle vit la remplit d'horreur. Un Hindou frappait un homme à terre, à moitié nu, qui, sous la souffrance, était sur le point de perdre connaissance.

– Arrêtez, arrêtez ! lui cria-t-elle en s'élançant sur le tortionnaire. Pourquoi frappez-vous cet homme aussi sauvagement ? Qui vous en a donné



l'ordre ?

L'Hindou, le bâton en l'air, suspendit son geste avant de répondre :

– Ordre du majordome. Il paraît que mon frère de race s'est rendu coupable d'un vol, mais il ne veut pas l'avouer. Il l'avouera sous le bâton.

– Attendez. Je vais demander sa grâce à mon père.

Aussi vite que le lui permettaient ses jambes, Ahélya, le visage baigné de larmes, s'était jetée au cou de son père pour solliciter le pardon du supplicié. Quelques jours plus tard, le coupable était découvert. Depuis cette scène, Ahélya avait juré de ne jamais admettre l'injustice et de s'insurger toujours pour la combattre. Or, à ses yeux, la mesure prise par Alwyn en était une.

Pendant quelques minutes, ils s'affrontèrent du regard, mais il vit une telle détermination dans les beaux yeux sombres qu'Alwyn décida d'user de nouveau de la persuasion. Il se leva et s'approcha d'Ahélya.

– Vous ne voulez pas me croire quand

j'affirme que j'agis dans votre intérêt et pour votre bien ? Ahélya, soyez raisonnable et abandonnez votre hostilité contre moi. Elle me fait tant de peine ! Ce n'est pas de gaieté de cœur que je suis amené à prendre une telle mesure qui n'est dirigée ni contre vous ni contre Lawrence, mais parce que je vous aime...

– Curieuse façon de me prouver votre amour, avouez-le, que celle qui consiste à me priver d'une distraction, répondit-elle d'un ton amer. Avez-vous d'autres mesures du même ordre à me faire connaître ?

Alwyn eut un geste de lassitude. Il se détourna d'elle et se laissa tomber sur le divan.

– Comme vous voudrez, fit-il. Sachez cependant ceci : j'agis selon ma conscience ! Un jour ou l'autre, prochain peut-être, vous me remercirez de vous avoir résisté.

Lord Rusfolk se cacha la tête dans ses mains. Quand il la releva, Ahélya avait disparu.

Plutôt que de faire porter un pli par un domestique, le lendemain matin, à Temple-Court, Alwyn préféra se rendre lui-même chez ses amis.

Dès qu'il fut annoncé, sir Fabian Hartwill s'empressa de quitter son bureau où il travaillait avec son fils pour rejoindre lord Rusfolk dans le salon du rez-de-chaussée où on l'avait introduit.

– Quelle bonne surprise ! s'écria-t-il en avançant vers lord Rusfolk, les mains tendues. Mais, que se passe-t-il ? Vous paraissez soucieux...

Il remarquait l'altération des traits sur le visage pâle de lord Rusfolk, le pli qui barrait son front et la lassitude de son regard. Il voulut le presser de questions.

– Je voudrais vous parler seul à seul, sir Fabian. Voulez-vous que nous fassions ensemble quelques pas dans le parc ?

– Très volontiers, Alwyn.

Ils s'engagèrent dans une allée que balayait un vent aigre. Contrairement aux prévisions

d'Ahélya et de Lawrence, la veille, le temps avait brusquement changé dans la nuit et il faisait froid.

Alwyn raconta à sir Fabian Hartwill la découverte de la lettre par Thornton, les mesures prises par lui-même et sa conversation de la veille avec miss Dolmane. Il l'assura que sa décision d'interdire les sorties de son fils et d'Ahélya n'était pas dirigée contre Lawrence.

– Je sais que votre fils, ajouta-t-il, comprendra mes raisons, quand vous les lui aurez expliquées. Je vous le demande instamment.

– Vous pouvez compter sur moi, lord Rusfolk

Un silence s'établit entre les deux hommes, durant lequel sir Fabian s'interrogea sur l'attitude de son fils, la veille. Lawrence avait à peine dîné et répondu d'une façon évasive aux questions de ses parents sur sa promenade de l'après-midi. Il semblait perdu dans un rêve intérieur. Aussitôt après le repas, il était monté dans sa chambre. Longtemps, la lumière brilla à travers les volets clos.

– Qu’a donc notre Lawrence, ce soir ? demandait avec inquiétude lady Hartwill à son mari. Il est habituellement si prolix après ses promenades avec Ahélya que je me demande s’ils ne se sont pas disputés.

Sir Fabian alluma lentement une cigarette et en tira quelques bouffées avant de répondre :

– Cela m’étonnerait. Ce que je crains plutôt, c’est qu’il soit tombé amoureux, tout simplement, de sa belle amazone.

– Oh ! qu’allez-vous penser là ? Ce serait une catastrophe... Pensez donc, dit lady Hartwill, un peu scandalisée, Lawrence amoureux d’Ahélya...

Elle restait pensive, bouleversée par cette éventualité qui l’effrayait. Elle reprit :

– Vous avez gardé le secret sur le projet d’Ahélya et de lord Rusfolk, n’est-ce pas ?

– Oui. Je ne lui en ai pas parlé, bien sûr. Nous nous sommes engagés envers lord Rusfolk à ne pas divulguer la nouvelle de leur futur mariage. Mais peut-être vaudrait-il mieux que Lawrence en soit aussi informé ? Je demanderai à Alwyn de

m'autoriser à le faire. Je ne voudrais pas – et vous non plus, ma chère amie – que notre fils bâtit sur des chimères et de fausses espérances un bonheur auquel il n'a pas droit.

Lady Hartwill poussa un soupir qui traduisait son tourment. Elle aimait profondément son fils. Affectueux, bon et d'une vive intelligence elle n'avait jamais eu à se plaindre de lui et elle ne comptait plus les satisfactions qu'elle récoltait maintenant d'une éducation et d'une instruction contrôlées par elle avec un soin jaloux.

– Espérons, dit-elle enfin, que nos appréhensions ne sont point fondées. Prions Dieu qu'il épargne à notre Lawrence une cruelle déception. Il est des hommes qui souffrent toute leur vie de leur première blessure du cœur.

– Vous avez raison, ma chère amie, car, sensible comme nous le connaissons, Lawrence n'oublierait sans doute jamais un amour déçu. Mais nos craintes sont certainement vaines et il s'agit plutôt, comme vous le disiez, d'une brouille passagère dont nous connaissons bientôt le motif, car Lawrence ne nous cache rien.

La conversation des deux époux en était restée là. Sir Fabian Hartwill se la rappelait pendant qu'il marchait à côté de lord Rusfolk. Il demanda :

– M'autorisez-vous à informer mon fils de votre futur mariage avec miss Dolmane ? Il ignore votre projet, car il n'assistait pas à votre soirée donnée en l'honneur de vos amis de Bretagne. Rappelez-vous, il était invité chez les Bidder.

Lord Rusfolk réfléchit quelques secondes et s'exclama :

– C'est ma foi vrai. Mais bien sûr, mon cher ami, je vous relève de votre secret, car je sais que je puis compter sur la discrétion de Lawrence. J'avais oublié, en effet, qu'il se trouvait ce soir-là à Pearlhouse. À propos, il m'a semblé à la réception de Loreyl-Castle que Nancy Bidder n'était pas indifférente au charme naturel de votre fils. Je ne voudrais pas l'affirmer, car ce ne fut qu'une impression. Ils formeraient un couple bien assorti. Nancy est très séduisante et appartient à une des plus honorables familles de notre contrée.

– Je ne puis rien vous assurer à ce propos, lord Rusfolk, dit sir Fabian Hartwill d'un ton enjoué. Ma femme et moi-même envisagerions favorablement une telle union, mais il ne semble pas que Lawrence se soit déjà déclaré.

– Laissez le temps faire son œuvre, ajouta Alwyn. L'amour est souvent un dieu peu pressé. Mais nous bavardons et je m'aperçois par ma visite inopinée que je m'attarde au-delà de toutes convenances. Je vais reprendre le chemin de Loreyl-Castle où m'attend le capitaine Maxwell à qui je dois donner des instructions précises sur son prochain voyage à Londres avec Tabury et Harriston. Ah ! je voudrais bien être plus vieux d'une quinzaine de jours, mon cher ami.

Sir Fabian Hartwill accompagna Alwyn jusqu'à la grille de Temple-Court.

– N'hésitez surtout pas à faire appel à moi ou à Lawrence si besoin est, assura sir Fabian.

Alwyn serra dans les siennes les mains de son ami.



– Comptez sur moi. Allons, je vous quitte, et  
je vous dis : à bientôt.

## XIII

Quand lord Rusfolk arriva à Loreyl-Castle, le capitaine Maxwell l'attendait en compagnie de Taruby et d'Harriston, convoqués eux aussi pour la même heure. Ils s'enfermèrent tous les quatre dans le bureau d'Alwyn et mirent au point les dernières dispositions en vue de leur séjour à Londres. Tout le restant de la matinée fut consacré aux détails de ce voyage dans la capitale que le capitaine Maxwell connaissait parfaitement.

— Vous rejoindrez Londres la veille du jour du départ de lord Algernon pour cette ville, décida lord Rusfolk. Je ne serais pas surpris que mon oncle vienne me parler demain, ou après-demain au plus tard, de ses intentions à ce sujet. D'ici là, je vous demande de le surveiller étroitement et de me rendre compte de ses faits et gestes. De même Aurora et... lady Clenmare ne devront pas

échapper à votre contrôle jusqu'à votre départ. Faâli, pendant votre absence, qui peut durer plusieurs jours, veillera uniquement sur la sécurité d'Ahélya. D'autre part, j'ai ordonné à miss Dolmane de ne sortir de Loreyl-Castle sous aucun prétexte. Quelles ont été ses occupations, ce matin ?

– Miss Dolmane a fait une brève promenade dans le parc, seule, dit Taruby et s'est rendu ensuite aux écuries.

– Harriston, interrompt lord Rusfolk, vous interdirez à Rusk de ma part, en sortant de mon bureau, de seller Diana pour miss Dolmane jusqu'à nouvel ordre. C'est une précaution indispensable. Aucun cheval ne doit sortir des écuries sans mon autorisation. Continuez, Taruby.

– Je dois informer Sa Seigneurie que miss Dolmane s'est ensuite retirée dans sa chambre pour écrire.

– Pour écrire ? s'étonna lord Rusfolk.

– Oui, mylord. Je dois aller porter cet après-

midi une lettre à Temple-Court.

– Vous n’en ferez rien, Taruby. Vous répondez à miss Dolmane que je m’y oppose, mais que je suis à sa disposition pour lui fournir des explications, si elle en exige. Allez, messieurs, je ne vois plus rien à vous dire pour l’instant.

Pendant le lunch, lord Rusfolk examinait Ahélya à la dérobée. Le nez dans son assiette elle ne leva pas les yeux une fois sur lui. Elle répondit à une ou deux questions de lady Clenmare, qui lui demanda des nouvelles d’un de ses lévriers souffrant depuis quelques jours. Toute la conversation était dirigée par Aurora et M<sup>lle</sup> de Coëtbray, qui discutaient des derniers potins de Londres, des récentes pièces de théâtre ou des concerts, rapportés dans les journaux ou magazines reçus le matin même.

– Vous devriez m’emmener à Londres, père, un de ces jours, pour aller voir *le Roi Lear*, que je ne connais pas. On m’a dit que c’était une des meilleures pièces de Shakespeare. Cette histoire de vieux souverain, ayant tout donné à ses filles

et payé en retour de leur cruelle ingratitude, doit être tout à fait poignante.

– Elle l’est, en effet, répondit lord Algernon, mais je ne pense pas pouvoir vous emmener à Londres avant quelque temps. À propos, ajouta-t-il en se tournant vers Alwyn, je vous avertis que je dois m’absenter pour mes affaires trois ou quatre jours la semaine prochaine. Je dois, en effet, partir pour Londres.

Lord Rusfolk prit un air étonné pour demander d’un ton ironique :

– Pour vos affaires ?

– Parfaitement. Cela vous étonne ?

– Un peu je l’avoue, répliqua Alwyn. Je ne savais pas que vous traitiez à Londres vos affaires personnelles.

– Il le faut bien, dit-il avec de l’amertume dans la voix. Il est vrai que vous n’avez pas des soucis de cet ordre, vous que mon père a favorisé à tous les points de vue.

– Ne m’en tenez pas grief, lord Algernon. Si votre père a agi de la sorte, sans doute avait-il ses

raisons. Je n'ai pas, pour ma part, à les connaître et juger si elles sont justifiées ou pas. Je me contente d'être l'exécuteur testamentaire de lord Walter Rusfolk, voilà tout. D'ailleurs, vous le savez aussi bien que moi, puisque nous sommes allés ensemble à Londres, chez Mr Asquith, notre notaire. Mais en voilà assez sur ce sujet qui vous tient singulièrement à cœur, je le constate. Quoi qu'il en soit, allez à Londres pour vos affaires ou pour tout autre motif, peu m'importe. Et, si vous assistez à une représentation du *Roi Lear*, voyez-la plutôt deux fois qu'une.

– Et pourquoi donc, je vous prie ? demanda Aurora agressivement.

– Attendez d'avoir vu la pièce pour me comprendre, conseilla lord Rusfolk. L'ingratitude des enfants envers leurs parents est un sujet de méditation dont certains peuvent faire leur profit.

La conversation tourna court sur une question de lady Clenmare qui demandait à lord Algernon de lui rapporter de Londres un livre français sur la Bretagne. Sur cette région, M<sup>lle</sup> de Coëtbray était intarissable et la fin du lunch se déroula sans

autre incident.

Le temps était devenu très maussade. Le vent et une pluie fine et tenace interdisaient toute sortie. Après le café, lord Rusfolk préféra se retirer dans sa chambre, Ahélya dans la sienne, tandis que lord Algernon, sa fille, lady Clenmare et M<sup>lle</sup> de Coëtbray continuaient de bavarder au salon.

Vers trois heures de l'après-midi, Alwyn venait de refermer l'ouvrage de médecine qu'il lisait lorsqu'il entendit frapper à la porte de son bureau. Sur son invitation, miss Dolmane entra, les yeux plus sombres que jamais, poussée devant lui par une colère qu'elle ne pouvait réprimer et dont il devinait la cause.

– Que voulez-vous, Ahélya ? demanda-t-il calmement, désireux de ne pas voir se renouveler la scène pénible qui les avait dressés la veille l'un contre l'autre.

– Je viens recevoir les explications que d'après Taruby vous êtes prêt à me fournir, paraît-il, pour justifier le contrôle que vous exercez depuis ce matin sur ma correspondance.

– Elles sont simples, Ahélya, très simples. J’ai vu sir Fabian Hartwill à Temple-Court et je lui ai donné les raisons qui motivent ma décision de couper court, provisoirement du moins, à vos sorties avec Lawrence. Il les a d’ailleurs approuvées et est tout à fait d’accord sur les mesures que j’ai dû prendre. Il en informera son fils et, sans doute, est-ce déjà fait à l’heure actuelle. Je ne vois pas, dans ces conditions, la nécessité et l’opportunité de votre lettre dans laquelle vous présentez peut-être les faits dans une version qui n’est pas conforme à mes intentions.

Ahélya avait pris une attitude de défi. Ses yeux lançaient des flammes, ses petits poings frappaient le dossier d’un fauteuil placé devant elle ; elle était au bord des larmes.

– Qu’ai-je fait pour mériter de votre part semblable traitement ? Vous m’espionnez, c’est cela, vous m’espionnez, maintenant, moi qui avais tant confiance en vous, qui pensais que vous étiez mon ami !

– Je le suis toujours, Ahélya, malgré les



apparences. Mais je suis aussi votre tuteur, je dois veiller sur vous et vous protéger. Je ne faillirai pas à ce que je considère comme mon devoir le plus strict. C'est celui que j'assumerai quand je serai votre mari...

– Je ne serai jamais votre femme si je dois vivre sous votre férule.

Lord Rusfolk se leva. Il se mordait la lèvre inférieure pour juguler l'émotion qui le prenait à la gorge. Pendant quelques secondes, il ferma les yeux pour chasser l'image d'Ahélya, déformée par la violence.

– Vous regretterez un jour, Ahélya, dit-il d'une voix altérée, les paroles que vous venez de prononcer et qui m'affectent beaucoup, à un degré que votre jeunesse ne peut mesurer. Mais je sais que je vous pardonnerai parce que je vous aime.

– Singulière façon de me prouver votre amour, lança-t-elle d'une voix dans laquelle on sentait poindre la désillusion. À vous entendre, je devrais vous remercier de votre mansuétude, n'est-ce pas ?

Alwyn esquissa un sourire indulgent.

– Il fut un temps où j’avais droit à vos remerciements, Ahélya. Il n’est pas tellement éloigné que j’aie oublié vos paroles de reconnaissance. Je ne les sollicitais pas, vous trouviez naturel de me les dire parce que votre cœur les exprimait avant vos lèvres. Je vois s’éloigner avec regret ce passé, qui m’est encore très cher.

– Les conditions d’alors étaient tout autres, répondit-elle d’une voix légèrement adoucie. Vous avez toujours droit à ma reconnaissance, Alwyn, mais ma vie était en danger, à Mahore, un sort affreux m’attendait dans le temple de Marindra. Ce n’est pas le cas ici, à Loreyl-Castle. Oh ! ma tête, ma pauvre tête...

Ahélya portait les mains à son visage, contre ses tempes qui lui faisaient mal. Sur le point de défaillir, elle s’agrippa au fauteuil où Alwyn la força à s’asseoir. À genoux devant elle, il lui parla doucement, comme à une enfant qu’on veut consoler d’un chagrin.

– Calmez-vous, Ahélya. Mon Dieu, pourquoi

vous mettre en un tel état ? Je suis près de vous...

Elle pleurait, secouée de sanglots, séchant ses larmes du revers de sa main, détournant son visage des yeux d'émeraude qui le scrutaient avec angoisse et compassion.

Il tenta un geste de douceur et posa sa tête sur les genoux d'Ahélya qui se redressa en disant :

– Non, je vous en supplie, laissez-moi.

Elle reprenait déjà son air vindicatif, comme si elle avait honte de son instant de faiblesse.

– Excusez-moi, ajouta-t-elle, d'avoir versé des larmes devant vous, de vous montrer mon désarroi. Il vous suffirait de prononcer quelques mots qui m'expliqueraient votre attitude à mon égard et qui me rendraient confiance, mais vous refusez toujours de me les dire, n'est-ce pas ?

– Je m'y refuse, répondit Alwyn avec découragement.

– C'est votre dernier mot ?

Alwyn hésita à répondre. Il fut sur le point de tout lui dire, de révéler le danger qui pesait sur leurs têtes. Il eût tant aimé retrouver le sourire, la

gentillesse, l'amour de sa chère Ahélya. Mais, en l'espace d'une seconde, les scènes de délire, de torpeur, de dépression, dont il avait été le témoin douloureux dans la jungle de Mahore et à Ceylan ensuite, lui revinrent en mémoire. Médecin, spécialisé dans l'étude des maladies nerveuses, il savait d'avance et redoutait les conséquences néfastes qu'entraînerait pour la santé d'Ahélya la révélation de son secret. Pour préserver cette santé qui lui était chère, il préférait essuyer les affronts et subir les injures.

– Oui, dit-il dans un souffle.

Elle se dirigea vers la porte, lentement. Elle espérait qu'au dernier moment Alwyn se raviserait, la rappellerait et la prendrait dans ses bras pour tout lui dire. Comme elle saurait alors se faire pardonner les paroles blessantes qu'elle lui avait jetées à la face dans le moment où l'orgueil blessé, la méfiance, se disputaient son cœur. De toute son âme, elle attendait l'appel qui les ferait se rejoindre, que la bouche bien-aimée prononçât son nom d'une voix vibrante. Mais Alwyn se taisait.

La main sur la poignée de la porte, elle se retourna. Elle le vit assis derrière son bureau, les coudes appuyés sur les accoudoirs du fauteuil, la tête dans ses paumes.

Elle disparut comme une ombre.

## XIV

Les jours passaient sans que lord Algernon fît connaître à Alwyn la date de son départ pour Londres et le maître de Loreyl-Castle se demandait non sans appréhension si son oncle n'avait pas reçu, par une voie connue de lui seul, de nouvelles informations de Marindra qui modifiaient leur plan. Ses craintes se dissipèrent quand, dans la matinée du 5 novembre, lord Algernon l'informa de sa décision de partir le lendemain.

Dans le plus grand secret lord Rusfolk convoqua le capitaine Maxwell, Harriston et Taruby dans son bureau pour l'après-midi, et ils tinrent leur dernier conseil.

Le soir même, à l'insu de tous, les trois hommes prirent le train pour Londres où ils arrivèrent quelques heures plus tard. Ils passèrent la nuit dans un hôtel proche de Whitechapel

Road, dans le quartier des docks, et repèrent la maison où lord Algernon devait se rencontrer avec ses complices, le soir même de l'arrivée de la *Trimourti*.

C'était une maison de modeste apparence, à un seul étage, entourée de boutiques et de maisons de commerce, autant qu'ils purent s'en rendre compte à la lumière avare que dispensaient quelques becs de gaz très espacés les uns des autres dans cette rue aux pavés disjoints, éloignée du centre de la bruyante cité.

Le lendemain matin, le capitaine Maxwell, sous un déguisement qui le rendait méconnaissable, vit lord Algernon descendre du train à la gare Victoria à l'heure prévue. Sans se douter qu'il était suivi, le voyageur se fit conduire directement au 5 de Whitechapel Road. Il disparut dans la maison et n'en sortit que le soir pour se rendre dans une maison de jeu qu'il ne quitta qu'à trois heures du matin.

Dans l'après-midi du lendemain, le capitaine Maxwell donna l'ordre à Harriston de monter la garde discrètement près de la maison, tandis que

lui-même et Taruby iraient reconnaître les quais de la Tamise et chercheraient à obtenir des renseignements sur la *Trimourti*.

– Que Dieu nous aide dans notre difficile mission, dit le capitaine Maxwell à son compagnon qui accordait son pas au sien. L'entreprise exige de nous la plus grande prudence, car nous avons affaire à de rudes adversaires, Taruby. Échouer, ce serait vouer notre maître et sa cousine à une mort certaine. J'ai beaucoup d'affection pour lord Rusfolk, c'est un homme intègre et bon comme l'était son grand-père, que j'ai servi pendant des années.

– Je ne connaissais pas Sa Seigneurie avant qu'il m'eût joint aux Indes. J'ai pu me convaincre très vite de la noblesse de son caractère, de sa droiture. Il a fait preuve, pendant notre expédition, de qualités de sang-froid et d'initiative. C'est un homme d'une rare intelligence... Savez-vous qu'il possède un pouvoir personnel de fascination sur ses semblables ?

– Ah ! s'étonna Maxwell, non, je l'ignorais.



– C'est un hypnotiseur véritable, expliqua Taruby. J'ai assisté à une scène incroyable. Lord Rusfolk, par le magnétisme de son regard, obtint de Boudra, le fakir, ses aveux de la machination ourdie par lui et Marindra. Tout d'abord il lutta contre l'étrange pouvoir qui s'exerçait à ses dépens, mais il dut vite s'avouer vaincu. Je n'oublierai jamais la vision de cet homme qui luttait désespérément contre une force supérieure à la sienne et qui, au bout de son calvaire, demandait grâce.

– Voilà une chose bien extraordinaire, répondit le capitaine Maxwell. Non, je ne connaissais pas à lord Rusfolk ce don particulier. Je sais seulement qu'il s'intéresse toujours à la médecine, puisque je lui rapporte de Londres des ouvrages de cette science. Qui sait si ce pouvoir ne fera pas pencher la victoire de notre côté ?

Tout en parlant, les deux hommes étaient arrivés près des quais. Une vive animation y régnait. Des marins, des dockers, des armateurs, des marchands, discutant et s'agitant, donnaient à ce quartier de Londres une vie active et

trépidante. Les grues, les palans, qui grinçaient sur leurs rails, les sirènes des remorqueurs sur la Tamise, ajoutaient à ce mouvement des hommes dont les silhouettes apparaissaient comme des ombres dans la lumière crépusculaire. Le quai, large et délavé par une pluie récente, était encombré de marchandises de toutes sortes. De l'autre côté du fleuve une brume légère noyait les formes imprécises de bâtiments industriels, de fabriques.

Tout le long du quai des bateaux s'échelonnaient presque sans interruption, serrés les uns contre les autres, amarrés par de gros câbles. Le capitaine et Taruby se penchaient pour lire, sur les coques, le nom des navires. Souvent, ils s'écartaient du bord pour contourner des montagnes de sable, de pierre, de charbon, des tas de briques, des piles de bois, des caisses de marchandises en provenance des lointaines colonies anglaises.

Apercevant un commissaire du port en uniforme, Maxwell s'approcha pour lui demander où se trouvait le quai Wellington auquel devait

aborder la Trimourti. Très obligeamment, le commissaire consulta un carnet et, au bout d'un court instant, le renseigna :

– La *Trimourti*, yacht parti de Bombay le 18 août, doit arriver dans une heure, à dix-sept heures. Le quai Wellington est à deux cents mètres d'ici.

Il se retourna et désigna du doigt l'endroit prévu pour l'emplacement du bateau.

Le capitaine le remercia et rejoignit Taruby qui l'attendait à quelque distance. Il le mit au courant de sa conversation.

– Les renseignements qu'on vient de me donner, lui dit-il en se frottant les mains, correspondent en tous points aux indications fournies par Marindra dans sa lettre. Nous n'avons plus qu'à attendre.

– Il s'agit de jouer serré et de ne pas commettre la moindre faute. Qu'allons-nous faire au moment où ces bandits mettront pied à terre ? demanda Taruby.

– Nous agirons selon les circonstances, décida

Maxwell. À suivre un plan déterminé trop à l'avance, nous risquons de voir nous échapper Marindra et ses complices.

La *Trimourti* aborda au quai Wellington avec un quart d'heure de retard sur l'heure prévue.

Dissimulés derrière un tas de briques, Maxwell et Taruby assistèrent, le cœur battant, aux préparatifs du débarquement. Ils entendaient, lancés du pont, les ordres en langue tamoul qu'exécutaient, en s'affairant, les hommes de l'équipage. La passerelle fut mise en place.

Au bout d'un long moment, deux silhouettes d'hommes s'y engagèrent. Une fois à terre, ils se retournèrent vers le yacht, tache blanche dans la nuit, et s'éloignèrent en direction des docks. Ils passèrent à quelques mètres de Maxwell et de Taruby.

L'Hindou serra le bras de son compagnon.

– C'est lui, murmura-t-il. C'est bien Marindra, je l'ai reconnu. Quant à l'autre je crois que c'est Boudra, mais je n'en suis pas sûr. Sa démarche, pourtant...

– Ne perdons pas une seconde. Suivez-les, Taruby. Voyez s'ils se rendent à la maison de Whitechapel Road. Surtout, ne les perdez pas de vue.

– Mais vous, mon capitaine, qu'allez-vous faire ?

– Je vais essayer d'obtenir un ou deux renseignements en faisant parler, si cela est possible, un membre de l'équipage.

Taruby s'élança à la poursuite de Marindra et de son compagnon.

Resté seul, Maxwell attendit quelques minutes, puis s'engagea résolument sur la passerelle. Le pont semblait désert.

Mettant ses mains en porte-voix, il lança :

– Il n'y a personne ?

Un vieil Hindou, pieds nus, s'approcha et demanda sèchement en un anglais approximatif :

– Qu'est-ce que vous voulez ? Qui vous a permis de monter à bord ?

– Je cherche du travail. Je suis un ancien

marin et je voudrais embarquer, plaïda Maxwell.

– Il n’y a pas d’emploi disponible à bord. Le personnel est au complet. Adressez-vous au bureau d’embauche du port, répliqua sèchement l’Hindou.

– J’en viens, mais je n’ai pas fait affaire. Laissez-moi parler au patron de votre bateau.

– Il est à terre.

– Alors je reviendrai quand il sera de retour.

– Non, c’est inutile. Nous levons l’ancre demain. Allez, déguerpissez, sinon...

Le capitaine Maxwell repassa la passerelle en maugréant. En insistant, il eût fait naître des soupçons inutiles. Les questions qu’il s’était posées depuis ces derniers jours restaient sans réponse. La *Trimourti* embarquerait-il lord Algernon ? Ce dernier rejoindrait-il seul Loreyl-Castle ou avec ses complices ?

En rejoignant ses compagnons non loin de Whitechapel Road, un renseignement de la plus haute importance attendait le capitaine Maxwell.

– J’ai été servi par une chance incroyable,

expliquait aussitôt Taruby. Je suivais nos deux hommes à distance respectueuse quand je décidai de les précéder dans une rue très passante où je risquais moins d'être remarqué. Je vins ainsi à leur hauteur et, sur une vingtaine de mètres, je marchai de front avec eux. Je pus surprendre quelques bribes de leur conversation en tamoul.

– Et que disaient-ils ? demanda impatiemment Maxwell.

– Ils échangeaient des paroles qui vont vous faire plaisir, capitaine. Les voici telles que je les ai gravées dans ma mémoire d'Hindou dévoué à la cause de lord Rusfolk.

« – Comment nous rejoindra-t-il ? interrogea Boudra.

« – Nous allons en décider maintenant, mais il retournera à Loreyl-Castle par ses propres moyens. Nous lèverons l'ancre immédiatement après son départ de Londres. La *Trimourti* croisera au large de Loreyl-Castle à un demi-mille de la côte est et à gauche du rocher des Épaves. Jeudi soir, tout doit être terminé. »

– Et nous sommes samedi, s'exclama Maxwell. Ah ! Taruby, quel service tu viens de rendre à lord Rusfolk, à nous tous. Marindra et...

– Oui, l'autre est bien Boudra, confirma l'Hindou.

– ... Boudra ont été rejoindre lord Algernon dans son repaire, n'est-ce pas ? interrogea le capitaine.

– Oui dit Harriston. Ils étaient attendus, car la porte s'ouvrit devant eux dès qu'ils s'y présentèrent.

Maxwell réfléchit quelques instants.

– Je pense, dit-il enfin, que lord Algernon voudra rejoindre Loreyl-Castle demain. Dans ce cas, vous partirez aussitôt après lui. Je resterai ici pour assister moi-même au départ de la *Trimourti*.

Au premier étage de la maison, une silhouette d'homme se détacha derrière la fenêtre. L'ombre écarta du doigt le rideau et, projeté par la lumière crue de la pièce, apparut le visage cruel de Marindra, un rictus aux lèvres.



## XV

Pendant que ses amis observaient à Londres les agissements de lord Algernon et de ses complices, Alwyn avait fait renforcer la surveillance des abords de Loreyl-Castle. Thornton dirigeait les équipes de rondes qui, de jour et de nuit, parcouraient les chemins autour du domaine et le long de la côte.

Lord Rusfolk voulait se rendre compte lui-même que ses consignes étaient scrupuleusement observées et il se promenait souvent seul dans le petit sentier qui épousait les méandres de la falaise. Solitaire, il aimait à se rappeler ses randonnées avec Ahélya dans la lande, dans ce même chemin qui conduisait à Temple-Court. Ahélya, sa chère Ahélya qu'il ne voyait plus, sauf pendant les repas, depuis la scène qui les avait dressés l'un contre l'autre comme des ennemis.

Elle le fuyait. Quand le regard de sa pupille

rencontrait le sien, par hasard, il ne lisait plus dans les beaux yeux sombres qu'une froideur affectée, une lueur d'orgueilleuse fierté. Le repas terminé, la jeune fille se retirait aussitôt dans sa chambre. Faâli informait son maître qu'elle passait son temps à lire, mais il la surprenait aussi plongée dans des rêveries qui duraient des heures. Un soir, il l'avait entendue pleurer dans son lit.

Plusieurs fois, Alwyn avait tenté de l'approcher, mais elle l'évitait si manifestement qu'il y renonça. Quand le temps le permettait, elle faisait de courtes promenades dans le parc, mais elle attendait toujours le départ d'Alwyn pour s'y engager à son tour. Un après-midi, pourtant, elle se trouva face à face avec lui au moment où, dans le hall, il se préparait à sortir. Avant qu'elle eût pu esquisser un mouvement de retraite, il lui barra le passage et lui demanda doucement :

– Ne voulez-vous pas profiter de la douceur de la température pour me tenir compagnie, Ahélya ? M<sup>lle</sup> de Coëtbray est déjà partie, elle. Nous pourrions aller jusqu'à Staford et revenir

par la falaise. Vous me feriez plaisir.

Elle hésita une seconde avant de répondre, le temps que lui commanda son orgueil pour repousser l'invitation.

– Je ne tiens pas à vous faire plaisir, dit-elle brièvement. Tant que vous resterez sur vos positions – et je ne pense pas que vous les ayez modifiées – il est inutile que nous nous rencontrions, que nous nous parlions pour nous heurter. Si vous craignez la solitude, allez donc rejoindre Viviane de Coëtbray, elle ne demandera pas mieux que de parcourir la lande avec vous. Cette lande qui ressemble étrangement à la lande bretonne où vous l'emmeniez naguère pour lui faire la cour.

– Oh ! je vous en prie, cessez ce persiflage, Ahélya, il est indigne de vous. Allons, venez.

– N'insistez pas, Alwyn. Bonne promenade quand même, ajouta-t-elle ironiquement.

Elle lui tourna le dos, sans même s'apercevoir de la tristesse qui passait dans les yeux d'émeraude et regagna sa chambre.

Sa porte refermée, Ahélya s'écroula sur son lit, tout en larmes. Elle cachait sa tête dans ses mains tandis que son corps était secoué de sanglots.

« Oh ! mon Dieu, que je suis malheureuse, comme je voudrais mourir ! Je vous aime, Alwyn, mais vous me faites souffrir. J'avais confiance en vous et je vois que, cette confiance, vous ne la méritiez pas. Plus rien ni personne ne me retient ici. Vous étiez ma raison de vivre, vous me l'enlevez. Vous fuir, telle est la solution pour retrouver la paix. »

Elle pleura longtemps et, peu à peu, s'apaisa. Elle prit un livre, mais le sens du texte qu'elle lisait lui échappait. Toutes ses pensées étaient accaparées par le rappel de son court entretien du début de l'après-midi avec Alwyn. Ahélya reconnaissait le ton conciliant qu'il avait employé à son égard. Il avait essayé de renouer avec elle des rapports qui, depuis quelques jours, se faisaient de plus en plus rares. Que pensait-il d'elle ?

Après une longue marche à travers la lande,

lord Rusfolk avait pris le chemin de la falaise pour revenir vers le château. Il en était encore éloigné d'un demi-mille quand il vit M<sup>lle</sup> de Coëtbray venir à sa rencontre. Elle avait endossé un imperméable clair, serré à la taille, et, s'étant arrêté, il put à loisir admirer sa démarche aisée et souple. Au fur et à mesure qu'elle approchait, tête nue, les cheveux brassés par le vent, il rencontrait le regard de ses yeux noirs bordés de longs cils, qui exprimait toute sa joie de vivre.

– Quelle heureuse surprise, s'écria-t-elle, de vous rencontrer ici, dans ce chemin qui permet de contempler la mer. Mais je sais que vous l'aimez, comme moi, d'ailleurs.

– Je l'aime, en effet, répondit lord Rusfolk. Voilà un point commun entre nous, mais vous êtes Bretonne par votre père et ceci explique peut-être cela. Regardez comme elle est belle, aujourd'hui. C'est un spectacle à nul autre pareil qu'une mer houleuse.

L'immense étendue grise s'étendait devant eux jusqu'à l'horizon, à peine distinct du ciel bas

et se confondant presque avec lui. En se penchant un peu au-dessus de la falaise, ils voyaient des vagues renflées se jeter, avec des bruits sourds, contre les rochers qu'elles couvraient d'écume. Quand le flot s'engouffrait dans les grottes naturelles creusées dans le roc par le flux millénaire, ils entendaient une rumeur effrayante qui les faisait reculer d'instinct.

– Vous aimez la mer, reprit Viviane de Coëtbray, et pourtant les motifs ne vous manquent pas de la haïr. Lady Clenmare m'a fait un jour des confidences...

Un pli de contrariété barra le front de lord Rusfolk. Il fronça les sourcils et M<sup>lle</sup> de Coëtbray vit un voile de mélancolie assombrir le regard d'Alwyn.

– Ma mère n'aurait pas dû vous parler de ce passé, qui m'est douloureux, c'est vrai. La mer me doit des comptes en effet. Elle a ravi à mon affection un frère et une sœur que j'aimais. Mais mon père, officier de la marine marchande, m'a appris à la chérir malgré ses colères et les sacrifices qu'elle exige des hommes. Continuons

de marcher, voulez-vous ?

L'exiguïté du chemin ne leur permettait pas de marcher côte à côte. Il la pria de passer devant lui et, pendant un long moment, ils se promenèrent en silence.

Lord Rusfolk était intrigué par sa rencontre avec M<sup>lle</sup> de Coëtbray. Était-elle le fait du hasard ou, au contraire, Viviane, l'ayant aperçu de loin, avait-elle manœuvré pour se placer sur son chemin ? Il éprouvait à son égard une certaine défiance que renforçait l'opinion peu flatteuse qu'il avait emportée d'elle après son séjour en Bretagne. Il voyait d'un mauvais œil l'amitié qui l'unissait à Aurora, dont il redoutait sur elle l'influence pernicieuse. De lady Clenmare elle avait fait son amie et elle flattait la mère d'Alwyn, qui ne voyait que par elle. Ensemble, elles passaient des après-midi entiers, occupées à des travaux de broderie qui leur permettaient de bavarder dans un coin du salon délaissé par les hommes et par Ahélya. Quand celle-ci pénétrait dans la pièce pour y chercher ce dont elle avait besoin, les voix de lady Clenmare et de Viviane

baissaient d'un ton, se muaien en chuchotements indistincts qui agaçaient Ahélya.

Alwyn pensait que Viviane cherchait à se faire une alliée de sa mère. Elle savait cependant que lady Clenmare jouissait de peu de crédit auprès de son fils, mais elle ne négligeait aucun atout pour enrichir ses cartes.

Lord Rusfolk désapprouvait les confidences de sa mère à M<sup>lle</sup> de Coëtbray. Quelle version, fallacieuse des faits avait-elle adoptée pour minimiser ses responsabilités dans l'affreux drame de Biarritz ou même, aux yeux de cette étrangère pour passer sous silence sa faute impardonnable ?

Pendant qu'Alwyn se posait ces questions, Viviane pensait à sa conversation, la veille, avec Aurora. La fille de lord Algernon avait conseillé à sa demoiselle de compagnie de parler sans retard à lord Rusfolk. Elle estimait qu'il était temps de connaître les intentions du maître de Loreyl-Castle à l'égard de M<sup>lle</sup> de Coëtbray, qui devrait provoquer, au besoin, ses confidences.

Du résultat de son entretien avec Alwyn,



Viviane savait que son avenir dépendrait. Si elle échouait, ce serait l'anéantissement de son rêve le plus cher : devenir l'épouse du jeune lord et régner en souveraine à Loreyl-Castle. Agréée, elle trouverait bien le moyen, plus tard, d'éliminer définitivement miss Dolmane. Depuis quelques jours, elle remarquait une froideur manifeste entre les deux jeunes gens et Aurora la persuadait que le moment était favorable. Il ne fallait plus attendre.

Lord Rusfolk rompit le silence le premier.

– Je n'ai pas souvent l'occasion de vous rencontrer dans ces parages, lui dit-il en venant à son côté. Comment se fait-il qu'aujourd'hui... ?

– J'avais besoin de solitude, répondit M<sup>lle</sup> de Coëtbray. On éprouve quelquefois la nécessité de rester seul avec ses pensées. En contemplant la mer et la lande, je pense à ma Bretagne, au manoir de la Ville-Querdec, où je vous ai connu, Alwyn. Je n'ai pas oublié les moments que nous avons passés ensemble là-bas. Je crois que je ne les oublierai jamais.

– Moi non plus, dit Alwyn d'une voix où

perçait une légère émotion. J'aime à me rappeler mon séjour en Bretagne. C'était une existence de travail qui m'a procuré les plus belles satisfactions. Secourir ses semblables, alléger leurs souffrances, reconforter des hommes et leur redonner espoir, est une noble tâche, la plus belle de toutes celles qui s'offrent à l'esprit humain. Je n'ai pas oublié non plus notre dernier entretien, dans le bois de pins qui faisait une masse sombre dans la lande. C'était quelques jours avant mon départ. Nous nous étions arrêtés près d'une fontaine creusée dans le granit qui protégeait une statue de saint Yves. Vous m'avez dit : « Nous allons nous quitter et, sans doute, ne nous reverrons-nous jamais. Je vous souhaite d'être heureux dans votre nouvelle existence. » Oui, ce sont là vos propres paroles. Nous ne pouvions prévoir que les circonstances nous remettraient en présence dans des conditions différentes.

Un silence pesa entre les promeneurs, qui revivaient la scène de leur séparation, de leurs adieux.

– Et ce bonheur que je vous souhaitais,

Alwyn, demanda Viviane de Coëtbray, l'avez-vous trouvé ?

– Non, mademoiselle, je l'ai à peine entrevu. C'est fugace, le bonheur, mais je ne désespère pas de le fixer un jour, si Dieu le veut.

– Je n'ai pas su le saisir, moi non plus, Alwyn, quand il était à ma portée, lui dit-elle en le regardant dans les yeux.

Elle s'approcha de lord Rusfolk et posa sa main sur l'avant-bras du jeune homme.

– Alwyn, reprit-elle, vous m'en voulez toujours, n'est-ce pas ? Vous me tenez toujours rigueur de mon attitude passée ? L'amour que vous éprouviez pour moi est-il mort à jamais ? J'ai agi comme une sotte, étourdiment, je le reconnais.

Lord Rusfolk ne put réprimer un sourire ironique.

– Non, Viviane, vous n'avez pas agi comme une sotte, mais, au contraire, comme une personne très réfléchie. J'ai été attiré par votre beauté, votre intelligence, mais votre cœur m'a

déçu. J'étais pauvre à l'époque et vous me méprisiez. Vous vous êtes aperçue de mon penchant pour vous et, dès lors, vous espériez que je deviendrais entre vos mains le pantin dont vous eussiez aimé tirer les ficelles. Mon attitude réservée, mon apparence de froideur, vous vouliez les vaincre pour vous persuader de votre pouvoir. Mais j'ai reconnu bien vite que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Pourquoi revenir sur le passé ? Non, mademoiselle, je ne vous en veux pas, mais ce passé que vous voulez faire revivre est mort pour moi.

– Oh ! Alwyn, ce n'est pas possible que vous me parliez ainsi. Je vous aime, moi, et je vous demande votre pitié, votre indulgence pour mes erreurs que je regrette, pour mon manque de discernement. Seriez-vous pauvre aujourd'hui comme vous l'étiez en Bretagne, que je solliciterais votre amour. Ne me rejetez pas, Alwyn, je vous en supplie.

– C'est trop tard, mademoiselle de Coëtbray. Votre légèreté et votre coquetterie au manoir de la Ville-Querdec vous ont perdue à mes yeux.

J'avais besoin alors de soutien moral, d'encouragements ; je ne les ai trouvés qu'auprès de mes malades. Vous ne m'offriez qu'une âme sans profondeur, intéressée, sans idéal, et puis, nous avons de la vie des conceptions trop différentes. Vous aimez le monde, le luxe les toilettes, et j'ai horreur de ce que vous aimez. Comment concilier l'inconciliable ? Soyez raisonnable, restons amis tout simplement.

– Mais je n'en veux pas de votre amitié, Alwyn, c'est votre amour que je réclame.

Viviane s'agrippa à lord Rusfolk, les mains crispées aux revers de son trench-coat, le visage tendu dans une pathétique supplication. Alwyn restait impassible et doucement, mais fermement, il se dégagea.

– Je vous en prie, dit-il.

Quand, après un instant, elle se fut calmée, il crut devoir ajouter :

– Je suis navré de vous faire de la peine, mais je devais vous parler en toute franchise. En toute sincérité, je suis sûr que ma conscience m'aurait

reproché plus tard de vous laisser échafauder d'illusoires espérances.

– Une autre que moi en vit, d'espérances, qui n'ont rien d'illusoires, dit M<sup>lle</sup> de Coëtbray, qui voulait placer sa flèche.

– Que voulez-vous dire ?

Un sourire ironique releva le coin de ses lèvres avant qu'elle répliquât :

– Que miss Dolmane, à qui vous faites une cour assidue, a peut-être la chance que vous me refusez. À vous voir roucouler tous les deux comme des tourtereaux, il est aisé de deviner l'avenir brillant que vous lui réservez. Les fruits verts ne manquent pas d'attraits pour certains hommes...

– Je préfère ne pas retenir vos insinuations. Je ne songe pas à me marier, si c'est ce que vous avez voulu dire. D'autres tâches plus urgentes me préoccupent davantage pour le moment. Mais je crois que nous pouvons rentrer maintenant au château. La nuit tombe déjà.

Quelques instants plus tard, ils passaient

devant la grille de Loreyl-Castle, près de laquelle se tenait Thornton.

– Quoi de nouveau ? lui demanda lord Rusfolk.

– Rien, mylord, tout est en ordre.

Dans le hall, Alwyn et M<sup>lle</sup> de Coëtbray se séparèrent. Au même moment surgissait Ahélya. Viviane lança à la jeune fille un regard de haine tandis que lord Rusfolk remarquait dans les yeux sombres de sa cousine une lueur de mépris à son intention.

\*

M<sup>lle</sup> de Coëtbray, après son entretien avec le maître de Loreyl-Castle, se rendit immédiatement à l'appartement de lady Aurora. Elle se jeta en larmes dans les bras de celle qu'elle considérait comme sa protectrice. Elle était si bouleversée qu'elle ne parvenait à prononcer le moindre mot.

– Voyons, Viviane, calmez-vous. Expliquez-moi, que s'est-il passé ?

Elle réussit seulement à dire, entre deux sanglots :

– Je l’ai vu... Je lui ai parlé...

Il semblait qu’elle jugeât ces quelques paroles suffisamment explicites pour expliquer son désarroi, car elle les répéta à plusieurs reprises. Enfin, elle put raconter dans ses détails sa conversation avec lord Rusfolk.

– Mais voyons, tenta de dire lady Aurora pour la reconforter, il ne vous a pas informé catégoriquement de son intention d’épouser miss Dolmane ?

– Non, il a seulement éludé ma question en ajoutant qu’il ne songeait pas à se marier... pour le moment. Mais il suffit de les voir ensemble... Oh ! comme je suis malheureuse, Aurora ! Non seulement il me dédaigne, mais il me méprise. Je me suis abaissée à implorer sa pitié, j’ai foulé aux pieds ma dignité, il est resté de glace. Il m’a reproché ma coquetterie, mes penchants de luxe, je ne sais quoi encore. Oh ! je le déteste ! je le hais !... Je veux me venger de mon humiliation subie presque à ses genoux. Vous m’avez promis



de m'aider à reconquérir Alwyn, mais j'ai perdu maintenant tout espoir d'y réussir. Alors, vous m'aidez à me venger de lui... le plus tôt possible.

– Ne nous pressons pas pour cela, Viviane, conseilla Aurora. Attendons le retour de mon père, actuellement à Londres, qui doit revenir dans un jour ou deux. Gardons-nous bien d'agir sous l'impulsion de la colère ou du dépit, qui sont mauvaises conseillères. Courage, Viviane, le jour n'est peut-être pas loin où vous pourrez jouir d'une éclatante revanche.

## XVI

Pendant que le capitaine Maxwell, resté à Londres pour assister au départ de la *Trimourti*, flânait dans le quartier des docks en attendant le moment propice, Taruby et Harriston arrivaient à Loreyl-Castle quelques heures après lord Algernon et demandaient à Faâli de les conduire immédiatement auprès de lord Rusfolk.

Le maître de Loreyl-Castle écouta silencieusement le rapport de ses amis et les félicita chaleureusement de la réussite de leur mission.

– D’ores et déjà, conclut-il avec satisfaction, nous possédons de précieux renseignements sur le plan de nos adversaires. Ils permettent de supposer que la *Trimourti* sera dans les parages dans la nuit de mardi à mercredi ou à l’aube de ce dernier jour. Nous sommes sans précisions, toutefois, sur le point de la côte où lord Algernon

doit se rencontrer avec ses complices.

Il regarda Harriston qui, les yeux au plafond, semblait perdu dans un abîme de pensées.

– Vous m’écoutez, Harriston ?

– Oui, mylord. Je réfléchissais justement à la question de savoir où lord Algernon, Marindra, Boudra et leurs séides pourraient se rencontrer.

– Et alors ? demanda lord Rusfolk, intrigué.

– On n’a jamais pu trouver l’endroit de la côte – la grotte – qui communique avec un des souterrains de Loreyl-Castle, malgré toutes les tentatives effectuées du côté de la mer. Je suis persuadé que Marindra, Boudra et deux ou trois hommes pénétreront dans la seule grotte qui donne accès aux souterrains du château. Le brahme connaît certainement le secret dont il s’est servi lors de l’enlèvement de miss Dolmane ; lord Algernon le connaît aussi, et probablement la communication qui doit exister entre la crypte de la vieille chapelle et les souterrains de la Tour rouge...

Lord Rusfolk ne put qu’approuver le

raisonnement de son intendant.

– Votre hypothèse est parfaitement plausible, Harriston, et votre rôle consistera à surveiller la côte dès la tombée de la nuit, car je ne pense pas que nos adversaires aient l'audace d'aborder en plein jour. Quant à vous, Taruby, je vous charge de ne pas quitter les talons de lord Algernon, sauf à l'intérieur du château. Mais, méfiez-vous, le personnage est un fin renard.

Dans la soirée de ce même lundi, le capitaine Maxwell faisait à Alwyn un compte rendu de l'appareillage de la *Trimourti*. D'un membre bavard de l'équipage, il apprit que le yacht blanc ferait pendant quelques jours le cabotage le long des côtes anglaises, mais il ne put obtenir d'autre indication. Quand le bateau se libéra de ses amarres, deux hommes étaient accoudés au bastingage : Marindra et Boudra.

\*

Au fur et à mesure que les jours passaient, lord

Rusfolk ne pouvait se défendre d'une sourde angoisse, quelle que fût la force de son caractère. Malgré les précautions prises, il redoutait l'événement imprévisible qui pourrait faire échouer son plan de défense.

Bien qu'il s'efforçât de rester impassible et de cacher à son entourage, sous un masque de commande, les soucis qui le tourmentaient, il réussissait mal à garder son calme et ses brefs gestes de nervosité, les plis de son front, n'échappaient pas à lord Algernon. Ce dernier l'observait et cherchait à déceler les causes de cette agitation inusitée.

Alwyn se sentait isolé au milieu d'un cercle d'ennemis – les membres de sa propre famille – et Ahélya elle-même, sans lui montrer une hostilité ouverte, se repliait dans un mutisme obstiné.

Pendant les repas, elle évitait de rencontrer les regards de son cousin et répondait par monosyllabes à ses questions, d'une voix brève où perçait sa rancœur.

À côté d'elle se tenait M<sup>lle</sup> de Coëtbray, dont

L'attitude à l'égard de lord Rusfolk était toute différente. Elle le narguait ouvertement et le contredisait en toute occasion. Pas un geste d'elle, pas une parole qui ne rappelât au jeune homme la scène de la lande. Elle prenait toujours parti contre lui dans les discussions qui, sur presque tous les sujets, opposaient Alwyn à lord Algernon et Aurora. Elle ne lui pardonnerait jamais l'humiliation qu'elle avait essuyée en face de l'homme dédaigneux de son amour.

« Son échec me la révèle aujourd'hui sous son véritable jour, pensait-il. C'est un être de dissimulation et une méprisable comédienne. »

Quant à lord Algernon et à Aurora, leur attitude avait au moins l'avantage de ne laisser place à aucun doute. Elle exprimait entre eux une entente tacite, une coalition concertée, cimentée par la haine et l'envie.

C'est dans cette atmosphère déprimante que se déroulaient les repas de Loreyl-Castle.

Après le lunch du mardi, lord Algernon demanda à sa fille de venir le retrouver dans la bibliothèque où il passait la majeure partie de son

temps.

– Aurora, lui dit-il aussitôt, l’heure approche enfin qui nous libérera du joug intolérable que nous subissons ici depuis des mois. Voici bientôt le moment venu de la vengeance qui effacera les affronts de lord Rusfolk, usurpateur de mon titre et de nos biens.

Dans les yeux turquoise de son père, Aurora lisait une froide détermination, la certitude de la victoire proche.

– Oui, Aurora, ajouta-t-il, nous touchons au but et, dans cet ultime combat, j’ai réussi à mettre de notre côté les meilleurs atouts. Dans quelques jours, tu seras la maîtresse de Loreyl-Castle. Écoute... J’ai rencontré Marindra et Boudra à Londres et, jeudi soir...

– Jeudi soir ? interrogea Aurora, haletante.

– Eh bien ! reprit lord Algernon, nous exécuterons le plan que nous avons mis au point avec une minutie telle que je suis sûr de son succès. Je livrerai à Marindra la jolie Ahélya qui consacrera à Siva le restant de ses jours, dans le

temple de Mahore. Quant à Alwyn...

– Vous voulez faire enlever miss Dolmane ?

– Oui, Aurora. Et de la même façon qu'autrefois...

– Mais comment cela ?

– Marindra, Boudra et deux ou trois hommes de main quitteront la *Trimourti*, le yacht qui les a amenés ici et, à bord d'un canot, ils pénétreront dans la grotte qui donne accès au souterrain du château, accès dont je suis le seul, avec Marindra, à connaître le secret.

Aurora ne put réprimer un geste de surprise.

– Ce secret que les générations successives des Clenmare cherchent en vain, qu'Alwyn lui-même voulait découvrir ? Vous rappelez-vous, père, qu'il envisageait, si ses tentatives par la mer n'aboutissaient pas, de faire sauter à la dynamite le sol de la Tour rouge pour accéder à ces fameux souterrains ?

Lord Algernon esquissa un sourire ironique avant de poursuivre :

– Voyez-vous, Aurora, les Clenmare n'étaient



pas assez curieux. Si Alwyn et nos ancêtres avaient examiné minutieusement les archives conservées à Loreyl-Castle de génération en génération, ils eussent découvert la clef de cette énigme. J'ai été plus perspicace qu'eux. Dans un coffret d'ébène, j'ai trouvé des documents manuscrits d'Abel Clenmare. Ils m'ont livré la topographie précise du château et ils corroboraient en tous points les deux parchemins du X<sup>e</sup> siècle. Le souterrain de Loreyl-Castle sera le tombeau de lord Rusfolk...

– Mais, père, interrompt Aurora, subitement effrayée, vous n'allez pas tuer Alwyn ? Ce serait un crime qui...

– Ne vous alarmez pas, Aurora, je n'aurai pas son sang sur les mains. Je me contenterai seulement de livrer Alwyn à Marindra, qui a exigé sa tête pour avoir commis le sacrilège de pénétrer dans le temple de Siva. Je la lui ai accordée volontiers, cette tête qui nous a contraints tous les deux à courber la nôtre sous sa volonté. Êtes-vous prête à m'aider, Aurora, à réparer l'injustice qui fait de nous les subalternes

du maître despotique – pour quarante-huit heures encore – de Loreyl-Castle ? J'ai besoin de votre concours et, peut-être aussi, de celui de M<sup>lle</sup> de Coëtbray.

Lady Aurora s'était laissé tomber dans une bergère, tandis que son père marchait nerveusement de long en large dans la pièce.

Elle était atterrée à la pensée qu'elle devrait jouer son rôle dans le guet-apens machiné par son père, dans le crime qui coûterait la vie à Alwyn. Elle ignorait la pitié, mais craignait le châtement qui s'abattrait sur elle si la machination avortait pour une cause quelconque. Elle fut sur le point de refuser à lord Algernon l'appui qu'il sollicitait d'elle. Mais la perspective de devenir la souveraine de Loreyl-Castle emporta ses dernières hésitations. Elle y régnerait par sa beauté et la fortune recouvrée. De magnifiques réceptions mondaines sortiraient le château de sa torpeur et elle trouverait bien, un jour, parmi les invités de sa cour, l'homme qui ferait vibrer son cœur pour la première fois. Les remords de sa conscience seraient vite oubliés quand elle

jouirait de toutes les satisfactions de la vie brillante qu'elle se promettait.

Aurora savait qu'elle obtiendrait facilement la participation de M<sup>lle</sup> de Coëtbray dans le complot contre Ahélya et Alwyn. Jalouse de celle qu'elle considérait comme sa rivale, animée d'une haine immense contre le jeune lord qui l'avait humiliée, sa demoiselle de compagnie n'hésiterait pas une seconde à jouer le rôle qu'on lui assumerait pour se venger de l'une et de l'autre. Mais sa complicité tout acquise présentait le grave inconvénient de donner à Viviane la possibilité d'exercer un odieux chantage sur lord Algernon et elle-même. Elle jugeait qu'il était préférable qu'elle restât en dehors de la machination. C'est ce qu'elle conseilla finalement à son père.

— Vous avez raison, lui dit-il, car on ne peut prévoir à quelles extrémités serait entraînée votre demoiselle de compagnie, emportée par sa passion et ses griefs. Il faut se méfier des jeunes personnes qui veulent se venger des cœurs infidèles, elles sont toujours dangereuses par l'excès qu'elles mettent en toute chose. Or, pour

mener à bien l'affaire qui nous occupe, nous devons agir avec circonspection, sinon, c'est l'échec certain, avec toutes les conséquences qu'il comporte. Et, ces conséquences, je me refuse même à les envisager, car elles seraient catastrophiques pour nous. Alors, Aurora, puis-je compter sur vous ?

– Vous le pouvez, père. Je vous obéirai, je vous obéis dès la minute présente. Dites-moi ce que je devrai faire.

– À vrai dire, pas grand-chose, répondit lord Algernon. Ton rôle consistera à provoquer la venue ici, jeudi à dix-neuf heures d'Ahélya d'abord, en l'informant que lord Rusfolk a été pris de malaise dans ma bibliothèque et la réclame d'urgence, puis, ceci fait, d'aller trouver Alwyn cinq minutes plus tard et de l'attirer dans le même traquenard.

– Mais comment ? interrogea Aurora.

– Eh bien ! tu lui diras en aparté et en jouant la comédie de l'effarement, que miss Dolmane est tombée sans connaissance dans le couloir du premier étage et que je lui prodigue mes soins. Je

prévois sa réaction immédiate. Il accourra et plongera tête baissée dans le piège. Entre-temps, j'aurai mis Ahélya en lieu sûr. Quant à Alwyn, il exécutera mes ordres sous la menace du petit bijou que je porterai sur moi. En quelques minutes, nous aurons réduit à l'impuissance nos adversaires.

– Mais que faites-vous de Taruby, de Harriston, du capitaine Maxwell, de Faâli, tous dévoués à Alwyn ?

– Ma chère fille, déclara lord Algernon avec un calme imperturbable, n'oubliez pas qu'une troupe sans chef est un corps sans âme. D'ailleurs, si notre plan est exécuté à la lettre, ni les uns ni les autres n'auront à intervenir.

– Et après, que se passera-t-il ?

– Tu veux le savoir ?

Lord Algernon se dirigea lentement vers le panneau du fond de la bibliothèque. Lady Aurora ne le quittait pas du regard. De sa main, elle comprimait les mouvements désordonnés de son cœur. Elle vit son père faire face aux magnifiques

reliures, puis, avec des gestes calculés, ôter quelques livres d'un rayon.

Il se retourna et, ménageant ses effets, dit simplement :

– Regarde...

Dans le vide laissé par les livres, il glissa sa main.

Aurora, les yeux fixes, dans une tension d'esprit presque insupportable, entendit alors un léger déclic. Immédiatement, une partie du panneau, large d'un mètre environ, pivota comme une porte sur ses gonds et disparut dans le noir.

– Cette ouverture communique avec les souterrains, n'est-ce pas ? demanda Aurora d'une voix oppressée.

– Oui. Et nous sommes les seuls à connaître ce secret. Le coffret d'ébène d'Abel Clenmare me l'a livré. Loreyl-Castle, autrefois, était entouré d'une ceinture de remparts. C'était à l'origine un château fort bâti par les descendants de pirates scandinaves qui en avaient fait un repaire. Ils entreposaient dans les souterrains creusés dans le

granit les prises qu'ils ramenaient de leurs pillages. Ces souterrains sont immenses, Aurora, et donnent accès à de vastes salles où l'on retrouve encore les traces de l'activité des ancêtres corsaires de notre famille. Un seul de ces souterrains s'ouvre sur la mer, dans une grotte qui, contrairement à l'opinion d'Alwyn, n'est que partiellement comblée par le flot. Il y a déjà plusieurs années, Aurora, que je connais ce que je viens de te confier. J'ai pu retrouver moi-même, en barque, l'anfractuosité de la roche qui ouvre le chemin jusqu'au souterrain.

Aurora se leva et s'approcha de l'ouverture béante et aperçut dans l'ombre épaisse les premières marches d'un escalier qui s'enfonçait dans les profondeurs.

– Il y a cinquante-neuf marches à descendre pour atteindre le premier souterrain et la salle des Poisons, dit lord Algernon.

– La salle des Poisons ?

– C'est ainsi qu'Abel Clenmare nomma la salle où il travaillait dans le secret à la confection de ses poisons à son retour d'Italie. Curieuse

occupation, vous l'avouerez, pour cet homme qui s'intéressait à l'architecture, que de s'adonner à des travaux... d'empoisonneur. Mais il est des êtres qui réunissent paradoxalement les contrastes.

– J'espère qu'il fut le seul de notre famille, dit Aurora, à se complaire dans cette science, si l'on peut donner ce nom à un art qui vise à supprimer ses semblables.

Lord Algernon ne répondit pas tout de suite. Il referma le panneau, replaça les livres sur leur rayon, puis, se tournant vers sa fille :

– Qui sait ? répondit-il, avec un sourire au coin des lèvres.

\*

Miss Dolmane regrettait son attitude envers Alwyn, mais l'orgueil, qui était un des traits de son caractère, l'empêchait d'en convenir. Pour que se dissipât entre eux leur malentendu, il eût suffi qu'elle acceptât d'obéir à Alwyn sans



discuter ses ordres et qu'elle fit amende honorable. Mais sa fierté lui interdisait de faire le premier pas et elle était restée sourde à son appel de réconciliation.

Lord Rusfolk, par contre, n'éprouvait pas de rancune à son égard et ne lui tenait aucunement rigueur de son comportement qu'il excusait en raison de sa jeunesse et de son inexpérience de la vie. Ses tentatives de rapprochement étant restées vaines, il avait adopté une attitude réservée dont il souffrait sans le laisser voir.

Malgré le temps incertain de ce mercredi venteux de novembre qui laissait prévoir de la pluie, Ahélya s'était décidée à effectuer une courte promenade dans le parc. Alwyn occupait toutes ses pensées. Elle se reprochait de s'être montrée si dure, si injuste envers celui qui lui avait sauvé la vie et offert son amour. Lui pardonnerait-il un jour son ingratitude et les paroles insensées qu'elle lui avait lancées ?

Au détour d'une allée, elle se trouva en présence de Viviane de Coëtbray et elle éprouva de la contrariété. Elles ne sympathisaient guère.

Trop de choses les séparaient. Viviane ne lui pardonnait pas de l'avoir supplantée dans le cœur d'Alwyn et Ahélya n'oublierait jamais que le jeune lord s'était épris, un moment, de la séduisante cousine de M<sup>me</sup> de Friollet.

– Quelle surprise ! minauda M<sup>lle</sup> de Coëtbray, je m'attendais si peu à vous trouver, malgré le temps menaçant, dans ce coin du parc. Je ne vous dérange pas, au moins ? Mais, soyez tranquille, si je vois venir lord Rusfolk, je saurai ce qu'il me reste à faire.

– Que voulez-vous dire ? interrogea miss Dolmane.

– Tout simplement que je m'effacerai pour vous laissez en tête à tête avec lui.

– C'est très aimable de votre part, mais lord Rusfolk est très occupé en ce moment et il a peu de temps à m'accorder.

M<sup>lle</sup> de Coëtbray répliqua, les lèvres pincées :

– Un homme amoureux, si occupé soit-il, trouve toujours un instant à consacrer à l'élue de son cœur.

– Alwyn vous aurait-il fait des confidences ?  
À vous entendre, j'ai des raisons pour le croire,  
répliqua Ahélya sans aménité.

– Oh ! Il a été très évasif, mais je sais  
comprendre à demi-mot. Bientôt, sans doute,  
assisterons-nous à la bénédiction de votre  
mariage avec lord Rusfolk dans la vieille chapelle  
de Loreyl-Castle.

– Et quand cela serait ? Si tel est son désir, je  
m'y conformerai, mademoiselle.

– Je n'en doute pas, repartit vivement  
M<sup>lle</sup> de Coëtbray. Vous êtes jeune, séduisante.  
Toutefois, je pense que le choix de lord Rusfolk,  
en se portant sur vous, ne manquera pas  
d'étonner toute personne raisonnable et sensée.

– Je ne vous comprends pas.

– Enfin, je veux dire qu'il serait surprenant  
qu'un homme de l'âge d'Alwyn prît pour épouse  
une femme-enfant telle que vous.

– Une femme-enfant ? Qu'est-ce que vous  
entendez par là ? demanda Ahélya, de plus en  
plus surprise du tour que prenait leur

conversation.

– Mon Dieu, le mot ne dit-il pas clairement ce qu'il signifie ? Par femme-enfant, on veut parler de ces êtres à peine sortis de l'enfance, qui en ont les défauts sans posséder les qualités et les attraits de la femme. Et, ces défauts, ce sont ceux que les hommes redoutent le plus, c'est-à-dire la désobéissance, l'orgueil, l'entêtement, les sautes d'humeur.

– Ces défauts-là, vous me les prêtez assurément, n'est-ce pas ? demanda Ahélya.

– Qui se connaît bien avoue sans peine ses faiblesses, rétorqua M<sup>lle</sup> de Coëtbray. Mais il faut croire que lord Rusfolk a fait table rase de ses appréhensions. Vous, la future femme du maître de Loreyl-Castle, vous, la maîtresse de ces lieux ! Ne concevez-vous pas toute l'injustice de votre destin ?

– Taisez-vous, s'écria Ahélya en tapant du pied. L'acrimonie de vos propos décèle la rancœur et l'amertume de vos espoirs déçus. Oui, j'aime Alwyn, mademoiselle de Coëtbray, et il m'aime aussi. Voilà la vérité et je conçois qu'elle

motive votre jalousie.

– Vous ne l’aimez pas, ce n’est pas vrai. Seule l’ambition vous guide.

– Non, je l’aime pour lui-même. Ce sentiment d’ambition, de bas calcul, n’est pas mien, c’est le vôtre qui s’exprime par votre bouche.

M<sup>lle</sup> de Coëtbray était exaspérée par le calme et la tranquille assurance d’Ahélya.

Elle eût voulu la griffer, la battre, elle était au bord de la crise de nerfs.

– Vous mentez ! Vous n’êtes qu’une intrigante, lança-t-elle, assez habile pour séduire les hommes par vos fausses minauderies de petite fille.

– En tout cas, répliqua Ahélya, je vois que lord Rusfolk a eu avec vous une intéressante conversation. Sans doute avez-vous voulu renouveler auprès de lui vos manœuvres de la Ville-Querdec et elles n’ont pas réussi. On ne trompe pas deux fois lord Rusfolk.

– Taisez-vous !

– Alwyn ne m’a rien caché de ses relations

avec vous en Bretagne. Il a été séduit, au début, il me l'a avoué, par ces attraits de la femme qui étaient en vous, ceux dont vous parliez à l'instant. Mais vous faites illusion, comme l'eau calme d'un étang dissimule la vase qui repose sur son fond.

– Taisez-vous ! oh ! allez-vous vous taire, à la fin ? s'écria M<sup>lle</sup> de Coëtbray, hors d'elle.

– Je ne me tairai qu'après avoir ajouté encore ceci : quoi que vous fassiez ou tentiez contre notre amour, vous me trouverez devant vous. Alwyn et moi, nous saurons le préserver de toutes les attaques, d'où qu'elles viennent.

Viviane de Coëtbray, avant de la quitter, voulut avoir le dernier mot. Elle dit d'une voix dans laquelle éclatait toute sa haine :

– Ne soyez pas si sûre de vous, Ahélya, il se pourrait que vous déchantiez.

Cette ultime réplique était aussi une menace.

## XVII

Lord Rusfolk avait fait porter un mot à Temple-Court pour prier sir Fabian Hartwill de venir le voir dans l'après-midi.

Ahélya étant dans sa chambre, lord Algernon, Aurora, M<sup>lle</sup> de Coëtbray et lady Clenmare occupés à jouer au bridge, lord Rusfolk entraîna son hôte dans le salon des Bergeries pour le mettre au courant des dernières dispositions de protection qu'il avait prises à la suite des informations recueillies à Londres par le capitaine Maxwell, Taruby et Thornton.

— Je ne puis qu'approuver les précautions indispensables que vous a dictées le machiavélisme de lord Algernon et de ses complices hindous, répondit sir Fabian Hartwill après avoir écouté attentivement lord Rusfolk. Que l'âme de la machination soit votre plus proche parent — et vous en avez des preuves

irréfutables – est un fait qui tend à renforcer les graves suppositions quant aux circonstances mystérieuses de la mort de votre grand-mère. Lord Walter Rusfolk accordait peu de confiance et de crédit à son fils et je crains qu’il ne lui eût fait la part trop belle encore.

– Ma mort ou ma disparition arrangerait fort bien les affaires de lord Algernon, admit Alwyn en soulignant ses paroles d’un léger sourire. Il a dû envisager l’une ou l’autre de ces solutions radicales dès qu’il a connu mes rencontres avec lord Walter. Mon oncle fait partie de ces individus qui comptent sur un héritage pour vivre. Je suis persuadé qu’à ses yeux je fais figure d’usurpateur. Le titre de lord Rusfolk et les privilèges qui s’y attachent lui ont échappé et il renâcle, je le vois bien malgré son apparence de soumission, à accepter de bon gré l’état de dépendance où il se trouve placé du fait des dispositions testamentaires de mon grand-père. C’est une âme vile et basse.

Sir Fabian Harwill réfléchit pendant un court instant avant de demander :



– Je suppose que vous éloignerez lord Algernon de Loreyl-Castle quand vous l'aurez confondu ainsi que sa fille ?

– C'est mon intention très ferme. Une cohabitation avec un être de cette mentalité est impossible désormais et je lui ordonnerai de quitter l'Angleterre, mais je le ferai surveiller par la police privée. Je pourrai alors, en toute quiétude, renouer avec les vieilles coutumes de Loreyl-Castle et vous inviter, ainsi que Lawrence, à la chasse que je compte organiser prochainement, car j'ai aussi la passion de la chasse, comme mon grand-père.

– Oh ! vous êtes bien un Clenmare, vous, je le sais, car vous aimez aussi les chevaux, les chiens, notre chère lande et la mer. Lord Algernon déteste tout cela.

– Sachant l'amitié qu'il me porte, dit en riant lord Rusfolk, je suis sûr qu'il accepterait de faire une battue avec nous, sir Fabian, mais je ne suis pas volontaire pour honorer une de ses balles perdues qui atteignent leur homme entre les omoplates.

– Et lady Aurora, demanda sir Fabian Hartwill, quel sort lui réservez-vous ?

– Qui se ressemble s’assemble, dit le proverbe. Elle suivra son père vraisemblablement, mais Loreyl-Castle lui sera interdit. Il n’est pas nécessaire d’avoir du monde autour de soi pour être heureux, il suffit d’être deux. Mais ma chère Ahélya me boude toujours, ajouta Alwyn avec tristesse. Elle me tient rigueur d’avoir interdit ses promenades dans la lande avec Lawrence.

– Bah ! dit sir Fabian philosophiquement, tout ceci n’est pas bien grave. Mais, à propos de Lawrence, voulez-vous qu’il vienne à Loreyl-Castle pendant les jours difficiles qui vous attendent ?

– C’est de grand cœur que j’accepte votre suggestion. Il restera quelque temps ici sous le prétexte de me documenter sur certaines questions agricoles. Mais qu’il garde le secret vis-à-vis d’Ahélya comme je le garde moi-même.

– Bien entendu, approuva sir Fabian. De toute façon, il se pourrait que les Marindra et consorts retardent d’un jour ou deux l’exécution de leur

plan. La mer était très agitée quand je suis parti de Temple-Court. Nous aurions une tempête cette nuit ou demain que je n'en serais pas étonné.

Là-dessus, sir Fabian Hartwill prit congé de son hôte et il fut entendu que le jeune Lawrence viendrait à Loreyl-Castle dans le courant de la matinée du jeudi 12 novembre, jour attendu depuis des mois par Marindra et lord Algernon pour l'assouvissement de leur vengeance.

\*

Dans la nuit du mercredi au jeudi s'éleva une tempête en mer comme de mémoire d'homme on n'en avait jamais vu. Un vent d'une violence inouïe, venant du large, déferla sur la lande, balayant tout sur son passage. Les arbres du parc, dépouillés, ployaient leurs troncs noirs sous les rafales avec de sourds gémissements. Vers minuit, un chêne s'abattit dans un craquement sinistre. À l'aube, la pluie commença de tomber, qui noya tout.

Vers les huit heures, Harriston rencontra lord Rusfolk, qui revenait d'une courte visite aux écuries.

– Je reviens à l'instant de la côte, expliqua-t-il, le long de laquelle j'ai effectué une ronde sur plus d'un mille. La visibilité est très mauvaise, à cause du brouillard. Si Marindra et ses hommes tentent aujourd'hui quoi que ce soit, ils vont à une mort certaine.

– Voilà qui simplifierait les choses, dit lord Rusfolk en plaisantant. Mais nous devons nous attendre à tout de la part de ces gens-là et ce n'est pas parce que tout débarquement, dans des conditions aussi défavorables, nous semble impossible que nous devons relâcher notre vigilance.

Lawrence Hartwill arriva au château dans la matinée. Il eut une courte conversation avec Alwyn à l'issue de laquelle ce dernier pria Faâli de conduire son invité auprès d'Ahélya.

Pendant le lunch qui réunit tous les hôtes de Loreyl-Castle autour de la même table, lord Algernon fit montre d'une verve intarissable.

Très brillant, il tint son auditoire sous le charme en rapportant de vieilles histoires de corsaires qui opéraient jadis sur les côtes par temps de brouillard.

Lord Rusfolk observait attentivement son oncle, qui savait rendre intéressant son récit en faisant appel à des anecdotes recueillies dans les archives de Loreyl-Castle. Alwyn admirait son calme et sa désinvolture.

« Quelle maîtrise de soi possède cet homme, se disait-il. Quel sang-froid et quel pouvoir de dissimulation si près de réaliser le forfait qu'il médite depuis des mois et des mois.

Après le lunch, lord Algernon se retira dans sa bibliothèque pour travailler, tandis qu'Aurora, lady Clenmare et M<sup>lle</sup> de Coëtbray se réunissaient dans le salon pour s'occuper à des travaux de broderie. Au bout d'un instant, Ahélya, qui s'ennuyait dans sa chambre où elle s'était cloîtrée pour lire, décida de se joindre à elles.

La journée s'était passée sans incident et la nuit était complètement tombée depuis longtemps lorsque lord Rusfolk et Lawrence, qui se

trouvaient dans le hall, virent Harriston y faire irruption, son suroît dégoulinant de pluie, le visage bouleversé.

– Que se passe-t-il, Harriston ? demanda rapidement Alwyn.

– Que Votre Seigneurie vienne vite. De mon poste d’observation sur la côte, j’ai vu surgir de la brume le yacht blanc de Marindra, la *Trimourti*. Dans une mer déchaînée, grondante, tantôt il disparaissait, tantôt il surgissait sur la crête des vagues, véritables murailles glauques qui semblaient devoir l’engloutir. Pendant un moment, je le perdis de vue, puis tout à coup, à moins d’une encablure, il m’apparut, projeté à la verticale, puis retomba pour se briser sur les rochers de Ritcliffe dans un fracas épouvantable. J’ai attendu un bon moment et j’ai cru voir deux ou trois hommes s’agripper aux récifs. Alors, je suis rentré en hâte pour vous mettre au courant.

– Harriston, prévenez immédiatement Taruby et Maxwell. Venez avec moi, Lawrence.

Les deux hommes s’engouffrèrent dans la nuit. Lord Algernon, qui avait assisté de sa fenêtre à

L'arrivée d'Harriston et, du seuil de sa bibliothèque, au pathétique récit du naufrage, descendit l'escalier rapidement. Il vit le premier intendant, visiblement affolé, qui ne savait où diriger ses pas pour retrouver le capitaine Maxwell et Taruby.

– Que signifie ce vacarme, Harriston ?

– Je viens d'assister à un naufrage, mylord. Savez-vous où se trouvent Taruby et le capitaine Maxwell, que je cherche ?

– Demandez-le à lord Rusfolk. Il doit le savoir, lui.

– Lord Rusfolk est parti pour la côte...

– La dernière fois que j'ai vu vos deux hommes, ils se dirigeaient vers les communs.

Harriston n'en demanda pas davantage. Il s'enfonça dans la nuit en courant comme un fou.

En un éclair, lord Algernon réalisa qu'il devrait, seul, exécuter son plan. Le moment était venu d'agir, sans perdre une minute. Il se dirigea vers le salon et entrouvrit la porte. Aurora leva la tête, comprit le signe que lui adressait son père, et

vint à lui, après s'être excusée auprès de ses compagnes.

Quand elle eut refermé la porte derrière elle, lord Algernon saisit le bras de sa fille.

– Voilà le moment d'agir, Aurora. Les circonstances me commandent d'exécuter seul le plan prévu. Je vous expliquerai plus tard. Allez, le moment est favorable. Et n'oubliez pas de parler à Alwyn, comme convenu. Prévenez Ahélya tout de suite, je l'attends.

Lady Aurora rentra dans le salon et murmura quelques mots à l'oreille de miss Dolmane, qui la suivit en dehors de la pièce.

– Que se passe-t-il ? demanda Ahélya, sitôt la porte fermée derrière elle.

– Il se passe que lord Rusfolk vient d'avoir un malaise dans le bureau de mon père. Il vous réclame. Venez vite.

– Est-ce grave ?

– Je le crains, répondit Aurora d'une voix où vibrerait une émotion admirablement jouée. Lord Rusfolk discutait avec son oncle au sujet



d'archives quand il s'est affaissé brusquement. Mon père dit qu'il s'agit vraisemblablement d'une crise cardiaque.

– Mon Dieu, que faire ? s'exclama Ahélya, folle d'inquiétude. A-t-il sa connaissance ?

– Oui. Il ne fait que murmurer votre nom, venez.

Ahélya, précédée de lady Aurora, monta l'escalier aussi rapidement que le lui permettaient ses forces brisées par l'émotion. Tout en se hâtant, elle ne faisait que répéter : « Mon Dieu, faites qu'il vive ! Je l'aime, je l'aime ! »

Quand les jeunes filles arrivèrent sur le seuil de la bibliothèque, lord Algernon ouvrait la porte.

– Ah ! enfin, vous voilà, miss Dolmane. Venez ! Aurora, allez prévenir un médecin, nous n'avons pas besoin de vous ici pour le moment.

Ahélya, sans aucune méfiance, se précipita dans la pièce dont lord Algernon repoussa la porte.

Elle jeta un regard autour d'elle, ne vit personne et, se retournant, aperçut lord Algernon.

Appuyé contre la porte pour en interdire l'accès à la jeune fille, il fixait Ahélya d'un œil cruel, les lèvres minces plissées dans un sourire ironique.

– Où est Alwyn ? Répondez-moi, lord Algernon.

Elle essayait, en les maintenant contre sa poitrine, de réprimer le tremblement de ses mains, de lutter contre la panique qui la gagnait peu à peu. Elle comprenait qu'elle était tombée dans un piège dont les griffes en ce moment se refermaient sur elle.

– Où est Alwyn ? répéta-t-elle. Parlez, je vous en supplie...

– Lord Rusfolk est en mon pouvoir, miss Dolmane. Au moment où je vous parle, il est à vingt mètres sous terre, dans un des cachots de ces souterrains qu'il désirait tant connaître. Il pourra y méditer à loisir sur les risques auxquels s'exposent les usurpateurs qui, comme lord Rusfolk, au mépris de toute justice, volent titre et fortune. Le maître de Loreyl-Castle c'est moi, maintenant.

Ahélyya porta les mains à sa gorge, puis elle s'affaissa avec un faible cri sur le parquet, sans connaissance.

Lord Algernon fit jouer le mécanisme du panneau secret et, portant le corps inanimé de la jeune fille, il commença de descendre les marches qui conduisaient au royaume des ténèbres.

– Miss Dolmane a disparu ! Miss Dolmane a disparu ! hurlait Faâli dans le hall, au moment où apparaissaient lord Rusfolk et Lawrence Hartwill dans leurs vêtements trempés et en lambeaux, soutenant sous les aisselles une femme au teint bronzé, manifestement à bout de forces, habillée d'une longue robe noire qui collait à sa peau et dont les cheveux noirs mouillés couvraient à moitié le visage.

– Que dis-tu ? demanda lord Rusfolk d'une voix sourde.

– Que Votre Seigneurie me pardonne, gémit Faâli. Miss Dolmane a quitté sa chambre pour se joindre à lady Aurora, M<sup>lle</sup> de Coëtbray et lady Clenmare dans le grand salon. Je l'y ai vue,

occupée à un travail de broderie, mais elle n'y est plus.

– Si, par ta faute, Faâli, il est touché à un seul cheveu de miss Dolmane, tu ne vivras pas assez vieux pour expier jusqu'au bout le châtement que je te réserve, cria lord Rusfolk, fou d'inquiétude.

Attirées par le bruit et les éclats de voix de lord Rusfolk, lady Clenmare, Aurora et M<sup>lle</sup> de Coëtbray surgissaient sur le seuil du salon. Elles ne comprenaient rien à cette scène ahurissante où lord Rusfolk donnait libre cours à sa colère pendant que Lawrence déposait, sur un des bahuts du hall, le corps de la femme inconnue qui semblait privée de vie.

– C'est l'ayali Pundmani, s'exclama Taruby qui apparaissait à l'instant avec Harriston et Maxwell.

– Oui, c'est Pundmani, dit rageusement lord Rusfolk qui se tourna vers Aurora.

– Vous avez dû, vous, dit-il en désignant la fille de lord Algernon, en entendre parler par votre père. Vous complotez depuis des mois

ensemble. Vous savez où se trouve Ahélya, j'en suis sûr. Parlez et il vous en sera tenu compte, sinon...

– Je ne sais rien, répliqua Aurora avec hauteur. Et quand même le saurais-je, je ne dirai rien.

– Vous mentez, comme vous avez toujours menti, vous et votre père.

– Je ne dirai rien, répéta Aurora. Je n'ai que faire de vos menaces... et de votre amour pour cette fille.

Viviane de Coëtbray assistait, muette, au pathétique dialogue. L'émotion la gagnait. Jouet entre les mains d'Aurora dont elle subissait l'influence néfaste, elle se rendait compte, soudain, comme si un voile s'était brusquement déchiré devant ses yeux, que la fille de lord Algernon était une âme damnée, l'image personnifiée du mal. Dans le drame de conscience qu'elle vivait à la minute présente, elle comprenait qu'elle pouvait peut-être encore sauver Ahélya, bien qu'elle ignorât le danger qu'elle courait. Elle avait entendu les paroles d'Aurora chuchotées à l'oreille d'Ahélya, l'invite

à se rendre d'urgence chez lord Algernon.

« Ai-je le droit de me taire ? songeait-elle. Ne rien dire ne me rendra pas l'amour d'Alwyn, irrémédiablement perdu pour moi. Quelle plus belle preuve d'amour puis-je lui donner que de révéler ce que je sais ? L'amour, n'est-ce pas aussi le sacrifice ? »

– Ahélya est chez lord Algernon, dans la bibliothèque. C'est Aurora qui est venue la chercher, s'écria-t-elle.

– menteuse ! lança Aurora, folle de rage.

– Demandez à votre mère si je mens, répondit calmement M<sup>lle</sup> de Coëtbray.

– Oui, Viviane dit la vérité, confirma lady Clenmare.

Tandis que Lawrence s'interposait entre Aurora et M<sup>lle</sup> de Coëtbray, dont la querelle s'envenimait, lord Rusfolk, suivi du capitaine Maxwell et d'Harriston, gravissait rapidement l'escalier menant à l'étage. Au moment où ils ouvraient la porte de la bibliothèque que, dans sa hâte à se débarrasser d'Ahélya, lord Algernon

n'avait pas eu le temps de refermer à clé, lord Rusfolk bondit dans la pièce. En l'espace d'une seconde, le misérable se vit perdu. D'un geste rapide, il sortit un revolver de sa poche et tira. Harriston, qui se tenait à côté d'Alwyn, s'écroula, frappé en pleine poitrine. Il n'eut pas le temps de faire feu une seconde fois. Déjà lord Rusfolk et Maxwell étaient sur le criminel et engageaient avec lui une lutte farouche. Mais lord Algernon ne lâchait pas son arme et, soudain, une seconde détonation retentit. Le ravisseur d'Ahélya chancela et tomba lourdement sur le sol.

\*

Une demi-heure plus tard, le médecin quittait le chevet de lord Algernon, sans laisser le moindre espoir. Il se rendit ensuite auprès de Harriston, moins grièvement blessé qu'on ne le craignait, tandis que lord Rusfolk restait auprès du moribond. Quand il rouvrit les yeux, celui-ci rencontra le regard d'Alwyn.

– Je vous en supplie, lord Algernon, dit le jeune homme, parlez avant de mourir. Sauvez votre âme quand il en est encore temps. Dites-moi où vous détenez Ahélya prisonnière.

– Jamais, répondit lord Algernon en secouant la tête.

– Je veux savoir... Vous refusez de répondre ?

– Oui, vous ne saurez rien. J'emporterai mon secret dans la tombe. Ce sera ma vengeance...

Alors Alwyn plongea son regard dans celui de lord Algernon en murmurant, les mâchoires serrées :

– Je veux que vous parliez, je le veux.

Le pouvoir fascinateur des yeux d'émeraude s'exerça pendant quelques instants, puis lord Algernon dut s'avouer vaincu.

– Vous êtes le plus fort, Alwyn.. Quel pouvoir possédez-vous donc pour me dominer ainsi, moi qui resterai votre ennemi jusqu'à la mort ?

– Elle vient, lord Algernon, cette mort où vous avez voulu nous entraîner, Ahélya et moi, comme vous y avez entraîné votre père. Les heures qui



vous en séparent sont maintenant comptées. Avant de comparaître devant Dieu et de lui demander pardon de vos crimes, soulagez votre conscience. Parlez...

Alors lord Algernon montra du doigt le troisième rayon de la bibliothèque qui lui faisait face et murmura :

– C'est là... Dégagez ces quelques livres... le mécanisme...

Alwyn obéit, appuya d'une main fébrile sur le bouton qui déclencha le mouvement du panneau qui s'ouvrit. Il recula devant le gouffre qui lui apparut.

Le mourant reprit d'une voix qui devenait rauque :

– Cinquante-neuf marches à descendre... puis la salle des Poisons, où j'ai enfermé miss Dolmane.

Quand, un moment plus tard, lord Rusfolk reparut, il portait dans ses bras Ahélya qui pleurait doucement, la tête cachée dans le creux de l'épaule de son sauveur. Avec une douceur

infinie, il la transporta jusqu'à Flower-Lodge, où la femme de chambre attendait sa jeune maîtresse.

– À bientôt, mon amour, murmura-t-il à l'oreille de sa fiancée retrouvée. À bientôt pour toujours.

Puis il remonta dans la bibliothèque où, toujours étendu sur le divan, lord Algernon avait exprimé le désir d'être entendu par lord Rusfolk en présence du capitaine Maxwell.

– Après la mort de mon frère aîné Robert, héritier présomptif du titre et de tous les biens de Rusfolk, commença lord Algernon, votre père était appelé, Alwyn, étant le second fils du marquis, à assumer la succession. Mais son mariage avec la petite-fille de la marquise de Pardelou ne fut pas agréé par lord Walter Rusfolk qui rompit avec lui. Je sus par la suite que mon père se repentit de sa trop grande sévérité envers Henry qui était, de ses enfants, celui qu'il préférait. Quand il apprit votre naissance, Alwyn, – car il n'a jamais perdu de vue votre famille – il fut tenté de faire le premier un rapprochement

auquel je m'opposai de toutes mes forces. Je lui rappelai les termes offensants par lesquels Henry Clenmare avait refusé de se soumettre à la volonté paternelle. Sensible à mes arguments, lord Walter décida d'attendre que son fils Henry fit le premier pas. Mais il ne reçut jamais le moindre appel. Votre père, Alwyn, était un orgueilleux...

– Ne dites pas cela, l'interrompit violemment lord Rusfolk, mon père était un homme d'honneur, fidèle à sa parole et d'un caractère noble et élevé.

– Bref, reprit lord Algernon, dont la respiration devenait haletante, Henry Clenmare garda le silence. Cependant, quand mon père apprit le décès de votre frère et de votre sœur à Biarritz, il écrivit... mais je subtilisai la lettre. Plus tard, j'essayai de faire oublier à mon père ce fils qui avait ruiné toutes ses espérances. La naissance d'Aurora devait, dans mon esprit, remplacer la place laissée vide par votre père, mais lord Walter ne s'attacha jamais à sa petite-fille. Il reporta toute son affection sur Geoffrey

Dolmane et sa fille Ahélya. À cette dernière, il fit donner l'instruction et l'éducation nécessaires. L'intrusion d'Ahélya à Loreyl-Castle nous rejeta dans l'ombre, Aurora et moi. Peu à peu, surtout après la mort de son père, la jeune Ahélya prit la première place, qui eût dû revenir à ma fille. Elle la supplanta et j'en conçus une profonde amertume. Bientôt, j'éprouvai de l'aversion pour l'intrigante quand je constatai qu'une antipathie opposait les deux fillettes. Dès lors, ma décision était prise : il fallait qu'Ahélya disparaisse à jamais pour que ma fille et moi ne fussions pas frustrés de nos droits plus tard, car je soupçonnais mon père de vouloir favoriser l'intruse dans son testament. Je parvins à gagner à ma cause l'ayali Pundmani, une de ses servantes hindoues qui avait accompagné les Dolmane en Angleterre, qui me mit en rapport avec Marindra. Une correspondance s'établit entre le brahme et moi et, au cours d'un voyage à Bombay, nous décidâmes ensemble des détails de l'enlèvement. Ahélya, me confia mon complice, grâce à un signe qu'elle portait à la tempe, devait être consacrée au culte de Siva.

Lord Algernon se tut pendant quelques secondes avant de poursuivre :

– Notre entreprise réussit, mais mon père décida de retrouver coûte que coûte sa protégée. La fuite de l'ayali avec les ravisseurs et surtout les drames qui avaient jalonné l'existence des Dolmane aux Indes indiquaient explicitement le pays où Ahélya était prisonnière. Il dépêcha Taruby là-bas. Je ne pouvais plus douter désormais des intentions de mon père et je décidai, dès ce moment...

Lord Algernon détourna la tête et murmura dans un souffle les paroles qu'Alwyn redoutait d'entendre :

– ... D'abréger ses jours. Je me procurai les produits qui me permirent de reconstituer, à l'aide des notes d'Abel Clenmare, le poison qui ne laisse pas de trace. Jour après jour, je déposai moi-même quelques gouttes de ce poison dans le verre de mon père avant qu'il ne passât à table. J'observais d'une semaine à l'autre les progrès du mal. D'ailleurs, mon père se confiait à moi pour se plaindre de l'aggravation de sa santé. J'avais

lu et étudié assez de traités de toxicologie pour suivre la lente mais implacable progression du poison. Au début, mon père se plaignait seulement de légères douleurs de l'estomac, mais ses souffrances, par la suite, devinrent intolérables. Tous les médecins consultés diagnostiquèrent une grave ulcération. Aucun d'eux ne décela la véritable cause de sa maladie.

– Détrompez-vous, misérable, dit calmement lord Rusfolk qui cachait mal son émotion en entendant de tels aveux. Oui, détrompez-vous, car l'un des médecins de votre père, plus perspicace que ses confrères, consigna dans un rapport des conclusions qui déclaraient possible un lent empoisonnement. Ce rapport a été tenu secret jusqu'à présent et je n'en ferai jamais état pour ne pas jeter l'opprobre sur votre nom qui rejaillirait sur toute la race des Clenmare. Vos aveux cyniques, devant témoins, me suffisent, mais vous êtes un monstre, lord Algernon.

– Laissez-moi poursuivre ma confession jusqu'au bout si mes forces me le permettent.

– Continuez donc, dit Alwyn, puisque la liste

de vos crimes n'est pas close.

Lord Rusfolk était horrifié par le cynisme et le machiavélisme que son oncle étalait sans exprimer le moindre mot de regret. Il craignait de ne pouvoir écouter jusqu'à la fin le récit d'aussi abominables forfaits.

– La mort de mon père devait, pensais-je, me rétablir dans mes droits, continua lord Algernon d'une voix devenue soudain plus faible. J'espérais que vous ne reviendriez pas vivant de votre expédition aux Indes, ni vous ni Ahélya, et que Marindra et ses Thugs vous écarteraient tous les deux de ma route. Mais vous avez réussi à ramener Ahélya saine et sauve. Je n'ai plus eu alors qu'un but : vous éliminer l'un et l'autre. Je repris ma correspondance avec Marindra, qui m'adressait ses lettres à Londres, où j'allais les chercher à chacun de mes voyages.

– Au numéro 5 de Whitechapel Road, dit Alwyn.

Lord Algernon négligea l'interruption.

– Ce soir, Ahélya devait être transportée à

bord de la *Trimourti*, via Bombay, et vous...

– Quel sort me réserviez-vous ? demanda lord Rusfolk.

– Je voulais vous remettre dans les mains de Marindra, qui avait exigé votre mort. Laquelle ? Je n'en sais rien, cela ne me regardait plus. Mais la *Trimourti* a échoué, m'a dit le capitaine Maxwell, sur les récifs de Ritcliffe. Marindra et Boudra sont morts, seule Pundmani a survécu au terrible naufrage. Je ne veux même pas emporter dans la tombe le secret de l'accès du souterrain de Loreyl-Castle sur la mer. Dans le double fond de mon bureau, vous trouverez un coffret d'ébène où sont réunies toutes les pièces qui vous donneront à ce sujet les renseignements utiles, ainsi que la topographie souterraine du château. Votre curiosité sera ainsi satisfaite. Maintenant que j'ai avoué mes crimes, lord Rusfolk, laissez-moi mourir en paix. Faites venir à mon chevet ma fille Aurora, c'est la seule grâce que je sollicite de vous. Elle est innocente et je réclame pour elle votre indulgence.

– L'indulgence que vous n'avez jamais eue



pour vos semblables, lord Algernon, je vous promets de l'accorder à Aurora, mais ne m'en demandez pas plus. Adieu. Venez, capitaine Maxwell et priez la fille de cet homme de venir tout de suite au chevet de son père.

\*

Aux premières lueurs de l'aube, lord Algernon s'éteignit, après avoir reçu les derniers secours de sa religion, entouré de lady Clenmare et d'Aurora qui lui ferma les yeux. Deux jours plus tard, lord Rusfolk et les siens, les Hartwill et les hautes personnalités de la région assistaient aux funérailles décentes, mais sans faste, de lord Algernon. Le maître de Loreyl-Castle avait exigé de tous le silence sur les circonstances de la mort de son oncle. On descendit dans la crypte du château le cercueil du défunt qui reposa ainsi à côté de son père.

\*

La tempête dura trois jours. La mer rejeta sur la côte, avec d'innombrables épaves, les cadavres déchiquetés par les récifs de plusieurs marins de la *Trimourti*. Mais on ne retrouva pas les corps de Marindra et de Boudra. Le yacht qui les avait ramenés pour assouvir leur vengeance avait sombré et les retiendrait à jamais dans ses flancs.

\*

Moins d'une semaine après les dramatiques événements de la mi-novembre, lady Aurora quittait définitivement Loreyl-Castle. Avant son départ, elle eut un long entretien avec lord Rusfolk. Comme il s'y était engagé, ce dernier fit preuve envers sa cousine d'une indulgence magnanime. Il promettait de lui verser, tant qu'elle vivrait, les subsides dont lord Walter Rusfolk avait fixé le montant dans son testament sur la tête de son fils. En contrepartie, elle prenait l'engagement de ne plus revenir en Angleterre.

Comme lord Rusfolk lui demandait courtoisement où elle allait vivre désormais, elle répondit qu'elle se retirait en France dans une villa modeste de la Côte d'Azur que son père avait achetée quelques années auparavant. Son départ de Loreyl-Castle passa presque inaperçu. Seule lady Clenmare l'accompagna jusqu'à la grille du château où une voiture l'emmena, avec ses bagages, jusqu'à la gare la plus proche.

M<sup>lle</sup> de Coëtbray séjourna encore quelque temps à Loreyl-Castle. Deux jours après les funérailles de lord Algernon, elle recevait une lettre du baron Desmuriers qui lui apprenait son veuvage, vieux de six mois. Elle lui répondit aussitôt et, quelques jours plus tard, préparait ses valises pour répondre à son invitation. Il lui proposait de l'accueillir dans son château de Vannes. Tout en entassant ses affaires dans ses valises, elle nourrissait l'espoir que son ancien soupirant, maintenant à la tête d'une belle fortune, ne résisterait pas longtemps à son charme. Elle saurait l'amener au mariage, qui la préserverait de la vie médiocre et misérable qu'elle redoutait par-dessus tout.

Lord Rusfolk vint la voir avant son départ.

– Je vous souhaite bonne chance, mademoiselle de Coëtbray, lui dit-il en la quittant. Au moment de nous séparer, je veux oublier tout ce qui nous a divisés pour ne me rappeler que votre élan de pitié, le soir du drame. Soyez heureuse.

Quelques mois plus tard, le mariage de lord Rusfolk et de miss Dolmane était célébré à Loreyl-Castle. M. d'Olbars et M<sup>me</sup> Froment étaient venus de Bretagne pour y assister. Sir Fabian Hartwill et sa femme, leur fils Lawrence, fiancé depuis peu à Nancy Bidder, les parents de celle-ci, et de nombreuses notabilités de la contrée se pressaient dans la vieille chapelle du château.

Après le lunch, Alwyn entraîna sa jeune épouse dans le parc. Près de la grille, Harriston, tout à fait rétabli, les salua.

– Un yacht blanc est ancré à quelques encablures de la côte, mylord.

– Allons voir, Ahélya.

Il la prit par la main et ils coururent, dans le soleil, jusqu'à la falaise.

– C'est le *Ice and Fire*, n'est-ce pas, Alwyn ? demanda Ahélya.

– Oui, Ahélya, vous avez deviné, c'est lui. Il nous emportera ce soir tous les deux pour notre voyage de noces.

– Oh ! Alwyn, comme je suis heureuse, comme je vous aime !

Il l'attira contre lui et la serra sur sa poitrine jusqu'à en perdre le souffle.

– Je n'ai jamais aimé que vous, Ahélya.

Elle le savait, mais d'entendre Alwyn le lui dire lui procurait une douceur sans pareille.

Dans sa robe de mariée qu'une légère brise gonflait, Ahélya semblait irréelle.

– Alwyn, murmura-t-elle, je voudrais aujourd'hui vous demander pardon d'avoir été si méchante, d'avoir...

Il ne la laissa pas parler. Du doigt, il lui ferma

les lèvres. Et, se penchant vers sa femme, il déposa un baiser sur la tempe d'Ahélya, à l'endroit marqué de la fleur de lotus.

Sous la chaste caresse, elle leva la tête et vit briller dans les yeux d'émeraude de son bien-aimé des larmes de tendresse.



Cet ouvrage est le 242<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.